



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

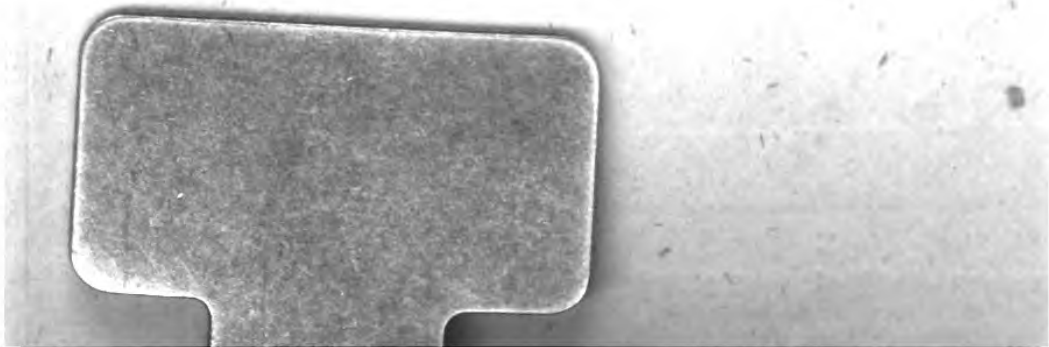
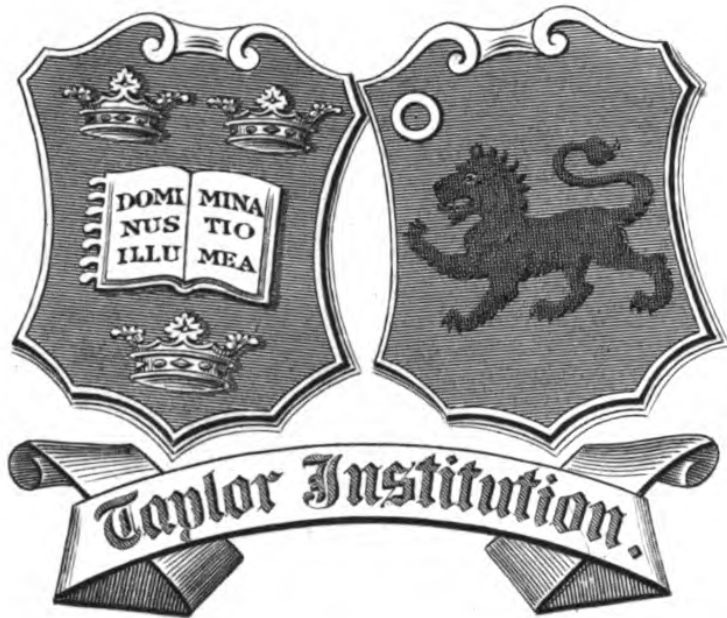
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



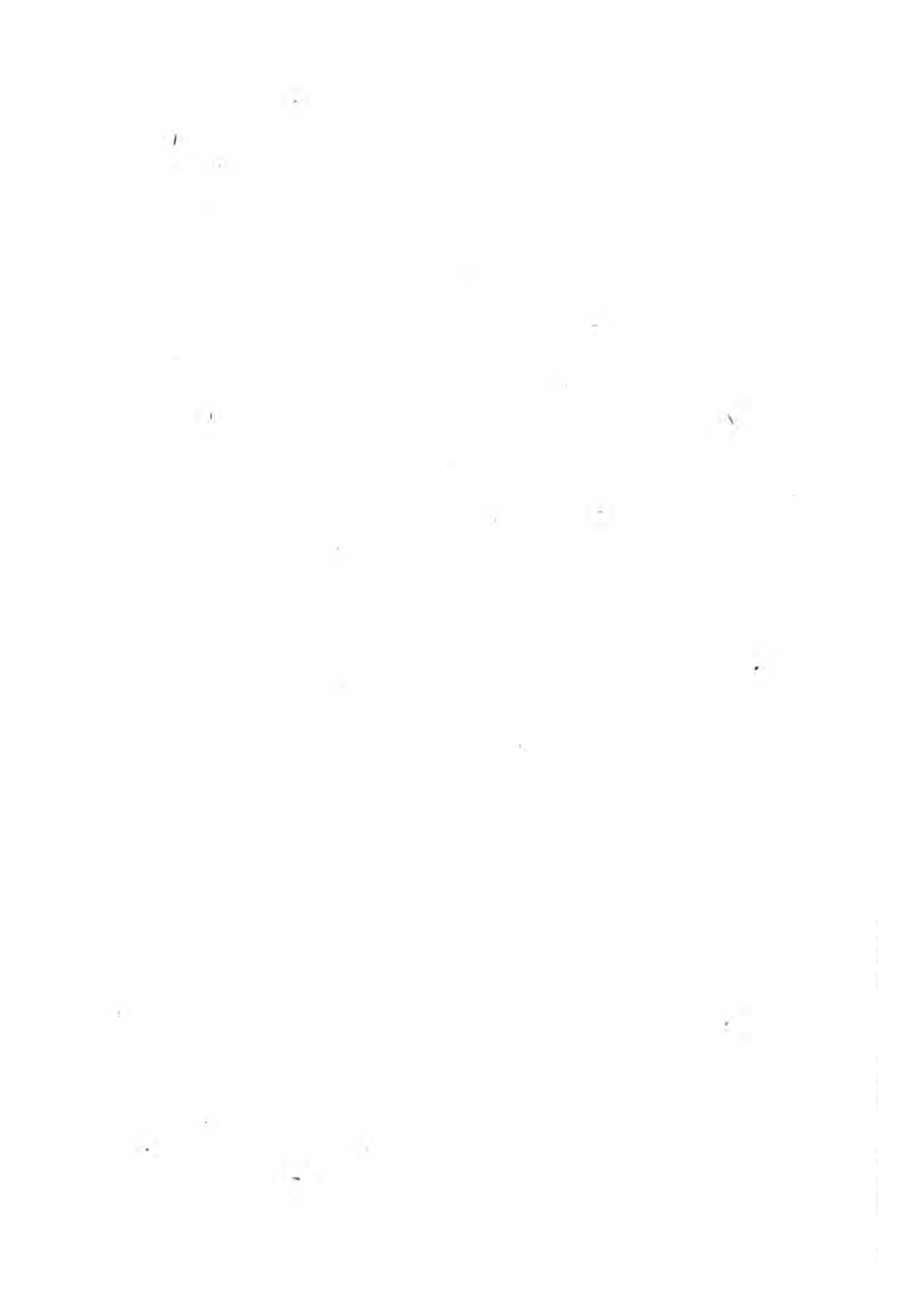
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



6459



295 a :9

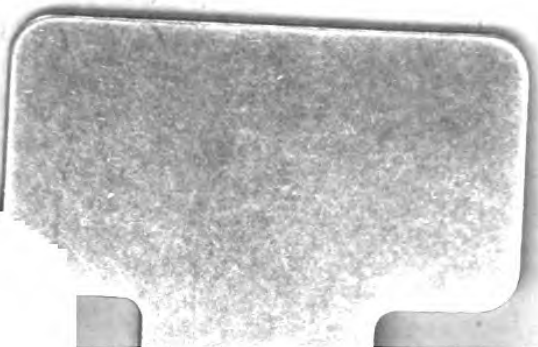
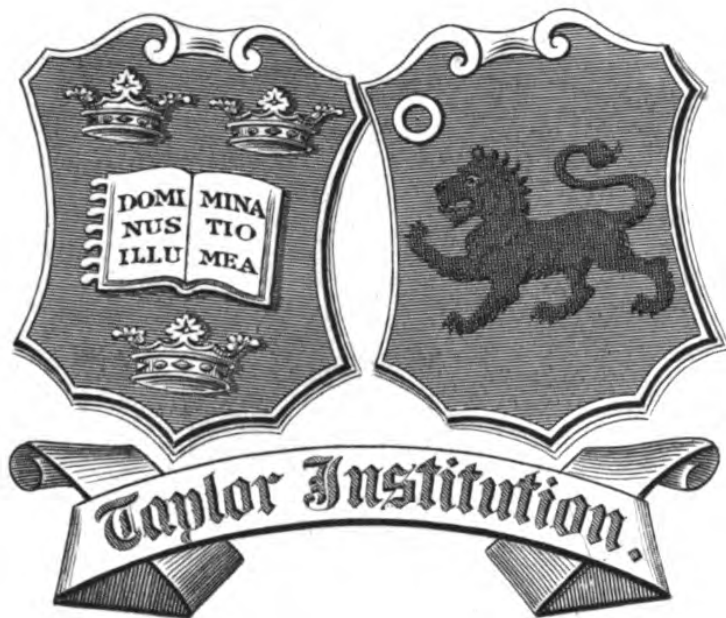




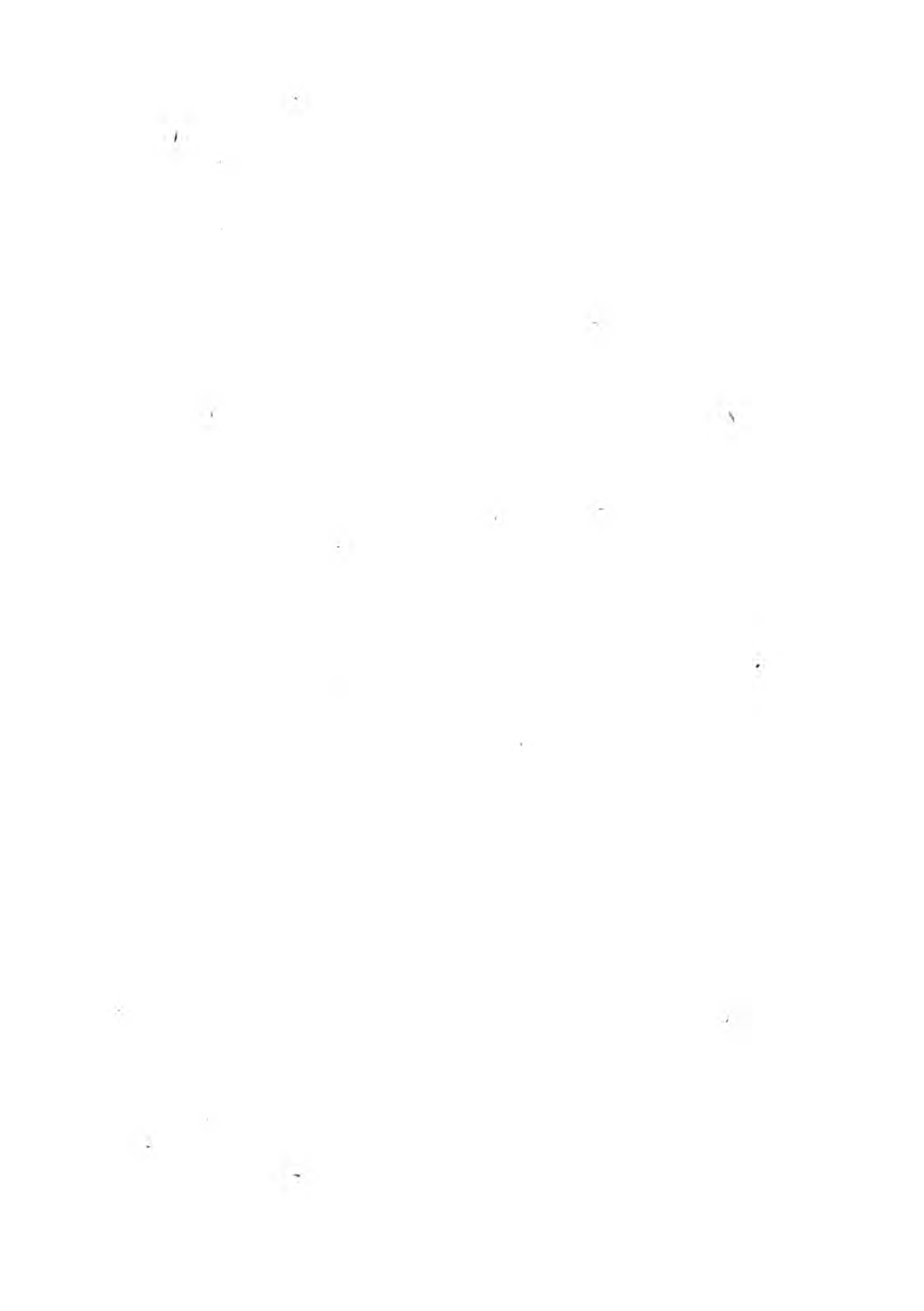




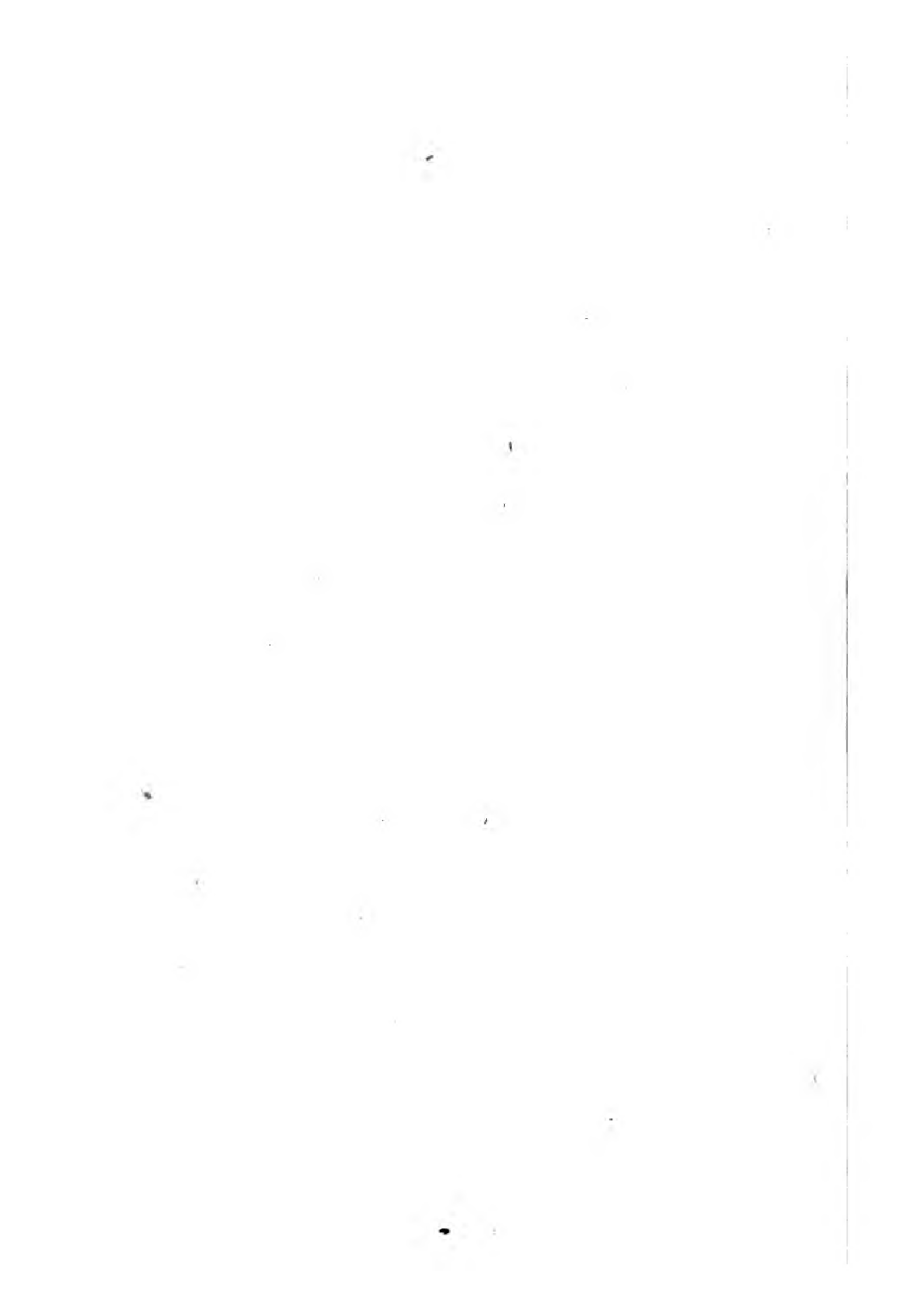
6459



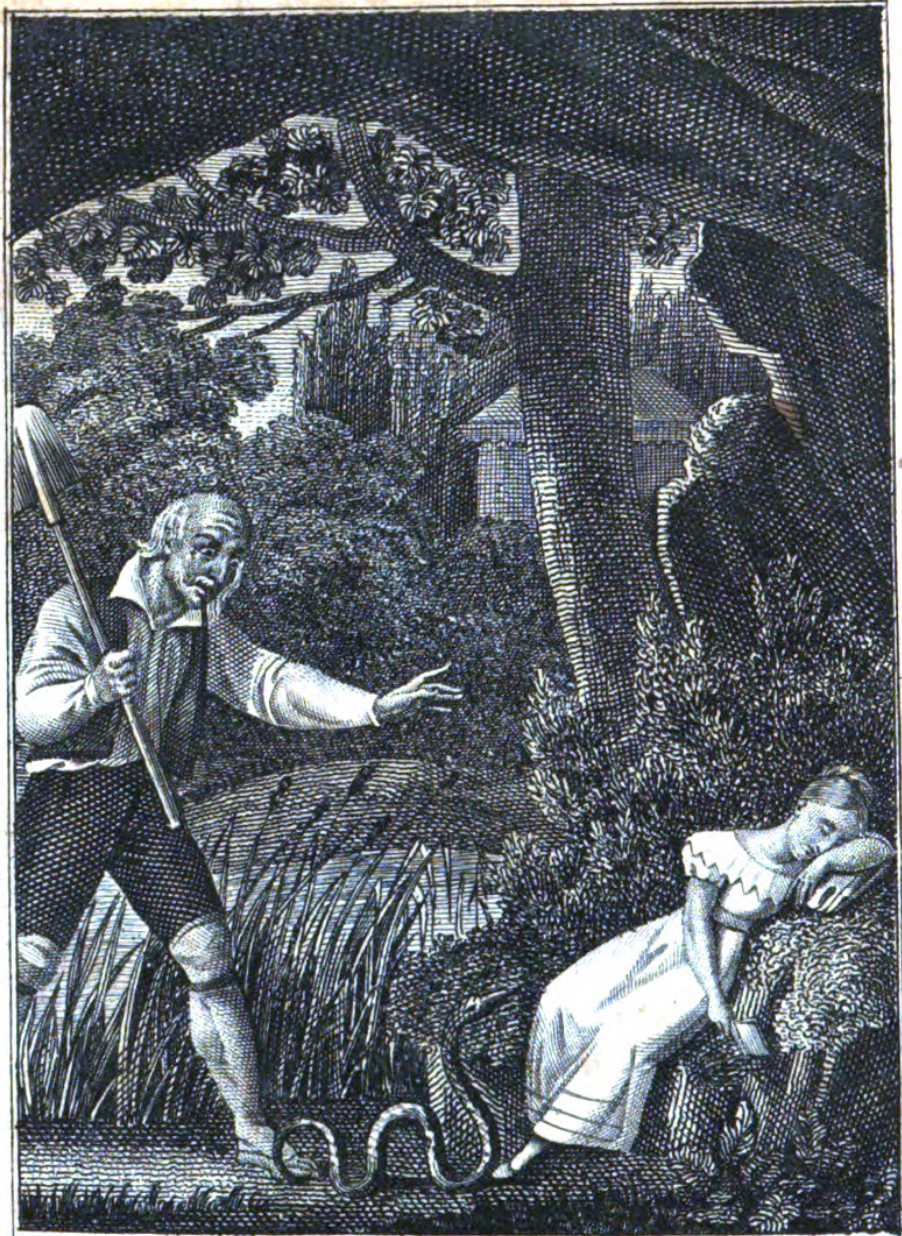
295 a :9











*Le père Daniel s'élançe sur
l'énorme serpent*

CONTES
À MES PETITES AMIES
ou
Trois mois en Touraine
par
J. N. Bouilly,
Membre de plusieurs Sociétés Littéraires



A PARIS
Chez Louis Janet, Libraire,
Rue St. Jacques N° 59.



AVERTISSEMENT.

J'ÉTAIS loin de m'attendre à publier ces contes. Je les improvisai l'été dernier sur les bords de la Loire, à la terre d'une de mes parentes. Je les dictai sans ordre, au hasard, à de petites filles charmantes qui m'appartiennent par les liens les plus chers, tout en folâtrant avec elles, tout en savourant le bonheur de redevenir enfant. Comment songer alors que ces improvisations seraient dignes d'être offertes au public ?

Cependant quelques amis vrais, éclairés, qui ont parcouru ce recueil, m'ont assuré qu'il pourrait intéresser la classe moyenne du peuple, dont ils savent que je fais le plus grand cas, et qui, selon moi, compose la masse de la nation. D'un autre côté, M. *Janet*, mon libraire, guidé

moins par un lucre mérité, que par l'empressement de propager une morale douce et pure, m'ayant proposé de réduire le prix de cet ouvrage, et de le mettre à la portée du plus grand nombre, j'ai cédé dans l'espoir d'être encore de quelque utilité sur la fin de ma carrière, et de guider, par des tableaux pris dans la nature, cet âge des femmes, où le caractère se déploie et le goût se forme, où l'âme enfin prend le pli qu'elle conservera toute la vie.

Un attrait irrésistible se joignait à ces considérations : c'était celui de parler souvent dans ces contes de ma chère patrie, de la ville de Tours et de ses environs. Partout où mon imagination me conduisait, je retrouvais les traces de ma jeunesse, le tant doux souvenir de la plus belle époque de ma vie. L'émotion de mon cœur échauffait ma pensée ; et plus d'une fois *mes Petites Amies*, en écrivant sous ma dictée, et me suivant dans ces beaux sites de la Touraine que nous parcourions ensemble, me firent croire que mes pinceaux n'étaient pas encore tout-à-fait dénués de couleur et de vérité. Je les ai vues bien souvent

porter sur moi des regards impatiens, rire et rougir tour-à-tour des traits que je leur décochais en badinant, et me prouver ensuite que j'avais frappé juste, par certain changement qui s'opérait en elles. Le soir on relisait au salon la dictée du matin, et l'on avait alors le noble courage de divulguer tel ou tel défaut dont on rougissait; ce qui déjà donnait l'assurance qu'on profiterait de la leçon du vieux conteur, qui, par cela même, obtenait sa plus douce récompense. Le lendemain je louais une qualité qui faisait oublier la critique de la veille; et, passant ainsi du mal au bien et du bien au mal, avec la même impartialité, je captivais l'attention de *mes Petites Amies*, qui, à leur tour, captivaient la mienne par un charme inexprimable.

Doux passe-temps! délicieux rapprochement de la vieillesse et de l'enfance! moyen-terme où les deux époques de la vie se rapprochent et se confondent pour s'entr'aider! Précieux échange d'aveux naïfs et de sages conseils, de ris ingénus et de tendre indulgence! mélange enchan-

teur des fleurs du printemps et des fruits de l'hiver!..... ah! pourquoi n'avez-vous duré que trois mois?

J'ai cru toute fois qu'il était indispensable de retoucher ces contes, de leur donner l'ordre, l'étendue et la progression nécessaires à leur utilité; de les rendre, en un mot, dignes de la confiance dont le Public ma constamment honoré jusqu'à ce jour. Voir mes écrits, passer des mains des parens dans celles de leurs filles: telle est mon unique ambition, tel fut le but que toujours je me proposai dans mes travaux. Puissent mes jeunes lectrices, en parcourant ces nouveaux contes, éprouver une faible portion du plaisir que je ressentis en les dictant, et dire alors en parlant de l'auteur: „Et nous aussi, nous sommes „ses *Petites Amies!*“

T A B L E.

| | Pages |
|--|-------|
| Le père Daniel | 1 |
| La Souris blanche | 13 |
| Le Comité des Bergères | 24 |
| La Robe de Guingamp | 39 |
| Le jeune Pêcheur, ou les bords de la Loire | 55 |
| La Noce de village | 70 |
| Ressource en soi-même | 87 |
| Le Lait d'Anesse | 110 |
| Le Bateau de Saint-Cyr, ou le gros Chien de ferme | 125 |
| Le Tableau de Fénelon, ou la Forêt de Vil- landry | 142 |

| | Pages |
|---|------------|
| Le Château de Chenonceaux , ou les Portraits | |
| historiques | 155 |
| Les deux Orphelines , ou la Discrétion. . . | 175 |
| Le Produit d'une gerbe. | 188 |
| Une Mère | 207 |

FIN DE LA TABLE.

CONTES
A MES PETITES AMIES,

OU

TROIS MOIS EN TOURRAINE.

LE PERE DANIEL.

C'EST une grande erreur et souvent une grande injustice, que de juger des personnes qu'on rencontre dans le monde, d'après leur extérieur. L'être le plus obscur, le plus disgracié de la nature, cache quelquefois, sous des vêtemens grossiers et des difformités ridicules, des qualités que ne possèdent pas ceux-là même qui l'accablent de leurs mépris.

Amélie - Dorval habitait, une grande partie de l'année, la jolie terre de La

Plaine, située à une lieue et demie de la ville de Tours, sur les délicieux bords de la Loire. Fille unique de la plus tendre mère occupée constamment à diriger son éducation, elle en avait déjà la grâce, l'aménité. Elle était bonne, affable pour tout le monde. Jamais elle ne dédaignait le pauvre qui venait réclamer assistance, ni aucun des gens attachés à son service. On la voyait jouer avec les enfans des jardiniers, avec les petits voisins fils d'agriculteurs, ou d'honnêtes ouvriers, sans jamais leur faire sentir qu'ils étaient d'une classe inférieure à la sienne. Elle avait appris de son excellente mère, que c'est le hasard seul qui dispense, à son gré, les faveurs du rang et de la fortune; et que tous égaux aux yeux du Créateur, nous ne nous faisons estimer et chérir, que par l'élévation de notre âme et la délicatesse de nos sentimens.

Aussi la jeune Amélie était-elle aimée, considérée de tout le petit peuple qui l'entourait, et pour lequel on la voyait toujours être la même. C'était à qui lui offrirait les meilleurs fruits des vergers, les plus belles fleurs des jardins. Découvrait-on

dans le parc un nid de chardonnerets, de linotes, de tourterelles, aussitôt il lui était indiqué. Parvenait-on, en fauchant les fertiles prairies qu'arrose la Loire, à prendre des cailles, de petits lapins, déjà vigoureux à la course; tout était offert à la bonne Amélie. Elle avait formé une espèce de ménagerie de tous les dons qu'elle avait reçus.

Parmi les personnes attachées au service de madame Dorval, était un pauvre vieillard infirme, appelé *Daniel*. A force de bêcher la terre depuis quatre-vingts ans, il avait le dos voûté: sa tête, où il ne restait plus que quelques cheveux blancs échappés à l'ardeur du soleil, était penchée vers ses pieds couverts de durillons qui ralentissaient encore sa marche vacillante. Ses pauvres jambes, affaiblies par la fatigue et par l'âge, supportaient, non sans effort, son corps décharné; et ses mains tremblantes soutenaient à peine le bâton noueux sur lequel il s'appuyait. Toutefois il n'avait aucune autre infirmité. On le rencontrait toujours gai, travaillant autant que ses forces pouvaient le permettre, et

chévrotant la vieille chanson du pays. Tropicier, quoique pauvre, pour être à charge à ses maîtres, il savait encore se rendre utile, soit en arrachant les herbes parasites qui croissaient dans le parterre et nuisaient à l'éclat des fleurs, soit en ratissant les principales allées des bosquets, émondant les arbrisseaux les plus rares, et portant un arrosoir à moitié plein, pour rafraîchir les rosiers de toutes espèces et les plantes étrangères que réunissait le jardin particulier d'Amélie. C'était son occupation chérie; il n'était jamais plus heureux, que lorsqu'il entendait sa jeune maîtresse, qu'il appelait toujours la *P'tite-mam-zelle*, dire à ceux qui s'étonnaient de l'admirable tenue de son jardin: „c'est l'ouvrage du père Daniel.“ On le nommait ainsi dans toute la contrée où l'on admirait son aptitude au travail, sa gaité franche et son heureux naturel. Tous les jeunes pâtres le saluaient avec respect: c'était à qui obtiendrait un sourire, un serrement de main du père Daniel. Tant il est vrai que la vieillesse imprime partout un respect qui toujours est en proportion des vertus qui l'accompagnent.

On conçoit que ce digne vieillard avait un grand attachement pour la p'tite mam'zelle qu'il avait vue naître, dont il avait servi le père et le grandpère. Jamais il ne passait devant elle, sans lui ôter son chapeau rapiécé, sans lui offrir le bonjour le plus affectueux. Amélie, de son côté, portait au père Daniel le plus tendre intérêt. Elle s'informait toujours si rien ne lui manquait; et souvent elle le conduisait elle-même à l'office où elle lui versait une rasade du meilleur vin, qui le réconfortait; et qu'il ne buvait jamais sans invoquer le ciel pour le bonheur et la conservation de celle qui savait si bien soutenir, honorer sa vieillesse.

Parmi les jeunes personnes du voisinage et de la ville de Tours, qui formaient habituellement la société d'Amélie, et que sa prévoyante mère avait admises comme les plus dignes de cultiver avec sa fille les doux épanchemens de l'amitié, était Célestine de Montaran, née d'une famille distinguée par des services militaires. Elle cachait sous des dehors aimables et la plus séduisante figure, un orgueil indomptable

et surtout un dédain outrageant pour tous les gens qui appartenaienent à la classe populaire. Elle s'imaginait qu'ils étaient formés d'une toute autre substance que la sienne, qu'ils n'avaient ni son âme, ni son intelligence, ni ses organes. L'insensée ! elle ignorait donc que nous sommes tous faits sur le même modèle, avec plus ou moins de perfection ; que nous sommes tous sujets aux mêmes besoins, aux mêmes infirmités ; et qu'après avoir voyagé dans ce monde, les uns à pied, les autres sur des chars brillants, nous nous retrouverons dans l'autre, dépouillés de ces hochets de la grandeur et de l'opulence, tous égaux, tous soumis au jugement de Dieu qui ne distinguera que ceux dont la vie aura été sans tache, et qui ne seront riches alors que du bien qu'ils auront fait..... Mais la vaine Célestine ne connaissait que l'antique origine de ses ancêtres, ne calculait que les riches revenus de sa mère, veuve d'un officier de marine, et dont elle était l'idole, l'unique espoir. Peu instruite et seulement remarquable par des talens d'agrément, la jeune Montaran faisait consister le

bonheur dans l'éclat et la richesse; et ses yeux éblouis ne regardaient que comme des esclaves faits pour ramper sur la terre, tous ceux que le sort assujétissait à vivre du travail de leurs mains.

Un jour qu'Amélie et Célestine se promenaient ensemble dans une allée du parc, passe devant elles le père Daniel, couvert de pauvres vêtements, et portant sur son dos recourbé, l'instrument avec lequel il avait l'habitude de parer les jardins. Il salue sa jeune maîtresse, et lui dit en passant, avec l'expression du respect et de l'attachement le plus tendre: „ Dieu vous „ conserve, p'tite mam'zelle! — Quoi! dit „ Célestine à celle-ci, tu souffres que ce „ pauvre t'appelle sa petite! — C'est par „ habitude, répond en souriant Amélie! il „ m'a vue naître: c'est le plus ancien ser- „ viteur de ma mère; et le salut d'un octogé- „ naire n'a jamais rien de déshonorant. — „ Pour moi, ma chère, je ne laisse point „ ces sortes de gens m'aborder; et je leur „ permets encore moins de m'adresser la „ parole. Je le fais assister par ma femme- „ de-chambre, et me garde bien de me

„ compromettre en leur adressant un seul
„ mot. — Mais le père Daniel n'est point
„ un étranger pour moi ; c'est un ancien
„ jardinier de ma mère qui, pour récom-
„ pense de ses longs services, lui a accordé
„ une retraite qu'il n'eût point acceptée,
„ s'il n'eût pas cru la mériter : il est trop
„ fier pour cela, et tel que tu le vois, Cé-
„ lestine, il ne supporterait pas la moindre
„ humiliation. — Mais encore une fois, ma
„ chère, on place ces gens-là dans quel-
„ que hospice ; et l'on évite, par ce moyen,
„ leurs fatigantes familiarités. — Un hos-
„ pice, pour un digne vieillard qui a servi
„ ma famille pendant un demisiècle ! ce
„ serait l'humilier, lui faire rompre ses
„ chères habitudes : ce serait lui donner
„ la mort. “

Quelque temps s'écoula, pendant le-
quel les deux petites amies s'entretenaient
souvent du pauvre vieillard. Amélie le
traitait toujours comme un bon et fidèle
serviteur, tandis que Célestine ne cessait
de le regarder comme un être inutile sur la
terre, et de le traiter avec dédain. Jamais
elle ne répondait à son salut que par un

regard plein de mépris ; et si quelquefois le père Daniel osait lui adresser la parole, elle lui tournait le dos et s'éloignait sans lui répondre. Le bon vieillard souriait de pitié, et semblait demander tout bas au ciel de lui procurer l'occasion de prouver à la jeune orgueilleuse, que malgré son grand âge, il pouvait être encore de quelque utilité.

La Providence lui permit de donner à Célestine une leçon tout à la fois forte et touchante, et de la convaincre que nous avons tous besoin les uns des autres, quelque soit la distance que le sort semble avoir mise entre nous. On était au mois de juillet ; la chaleur était extrême. Les deux jeunes amies avaient coutume d'aller respirer le frais dans une île charmante, ombragée par des arbres très-élevés, entourée d'une eau limpide et courante, et dans laquelle est établie une grotte solitaire en face d'un moulin dont l'aspect est ravissant. Un gazon épais y répand en tout temps une fraîcheur salutaire : la suave odeur des arbrisseaux en fleurs dont les touffes nombreuses caressent le visage, semble y attirer la douce haleine des zéphyr ; et le bruit

des eaux irritées par les roues du moulin, et les différentes cascades qui l'entourent, forment un murmure délicieux qui invite au charme d'une douce rêverie. Amélie et Célestine y venaient ensemble faire des lectures choisies par leurs mères; quelquefois même elles y répétaient la leçon d'histoire ou de mythologie qu'elles avaient reçue le matin. Un jour que Célestine, entraînée par le calme du matin, avait devancé son amie à la grotte solitaire, et qu'en l'attendant elle repassait une leçon d'anglais, elle s'endormit sur un banc de mousse, où déjà les plus heureux songes venaient bercer son imagination. Elle n'avait pas aperçu le père Daniel qui, placé à quelque distance, raccommodait un treillage couvert de chevreuille, de lilas et d'aubépine.

Mais, hélas! au moment même où nous rêvons le bonheur, le plus grand danger nous menace. Célestine, au milieu de ses brillantes illusions, était loin de se douter qu'un énorme serpent, se glissant sous des roseaux, la gueule béante et le dard en avant, s'approchait, en long replis, de la jeune dormeuse qu'il avait aperçue. Encore quel-

ques instans, et le monstre allait s'élancer sur la figure charmante de Célestine, et l'infecter du poison mortel qu'il recélait sous sa dent venimeuse. Déjà ses horribles sifflemens annoncent la joie qu'il ressent de se jeter sur sa victime, lorsque le père Daniel qui, par un coup de la Providence, venait couper quelques joncs pour terminer son treillage, pousse tout-à-coup un cri perçant qui réveille la paisible dormeuse, s'élance sur l'affreux serpent avec le peu de forces qui lui restent et semblent doubler en cet instant, attaque le monstre avec intrépidité, au risque d'être lui-même enlacé dans ses replis tortueux, et lui écrase la tête avec la bêche dont il est armé. Aux nouveaux cris de frayeur qu'il exhale, et à la vue du serpent qui se débat encore en expirant, Célestine pâlit et tombe sans connaissance dans les bras du courageux vieillard. Celui-ci, effrayé lui-même, crie, appelle au secours. Amélie accourt en ce moment; elle aide Daniel, déjà vacillant sur ses jambes, à soutenir sa jeune amie qui reprend ses sens et se trouve appuyée sur le dos voûté du pauvre jardinier dont

elle s'était moquée tant de fois, et qu'elle désigne comme son libérateur. Elle ne dédaigne plus ce bon père Daniel qu'elle croyait n'être d'aucune utilité sur la terre; elle ne craint plus de s'abaisser en lui parlant. Avec quelle ivresse elle presse dans ses mains délicates et parfumées, les mains noires et durillonnées de son généreux défenseur! Elle s'oublia même dans l'effusion de sa reconnaissance, jusqu'à poser ses lèvres de roses sur le front chauve et ridé du pauvre jardinier auquel elle voua un attachement qui ne se démentit jamais. Elle se faisait un devoir de soutenir ce vieillard dans sa marche; elle répétait sans cesse qu'elle lui devait la vie. A partir de cette époque, elle honora, secourut la vieillesse, même dans la classe la plus obscure; et chaque fois qu'elle voyait les jeunes personnes de son âge rire d'un agriculteur courbé sous le poids de l'âge, ou repousser avec dédain un vieil indigent implorant leur assistance, elle les blâmait à son tour, et se rappelait le père *Daniel*.

LA SOURIS BLANCHE.

LAURE - MELVAL, âgée de dix ans, réunissait tout ce qui peut faire remarquer dans le monde : une éducation soignée, un heureux caractère, une humeur enjouée, une sensibilité vraie, et surtout un attachement sans bornes pour sa mère. Jamais la moindre humeur ne venait altérer ses qualités aimables ; et si quelquefois un mouvement de contrariété paraissait sur sa figure charmante, il en disparaissait aussitôt, comme un nuage léger qui se glisse passagèrement sous un ciel pur et serein.

Cependant à travers tous ces avantages dont la nature avait pris plaisir à doter Laure, on apercevait une faiblesse d'esprit qu'elle portait jusqu'au ridicule : c'était une frayeur pusillanime, une peur insurmontable que lui causaient les animaux les plus petits, les insectes même qui, par leur

nature, autant que par leur petitesse, ne peuvent faire le moindre mal. Apercevait-elle un papillon de nuit dans le salon, voltigeant autour de la lampe allumée, elle poussait des cris affreux et s'imaginait que ce timide insecte, trompé par l'éclat de la lumière, allait la dévorer. Mais c'était bien pis, quand par hasard une chauve souris s'introduisait dans son appartement; bien que le pauvre animal, d'une forme hideuse, il est vrai, ne cherchât qu'une issue par laquelle il pût se sauver, la jeune peureuse était convaincue qu'il n'était parvenu jusqu'à elle, que pour la saisir dans ses serres rousses et velues, et l'emporter dans les airs. C'est en vain que madame de Melval faisait observer à sa fille que cette chauve-souris, grosse à peine comme la moitié de sa main, ne pouvait soulever un poids deux mille fois plus pesant qu'elle; Laure, pâle et tremblante, soutenait que ce monstre affreux était venu du fond des enfers pour lui arracher les yeux, ou tout au moins les oreilles; et se couvrant alors le visage de ses mains, elle se réfugiait dans le sein de sa mère, et ne relevait sa

tête en hésitant, que lorsque celle-ci lui avait donné l'assurance que la chauve-souris avait disparu, en s'envolant par la croisée. Il ne se passait pas de jour que la jeune superstitieuse ne fît quelque scène nouvelle qui donnait aux traits de son visage un mouvement convulsif, à son regard un vague hébété, à son maintien une attitude gauche et forcée, et qui, nuisant au développement de son intelligence, et aux progrès de son éducation, causait à madame de Melval un chagrin profond, une douloureuse inquiétude.

Un jour entr'autres, c'était un beau soir de l'été, au moment où Laure allait se mettre au lit, elle relève l'oreiller sur lequel elle devait poser sa tête charmante; et tout-à-coup, elle en voit sortir une souris qui grimpe sur son épaule, passe sur son col, descend sur ses bras et s'enfuit avec une frayeur qui n'était rien en comparaison de celle qu'éprouvait Laure. Elle fait entendre des cris déchirans, et prononce ces mots d'une voix entre-coupée: „ Au secours!... au meurtre!... je suis perdue „ je suis dévisagée.... je suis morte.....“ A ces cris, accourent tous les gens et bien-

tôt la mère de la jeune peureuse qu'elle trouve appuyée sur le pied de son lit, la figure enveloppée dans ses draps et son couvre-pied, suffoquant et respirant à peine.

„Eh quel est donc l'horrible assassin qui „en veut à tes jours?“ lui demande madame de Melval, en regardant de tous côtés.

„Ah! maman.... ne m'interrogez pas.... „cet affreux animal.... ce monstre épou- „vantageable..... — Eh bien c'est? — Une „souris, maman... oui, une souris, dont „les yeux étaient flamboyants..... sa queue „avait... une aune de long.... elle a ef- „fleuré mon col, mes oreilles, mes bras..... „ah! c'est fait de moi.“ Madame de Melval ne put s'empêcher de pousser un grand éclat de rire qui fit relever un peu la tête de Laure. D'abord elle se tâte les oreilles, pour s'assurer que la souris ne lui en a pas emporté au moins une: puis elle porte en tremblant la main à son col, qu'elle s'imaginait être ulcéré par la trace qu'y avait laissée la souris; enfin elle attache ses regards avides sur ses bras qui ne lui offrent pas la moindre rougeur, la moindre altération. Elle reconnut alors son erreur,

et ne put s'empêcher de sourire elle-même de sa pusillanimité. A son étonnement succéda la confusion ; et bientôt elle conçut le dessein de dompter ces frayeurs enfantines et cette faiblesse d'esprit, qui l'eussent rendue l'objet des railleries les plus amères, tout en altérant les aimables qualités qu'elle avait reçues de la nature. Madame de Melval s'occupa, de son côté, à corriger sa fille de ses frayeurs ridicules, à lui donner cette réflexion si utile sur tout ce qui nous frappe, cette force de caractère qui, sans nous aveugler sur ce qui peut en effet nous être nuisible, nous met au-dessus des craintes puériles qui n'appartiennent qu'aux petites âmes, ou aux personnes privées d'éducation.

Un jour que Laure vint, selon son usage, offrir à sa mère le bonjour du matin, elle aperçut une souris qui courait çà et là dans l'appartement. Un cri de frayeur lui échappa ; mais quelle fut sa surprise de voir cette souris grimper sur les genoux de madame de Melval, de là monter sur ses épaules, sur sa tête, en redescendre avec la vivacité de l'éclair, et se cacher sous sa col-

lerette ! Elle avait remarqué que cette souris était blanche, qu'elle avait des yeux roses, et portait au col un petit collier d'argent sur lequel était gravée une inscription. Ce qui surtout confondit la jeune peureuse, ce fut d'entendre sa mère appeler : „Zizi? ... „Zizi? ...“ et aussitôt la charmante petite bête sortait de l'endroit où elle s'était réfugiée, et venait se poser sur la main de sa maîtresse, dans l'attitude la plus familière, et en même temps la plus gracieuse, faisait mille gambades pour gagner un petit morceau de sucre que celle-ci lui présentait au bout de ses doigts, et que Zizi prenait avec une précaution tout-à-fait remarquable. Ce ne fut pas seulement à tout cela que la souris blanche borna son manège accoutumé : Laure stupéfaite, attentive, la vit tour-à-tour, au commandement de sa mère, faire la morte, se réveiller tout-à-coup, et se redressant sur ses deux pattes de derrière, saisir avec celles de devant, un joli petit balai, avec lequel elle nettoyait, de la manière la plus adroite, et en même temps la plus comique, la poussière qui se trouvait sur les vêtements de sa maîtresse.

De là elle remontait sur la tête de celle-ci, passait et repassait comme un léger zéphir dans les boucles de cheveux formées sur son front; elle caressait ensuite avec sa queue le dessous du menton de madame de Melval, souriant à cet étrange manège, et venait se poser sur une de ses épaules, où elle semblait attendre ses ordres. „Quoi! s'écria „Laure involontairement, ces petits animaux que je trouvais si vilains, et dont „j'avais tant de frayeur, seraient susceptibles „d'être aussi bien apprivoisés?...“ A ces mots, elle avançait en tremblant encore, la main vers Zizi, et la retirait aussitôt avec crainte. Oh! si elle n'eût pas été retenue par sa peur insurmontable, avec quel plaisir elle eût offert elle-même un morceau de sucre à la souris blanche; elle eût vu cette charmante petite bête se poser sur sa main, sur ses bras, sur sa tête, obéir à ses ordres!

Ce qui surtout piquait sa curiosité, c'était de savoir quelle pouvait être l'inscription gravée sur son collier d'argent; mais les lettres en étaient si petites, et les mouvemens de Zizi si prompts et si fré-

quens, qu'il était impossible de distinguer la moindre chose.

Enfin après avoir hésité long-temps à s'approcher de la souris blanche, Laure s'habitua par degrés à ses bonds fréquens, à ses gambades, aux différens exercices qu'on lui avait appris : peu à peu elle la vit sans effroi rôder autour d'elle ; et un soir que, ravie de voir la souris faire la morte, elle laissa malgré elle échapper ces mots : „Zi-zi ? ... Zizi ? ... “ Elle la sentit tout-à-coup gravir sur ses genoux, sur sa tête, redescendre sur son épaule, s'y poser, s'y nettoyer le museau avec ses pattes de devant ; puis venir sur sa main y prendre le petit morceau de sucre accoutumé. Ce fut alors que la peureuse, plus d'à moitié guérie, put lire l'inscription gravée sur le collier de la souris, et qui portait ces mots : „*J'appartiens à Laure.*“

„Oui, s'écria celle-ci avec une joie involontaire : „Je sens déjà que tu me plai-
 „ras autant que d'abord tu m'avais fait de
 „frayeur. Comment ai-je pu me montrer
 „assez sotte pour trembler, pâlir et frisson-
 „ner de tout mon corps à l'aspect de petits

„animaux si timides eux-mêmes, et qui
„pourtant, malgré leur petitesse, ne craig-
„nent pas de nous approcher, de se fier à
„nous? ... O ma chère Zizi! ajouta-t-elle,
„en la caressant pour la première fois, tu
„m'as guérie à jamais de la fausse idée
„que je m'étais faite des animaux de ton
„espèce, et d'autres bien plus petits encore
„dont j'avais la faiblesse de m'effrayer.
„Je vois que notre imagination nous aveugle
„souvent, et nous fait voir des dangers là
„où il ne s'en trouve aucun; je vois que
„les insectes les plus hideux, et même les
„animaux dont l'atteinte est venimeuse, ne
„nous feraient jamais le moindre mal, si
„nous ne les excitions pas, soit par nos
„cris, soit par nos menaces, à exercer sur
„nous une légitime vengeance.“

Madame de Melval, enchantée d'avoir détruit dans sa fille un ridicule qu'elle eût conservé toute sa vie, et qui, sans aucun doute, eût nuit à son repos, à son bonheur, lui confia qu'elle s'était adressée à l'un de ces habiles oiseleurs de Paris, qui ont le secret, ou plutôt la patience d'habituer à l'exercice le plus familier ces souris blan-

ches, dont l'espèce est rare, et qui semble être douée d'une intelligence remarquable. Elle lui apprit qu'on instruit ces jolis petits animaux au point de les faire obéir au commandement; qu'il en est qui dansent sur la corde tendue; que d'autres jouent du tambour de basque; que celles-ci font une partie des évolutions militaires; que celles-là mettent le feu à un petit canon, dont l'explosion ne leur cause aucune frayeur.....

„ Tu le vois, chère enfant, dit à Laure
 „ madame de Melval, il n'est rien que ne
 „ surmontent l'habitude et l'éducation, même
 „ chez les animaux les plus faibles, les plus
 „ délicats; et tu m'avoueras que lorsqu'une
 „ petite souris a l'adresse de faire la morte,
 „ de danser sur la corde, et surtout a le
 „ courage d'entendre, sans broncher, la
 „ détonation de la poudre à canon, nous
 „ sommes véritablement indignes de cette
 „ suprématie que le Créateur nous a donnée
 „ sur tous les animaux, et tout-à-fait
 „ dénués de cette suprême intelligence dont
 „ nous sommes si fiers, lorsque par une
 „ faiblesse ridicule, par une frayeur pu-
 „ sillanime, nous nous plaçons au-dessous

„de ces mêmes animaux sur lesquels nous
„devrions régner.“

Laure, convaincue de ces vérités frappantes, s'arma de courage et de résignation. On ne la vit plus frissonner et changer de couleur, en voyant une araignée traverser sa chambre, et même grimper sur sa robe. Les papillons de nuit qui venaient le soir voltiger autour de la lampe, ne lui parurent plus être les envoyés de Lucifer; et les souris qu'elle rencontrait, bien qu'elles n'eussent ni la blancheur, ni l'éducation de Zizi, ne lui firent plus pousser des cris effrayans, appeler à son secours. En un mot, elle s'habitua à voir de sang froid les insectes les plus hideux; et sans s'exposer imprudemment aux atteintes des animaux malfaisans, elle supporta leur vue, leur approche; et ne tarda pas à se convaincre que presque toujours la peur qu'on ressent, nous fait seule beaucoup plus de mal, que n'en pourrait faire l'objet même qui la cause.

LE COMITÉ DES BERGÈRES.

C'EST une erreur de croire qu'à la campagne on peut se livrer impunément à toutes les extravagances de son esprit, à toutes les imperfections de son caractère. A la ville, on est plus circonspect; on craint d'être observé par des personnes dont on ambitionne le suffrage, et qui remarqueraient nos défauts; mais aux champs plus d'étiquette, plus de contrainte: on n'a nul intérêt à plaire à des laboureurs, à des vigneron, à des jardiniers; et l'on s'imagine que ces bonnes gens, occupés de leurs travaux, ne sont pas assez clairvoyans pour s'apercevoir du bien ou du mal que nous faisons.

Telle était l'opinion de Gabrielle Dostanges, fille unique d'un officier-général retiré du service, et qui, pour se livrer entièrement à l'agriculture, son occupation

cherie , avait acheté une terre sur les bords de l'Indre , qui partage en deux parties égales le beau jardin de la France : sites ravissans où la nature semble étaler avec coquetterie tout ce qui peut charmer les yeux et intéresser le coeur par de touchans souvenirs.

C'était dans le joli vallon de Courçay que le général Dostanges , veuf depuis quelque temps , avait acquis une terre où il passait la belle saison. Pendant le reste de l'année, il habitait Paris, où sans cesse il s'occupait de l'éducation de sa fille qu'il ne quittait jamais.

Gabrielle , sans être jolie , avait une figure piquante , spirituelle ; sa taille élancée était pleine de grâces , et son regard pénétrant annonçait une imagination vive et le plus heureux naturel ; mais gâtée par son père sur lequel son espièglerie même avait le plus grand empire , elle se livrait à une dissipation continuelle et souvent à des inconvenances qui diminuaient le vif intérêt qu'inspiraient au premier abord sa gaîté franche et ses heureuses saillies. Tantôt elle coupait brusquement la conversation

des personnes les plus respectables que réunissait le général, et leur faisait mille questions puériles qui les fatiguaient; tantôt elle se servait elle-même à table, et s'appropriait tout ce qui pouvait flatter sa friandise ou son caprice; tantôt enfin elle portait le toast des braves avec les anciens militaires que son père admettait à sa table; et plus d'une fois ses yeux brillans, et son babil intarissable, annoncèrent que sa tête se ressentait un peu des familiarités qu'elle osait prendre.

Mais ce qui paraissait le plus étrange, c'était de voir Gabrielle s'échapper comme un jeune lévrier qui sort de l'attache, courir dans le parc, sur les bords de la rivière, sans chapeau, sans fichu; s'exposer, soit à l'ardeur d'un soleil dévorant, soit à la fraîcheur subite et dangereuse d'une pluie d'orage; et revenir haletante et couverte de sueur auprès de son père, qui ne pouvait s'empêcher alors de lui témoigner la vive inquiétude que lui avait causée son absence. Mais Gabrielle, enhardie par l'inaltérable bonté du général, lui répondait avec sa légèreté ordinaire, et lui sautant au col:

„ Ne te fâche pas, petit père ! à la campagne
„ tout est permis. Toi-même tu restes la
„ journée entière en casquette, en habit de
„ chasse ; et tu ne fais plus ta barbe que
„ tous les quatre ou cinq jours : ce qui ne
„ m'empêche pas de t'embrasser. Il est si
„ doux de se débarrasser de la contrainte
„ de la ville ! Personne ici ne peut remar-
„ quer mes folies ; et à mon âge, on a besoin
„ de courir, de s'amuser. “ Le général,
aussi faible avec sa fille, qu'il était sévère
avec le soldat, se laissait aller aux cajole-
ries de la séduisante Gabrielle qui gardait
encore quelque convenance lorsque des per-
sonnes de la ville, ou des châteaux voisins,
venaient le visiter ; mais dès qu'elle était
seule avec son père, elle reprenait ses ha-
bitudes et se livrait à toutes les extrava-
gances que lui suggérait son imagination, et
sur lesquelles l'aveuglait son inexpérience.

On était à l'époque de la fenaison :
déjà la majeure partie des prairies fertiles
qu'arrose l'Indre dans son cours tortueux,
était dépouillée de sa parure ; et dès que
les foins sont enlevés, l'immense surface de
ce beau tapis vert que la nature étale à nos

yeux, est couverte d'une quantité prodigieuse d'animaux de toute espèce, qui, retenus dans leurs étables depuis plusieurs mois, accourent se repaître de l'herbe nouvelle. Ces vaches, ces chèvres, ces moutons sont ordinairement surveillés par des bergères de tout âge, qui ont coutume de se réunir sous le premier ombrage qu'elles rencontrent; et là tout en filant la quenouille, ou en tricottant le gros bas de laine, elles forment un comité qui passe en revue les divers habitans des environs, rapelle les anecdotes récentes, approuve ou blâme les mariages faits et à faire, exerce en un mot une critique inexorable envers et contre tous.

Gabrielle n'avait pas de plus grand plaisir que d'aller chaque soir entendre ce comité, qui se tenait le plus souvent au bas du parc du château, sur les bords de la rivière. Cachée sous un épais feuillage, elle pouvait, sans être vue, prêter une oreille attentive à tout ce qu'on disait. Tantôt c'était le récit d'une noce à laquelle on s'était amusé aux dépens des belles dames de la ville, qui s'imaginaient honorer beaucoup les jeunes villageois avec lesquels

on les voyait danser, faute d'autres cavaliers; tantôt c'était la peinture fidèle et touchante du bonheur inexprimable de la vieille Marthe, dont le fils, conscrit, venait d'obtenir son congé de réforme. Enfin il ne se passait pas dans la contrée le moindre événement qui ne fût raconté, commenté, augmenté par le comité des bergères.

Mais quelle fut un jour la surprise de Gabrielle, lorsqu'elle entendit qu'elle même était l'objet de la conversation et des ris satiriques de toutes ces villageoises! „Mam'zelle Dostanges, disait l'une, est une bonne petite enfant; mais ell' est ben dissipée, ben familière pour la fille d'un général. — Son père la laisse faire tout c'qu'el' veut, dit une autre: aussi la rencontrons-nous partout seule, grimpant dans les arbres, montant sur nos ânes, effaouchant nos moutons, et faisant un vacarme, ni plus ni moins qu'si c'était un p'tit polisson sortant d'l'école. — Je n'sommes que d'simples paysannes, ajoutait une troisième; mais j'avons plus d'te-nue qu'ça. — N' faudrait pas, reprit une quatrième, que j'fussions tenir à mon père

„tout' les raisons qu'el' tient au sien : i'
 „me r'levrait d'manière à c'que j'n'yr'vin-
 „sissions plus, et ça s'rait juste. — Eh
 „ben, dit une autre bergère qui paraissait
 „la plus maligne de toutes, ces d'moizel-
 „les, ces filles d'bourgeois, d'général, ça
 „s'croit mieux induquées qu'nous ; ça nous
 „r'garde comme d'z'espèces grossières, et
 „pourtant ça n' nous vaut pas en fait d're-
 „spect filial..... non ça n' nous vaut
 „pas. “

Gabrielle, surprise et confuse, reconnut alors que nos fautes sont remarquées aux champs comme à la ville ; et que chez les plus simples agriculteurs, les vertus domestiques sont cultivées avec plus d'exactitude, peut-être, que chez les gens favorisés de la fortune, et dans un rang élevé. Mais bientôt la vivacité de son caractère et son insouciance habituelle lui firent oublier cette première leçon. Elle reprit son train de vie, et se livra plus que jamais à toutes ses inconséquences.

Le matin d'une des plus belles journées de l'automne, entraînée par son étourderie accoutumée, Gabrielle, nu-tête et les

cheveux dans le plus grand désordre, vêtue d'une robe sale et déchirée, ses souliers éculés et ses bas sur les talons, jouait au bout de l'avenue du château de son père, sur le grand chemin, avec plusieurs petits garçons de son âge, fils d'honnêtes ouvriers des environs; et parmi les espiègleries qui lui étaient passées par la tête, elle avait formé, sur des charpentes qui bordaient la grande route, une balançoire où, juchée d'un côté, ses jupes relevées jusqu'au-dessus des genoux, elle faisait la chouette à deux jeunes villageois placés de l'autre bout de la pièce de bois, et se livrait avec eux à tout ce que les jeux de l'enfance ont de plus bruyant, de plus évaporé. Un officier, frère d'armes du général Dostanges, et qui n'avait point voulu passer dans le pays, sans le voir et l'embrasser, aborde la troupe folâtre, et s'adressant à Gabrielle qu'il prend pour une petite fille d'ouvrier, à qui la demoiselle du château a donné ses vieilles robes, il lui demande le chemin qui conduit à l'habitation de son ancien camarade: „La première allée d'arbres sur votre droite, répond la jeune espiègle; à la grille en face.“

A ces mots, elle descend de la balançoire, et avec son obligeance naturelle, elle accompagne jusqu' à l'avenue l'étranger qui lui met deux gros sols dans la main. Gabrielle rougit et ne doute plus que l'inconnu a cru voir en elle l'enfant de quelque pauvre ouvrier. Oh combien elle souffrit de cette méprise! combien elle se repentit de s'être oubliée jusqu'à ce point! mais sa confusion redoubla, lorsque paraissant à table chez son père, l'étranger la reconnut pour la petite fille qu'il avait assistée, et raconta, avec la joyeuse franchise d'un militaire, ce qui s'était passé. Le général, pour la première fois, ne put s'empêcher de faire à sa fille des reproches sérieux. Il exigea qu'elle porterait pendant un mois, dans un coin sa bourse, les quatre sols qu'elle avait reçus, afin de se rappeler à quel point elle s'était exposée sur une balançoire formée à l'improviste avec des bois de charpente, qui pouvaient l'estropier, ou blesser les jeunes villageois qu'elle associait à ses extravagances. Gabrielle obéit, et obtint de son père que cette aventure humiliante resterait inconnue; mais peu de jours après, lorsqu'elle

alla de nouveau entendre le comité des bergères, elle eut la pénible conviction que tout leur avait été révélé. Quelles plaisanteries mordantes elle entendit sur son compte ! oh que les deux gros sols qu'elle était condamnée à porter sans cesse, lui parurent pesans ! „Eh „quoi, se disait-elle, rien ne peut donc „échapper à ce comité des bergères !“

Peu de temps après, elle en eut une preuve plus convaincante encore, et qui fit sur elle une impression décisive et salutaire. Aveuglée par l'extrême tendresse de son père, Gabrielle s'abandonnait, plus que jamais, à toutes ses étourderies, et devenait, sans s'en apercevoir, d'une indocilité dont le général Dostanges souffrit quelque temps en silence ; mais sur laquelle il finit par éclater avec une vivacité qui effraya sa fille, et lui fit sentir que si la bonté d'un père est inépuisable, il est souvent des bornes pour l'indulgence. M. Dostanges avait les yeux trop clairvoyans, et surtout un trop grand usage du monde, pour ne pas s'apercevoir des défauts de sa fille. L'amour-propre, dompté long-temps par l'amour paternel, se livra donc à toute son explosion.

Gabrielle avait deux serins qu'elle aimait beaucoup, mais trop légère pour les soigner elle-même, elle les confiait à la garde particulière d'une femme de charge dont l'obligeance et la bonté ne pouvaient être comparées qu'à l'attachement qu'elle portait à sa jeune maîtresse. Le couple chéri préparait sa couvée, et déjà deux petits oeufs ornaient le nid qui leur était destiné. La cage qu'habitaient les deux serins était suspendue au plafond de la chambre à coucher de Gabrielle, d'où on la descendait au moyen d'une poulie. La corde qui soutenait ce précieux fardeau commençait à s'user, sans qu'on s'en fût aperçu. Un matin que l'excellente femme de charge descend l'habitation des serins, pour y renouveler les graines accoutumées, la corde se rompt, la cage tombe sur le parquet, et les deux oeufs, objet de la plus tendre espérance, sont brisés, au grand regret de celle qui les soignait avec tant de zèle et d'assiduité. On conçoit quel fut le chagrin de Gabrielle : il était légitime ; mais ce qui ne le parut pas aux yeux de son père, ce furent les lamentations outrées de sa fille, qui vou-

lait faire gronder la femme de charge bien innocente de ce malheur, et la priver peut-être de la confiance dont l'honorait le général. Les plaintes de la jeune étourdie furent si amères, ses reproches à la pauvre femme de charge furent si accablans, que M. Dostanges, qui pardonnait sans peine mille extravagances, mais qui était inexorable pour les vices du cœur, s'emporta contre Gabrielle avec une telle violence, que celle-ci en fut terrifiée. Il lui fallut fuir la présence d'un père qu'elle adorait, et passer le reste de la journée dans sa chambre, d'où elle ne sortit que le lendemain, aux sollicitations réitérées de l'excellente femme qu'elle avait traitée avec tant d'injustice et de cruauté.

Cette aventure avait fait une vive impression sur notre enfant gâté. Elle fut tenue secrète; et Gabrielle espérait bien qu'elle resterait dans l'oubli; mais la première fois qu'elle se rendit dans le bosquet solitaire auprès duquel se formait le comité des bergères, elle les entendit s'égayer en ses mots sur son compte: „Voyez-vous „c't injustice, c't'inhumanité, disait l'une,

„ d'vouloir faire chasser la femme d'charge
 „ du château, pour un p'tit accident qu'ell'
 „ ne pouvait prévoir! — Ça s' imagine, disait
 „ l'autre, qu'on n'doit jamais broncher,
 „ parc' qu'on est à son service.... vouloir
 „ perdre une brave femme qui tant d'fois
 „ l'a portée sur ses bras; et ça pour deux
 „ oeufs d'serins! — J'n'aurais jamais cru
 „ ça d'elle: ajoutait une troisième; fiez-vous
 „ donc à toutes ces mam'zelles! ça vous
 „ enjôle, ça rit avec vous, et puis ça vous
 „ plante là pour la plus p'tite faute. —
 „ Quoiqu'ça, dit à son tour une quatrième,
 „ je n'suis pas fachée d'la chose, puis'qu'ell'
 „ a fait ouvrir les yeux à c'bon général sur
 „ les défauts d'sa fille. I'm'paraît qu'i'
 „ l'a m'née vertement, et il a ben fait.
 „ — Faut nous en amuser, dit en riant
 „ une cinquième, la plus espiègle de la ban-
 „ de: la première fois qu'ell' nous abord'ra,
 „ j'l'i d'mand'rons si ses s'rins sont éclos,
 „ si ell' récompense bien la brave femme
 „ qui les soigne; enfin si son père s'amuse
 „ toujours d'ses espiègeries. — Oui, oui!
 „ s'écrient presque à la fois toutes les ber-
 „ gères, ça nous divertira....“ Et aus-

sitôt mille éclats de rire suivirent ce complot qu'autorisait l'extrême familiarité de Gabrielle avec toutes les jeunes paysannes des environs.

Mais celle-ci sut éviter les questions que se proposaient de lui faire les bergères réunies. Elle sentit que si l'on doit traiter avec égard et bonté tous ceux qui travaillent à l'agriculture, on peut en même temps garder la dignité qui nous appartient, et savoir se respecter soi-même. Il se fit en elle un changement remarquable : plus de disparitions imprévues, de démarches évaporées ; plus de balançoire sur la grande route, et que rappelaient sans cesse les deux gros sols que Gabrielle portait encore dans sa bourse ; plus de ces criaileries après les petits garçons du voisinage ; plus de reproches amers à la femme de charge, pour laquelle on la vit redoubler d'estime et d'égards. Elle soigna elle-même ses serins, et bientôt ils lui donnèrent une seconde couvée qui fut heureuse. A table, elle ne mangea que ce que lui donnait son père, et ne se mêla qu'avec une extrême réserve aux toasts qu'il lui faisait porter avec ses

anciens frères d'armes. En un mot, Gabrielle devint aussi sensée, qu'elle avait été distraite, étourdie, aussi digne, aussi décente qu'on l'avait vue familière, évaporée; et si quelquefois il lui échappait encore quelques fautes légères, elle s'empres-
sait de les réparer, certaine qu'elles seraient aussitôt divulguées par les gens du château, et qu'elles exciteraient la critique et les ris vengeurs du comité des bergères.

LA ROBE DE GUINGAMP.

Si l'on calculait bien tous les avantages que produit l'urbanité, tout le charme qu'elle répand sur notre vie, et surtout les méprises fâcheuses qu'elle nous évite, on se ferait un devoir constant d'être affable pour tout le monde, de ne jamais mesurer les égards qu'on doit aux personnes qui nous abordent, sur leur extérieur, sur leur vêtement, sur leurs manières simples et souvent prises à dessein de cacher un grand nom, une haute célébrité. Il ne suffit pas d'avoir une éducation soignée, des talens, de l'esprit, d'aimables réparties; tout cela n'est rien, si l'on ne sait pas l'accompagner de cette aménité sans adulation, de ce ton prévenant et digne qui concilie tous les suffrages, subjugué tous les coeurs; et comme le dit une femme célèbre dont les écrits sont devenus un modèle inimi-

table: „*La délicatesse est la grâce de la bonté.*“

Madame Dastrol, veuve, d'un ingénieur en chef des ponts et chaussées, habitait une très-belle maison de campagne, située aux environs d'Amboise, près du château de Chanteloup, remarquable par les souvenirs historiques qu'il retrace, et surtout par cette pagode chinoise à sept étages, du haut de laquelle on découvre quatorze villes, et l'on domine sur l'admirable jardin de la France, arrosé par la Loire qu'on suit de l'oeil pendant vingt-cinq lieues qu'elle parcourt. Ce point de vue, l'un des plus étendus, l'un des plus riches qui soient connus, attire ordinairement les étrangers qui séjournent dans la Touraine; et plus d'une fois leur curiosité satisfaite, et la beauté du site, les conduisaient jusqu'à la belle habitation de madame Dastrol, qui n'en était distante que d'une demi-lieue.

Cette dame avait deux filles: Delphine et Eugénie. Autant l'une aimait le faste et la parure, et désirait avoir tout ce que la mode peut inventer; autant l'autre était simple et peu recherchée dans ses vêtements.

La robe du moindre prix, les cheveux relevés avec un peigne d'écaille, deux petits anneaux d'or aux oreilles, une colerette de gaze unie, une ceinture de maroquin vert et des brodequins de toile écrue : telle était la parure ordinaire d'Eugénie. Delphine, au contraire, portait toujours une robe d'étoffe rare et nouvelle, à trois rangs de garnitures, à manches à gigot, plus grosses que son corps, un canezou de tulle brodé, garni de dentelles, un énorme chapeau entouré d'une large blonde qui lui couvrait la moitié du visage, et à travers laquelle elle avait de la peine à distinguer les objets qui s'offraient à sa vue. Chaque jour c'était une nouvelle ceinture à la grecque, à l'écossaise; un large bracelet, orné de turquoises, couvrait chacun de ses jolis bras qu'il serrait au point de gêner le mouvement de ses mains; et des guêtres, de chez *Steiger*, enlaçaient si fort le bas de la jambe et le pied le plus charmant, qu'elle ne pouvait marcher sans éprouver une vive douleur; mais que ne sacrifierait-on pas à l'empire de la mode!

On conçoit facilement que cette diffé-

rence de goûts et de penchans, qui existait entre les deux soeurs, influait beaucoup sur leur caractère et sur leurs affections. Delphine ne faisait cas que des personnes dont la parure et l'extérieur annonçaient un haut rang, une grande fortune : Eugénie ne s'attachait qu'aux qualités du coeur, et ne jugeait des individus que par la pureté de leur langage et tout ce qui annonçait une âme pure, élevée. Elle avait moins de jeunes amies que sa soeur ; mais le peu qu'elle possédait lui offrait un juste retour des tendres épanchemens de son esprit et de son coeur.

Un jour, c'était vers la mi-septembre, époque de l'équinoxe qui attire assez souvent des pluies abondantes et produit des orages. Delphine et Eugénie venaient de rentrer avec leur mère, d'une longue promenade, et n'avaient eu que le temps d'échapper à une ondée, lorsqu'elles aperçurent des croisées du salon, deux étrangères qui traversaient à pied la grande cour, et se réfugiaient sous une remise, pour s'y mettre à l'abri de la pluie. L'une paraissait âgée d'environ cinquante ans ; elle

était simplement vêtue et portait sur la tête un chapeau de paille noire attaché sous le menton. Elle était accompagnée d'une jeune personne de douze à treize ans, vêtue plus simplement encore. Une petite robe de guingamp sans garnitures, à manches en amadis; sur la tête une capotte de taffetas vert dont la couleur paraissait un peu fanée; une ceinture de maroquin noir avec une simple boucle d'acier; un madras sur le cou et des souliers de peau noire: telle était la toilette de la jeune inconnue.

L'orage devenant plus violent et la pluie continuant à tomber, madame Dastrol, qui portait une âme trop élevée pour manquer en ce moment aux devoirs de l'hospitalité, fit inviter ces deux dames à se rendre au salon. Elles acceptèrent; et tandis que la dame de la maison allait au-devant d'elles, ses deux filles étudiaient les étrangères, et principalement la jeune personne qui paraissait être de leur âge. Delphine, dès le premier coup-d'oeil, fut convaincue à l'aspect de la robe de guingamp, des manches en amadis et de la capotte verte, que celle qui les portait n'était

ni riche, ni d'un rang distingué. Elle ne lui fit en conséquence qu'un accueil froid et réservé. Eugénie, au contraire, dès les premières paroles que prononça la jeune étrangère, à son maintien, à son geste gracieux et surtout à la noble expression de sa figure, la jugea digne du plus vif intérêt et de tous ses égards.

Madame Dastrol reçut les deux inconnues avec urbanité. Plus habituée que ses filles à juger des personnes au premier abord, elle étudia de son côté la dame qui servait de guide à la jeune personne, et fut convaincue que c'était une femme de mérite, chargée peut-être de diriger l'éducation de sa jeune compagne. „Nous nous sommes laissées entraîner par le charme de la promenade, dit cette dame en regardant sa jeune élève à qui elle fit un signe de discrétion; et quoique seules, à pied, nous nous sommes écartées de notre demeure beaucoup plus que je ne le pense. Ces beaux sites de la Touraine vous entraînent malgré vous..... Vous devez être lasse, chère Isabelle, ajoute-t-elle avec expression; et si ces dames veulent

„ bien le permettre , nous nous reposerons
„ ici quelques instans. — J'ose exiger da-
„ vantage : reprit madame Dastrol : la pluie
„ est loin de cesser ; il est quatre heures et
„ demie : veuillez accepter un dîner de fa-
„ mille que je vous offre sans cérémonie.
„ Et dans la crainte où vous seriez qu'on
„ ne fût chez vous inquiet de votre absence,
„ je puis y envoyer un de mes gens. —
„ C'est inutile, madame : répond la jeune
„ personne, notre dîner se fait ordinaire-
„ ment à deux heures ; et dès qu'il est ter-
„ miné, nous sommes dans l'usage, ma
„ bonne amie et moi, de consacrer le reste
„ de la soirée à de longues promenades,
„ où nous nous plaisons à étudier la nature,
„ à converser avec tous les bons agricul-
„ teurs. “

Cette révélation des deux étrangères, de dîner tous les jours à deux heures, fit croire à Delphine qu'elles étaient de cette classe moyenne du peuple, qui fait ses quatre repas, et qu'elles appartenaient à quelque honnête ouvrier, à quelque simple artisan. La jeune Isabelle qui, de son côté, étudiait mesdemoiselles Dastrol, redoublait

de simplicité, et affectait même de se ranger dans la classe où la croyait être l'aînée des deux soeurs; mais la cadette semblait apercevoir le voile adroit dont se couvrait la charmante inconnue; et plus celle-ci cherchait à s'abaisser, plus la bonne et clairvoyante Eugénie redoublait de prévenances et de soins.

„ Si le mauvais temps continue, dit la dame, nous resterons auprès de vous avec „ un grand plaisir; mais c'est à condition „ que nous ne dérangerons point l'heure „ de votre dîner; et que vous nous permet- „ trez d'accepter seulement quelques fruits, „ lorsqu'on vous servira le dessert. “ Tout fut exécuté ainsi qu'on en était convenu. Madame Dastrol, encouragée par l'extrême simplicité de ses deux hôtes, dont la conversation avait toutefois une aisance, un charme inexprimable, ne se fit aucun scrupule de se mettre à table avec ses filles. Delphine ne cessait de traiter avec un ton de protection la jeune Isabelle, qui redoublait alors pour elle d'attention; mais tout en remplissant, envers elle, ces petits devoirs de société avec une touchante mode-

stie, elle adressait le plus souvent la parole à la charmante Eugénie, et cherchait à établir entre elles cette douce communication de deux jeunes coeurs qui s'essaient et se conviennent.

Enfin l'on servit le dessert: Eugénie profita de cette occasion pour se livrer au tendre penchant que lui inspirait la jeune inconnue: elle lui offrit avec empressement les plus beaux fruits de la saison, du laitage frais et des gâteaux qu'elle-même avait faits le matin. Elle accompagna ces offres de tout ce que l'esprit a de plus gracieux, de tout ce que le coeur a de plus touchant. Delphine riait sous cappe de la déférence de sa soeur, et se disait tout bas qu'elle était bien dupe de témoigner tant d'égards à une robe de guingamp, à des manches en amadis, et surtout à de petites gens qui dînent à deux heures.

A peine fut-on sorti de table, que la nuit commençait à couvrir l'horizon; et la pluie si fréquente dans cette saison, continuait à tomber. „Y a-t-il loin d'ici à votre demeure? dit madame Dastrol à ses deux convives.“ — „Trois quarts de lieue

environ ; répond la plus âgée. “ — „ Nous „ habitons le château d'Amboise ; répond naïvement la plus jeune à qui son guide fit un signe de s'observer. “ — „ En ce „ cas , reprend madame Dastrol , je vais vous „ faire conduire dans ma calèche fermée : „ vous ne pourriez par ce temps affreux , „ vous rendre à votre destination , sans ex- „ poser votre santé. “ Delphine ne put encore s'empêcher de sourire avec ironie ; et remarquant la satisfaction qu'éprouvait la jeune Isabelle à la proposition de sa mère , elle dit à sa soeur , assez haut , pour que la jeune inconnue pût l'entendre : „ Je gagerais bien que c'est la première fois que „ la robe de guingamp va rouler en calèche. “

Les ordres de madame Dastrol furent exécutés : elle conduisit elle-même , jusqu'à la porte du vestibule , les deux étrangères qui lui adressèrent les plus affectueux remerciemens. La jeune Isabelle , en montant en voiture , serra la main d'Eugénie , en lui disant qu'elle espérait renouveler une entrevue qu'elle devait au plus heureux hasard. Elle fit un salut de simple

honnêteté à Delphine qui le lui rendit avec un air de supériorité dont ne put s'empêcher de sourire la jeune inconnue.

„Elles sont fort aimables, dit madame Dastrol. — Tout-à fait bien pour de petites gens; dit à son tour Delphine. „De quelque classe que soit la jeune personne, ajoute Eugénie, je serais heureuse et fière de son amitié. J'ai remarqué qu'à „travers sa simplicité modeste, régnait une „certaine dignité qui impose en même „temps qu'elle attache. — Cela ne l'a pas „empêchée, reprend gaiement Delphine, d'expédier, au dessert, deux grosses pêches, „une douzaine de figues, trois gâteaux et „la moitié d'une assiette de chasselas.... „Ces petites gens, ça dévore. — Eh pour „quoi, répond vivement Eugénie, n'eût-elle pas mangé avec plaisir ce qui lui „était offert de si bon coeur? Quand nous „parcourons les environs, et qu'après une „longue promenade, nous entrons chez l'un „de nos fermiers, nous dévorons de même „leurs fruits, leur laitage; et ils en sont „ravis. — Parceque notre présence les „flatte et les honore, ma soeur; mais je

„ suis loin de croire que les deux étrangè-
 „ res soient dans le même cas envers nous ;
 „ et tout me prouve qu'elles ne peuvent
 „ appartenir qu'à une classe obscure. “

Comme elles discouraient ainsi, la calèche se fit entendre dans la cour d'entrée, et bientôt le cocher de madame Dastrol vint les instruire qu'à peine avait-il conduit ces dames à deux cents pas de l'habitation, qu'il avait rencontré deux piqueurs à la livrée d'un prince du sang royal, courant à toute bride, et qui lui avaient demandé s'il n'aurait pas rencontré dans son chemin une dame de moyen âge, accompagnée d'une jeune personne d'environ douze ans; et que tout-à-coup les apercevant dans la calèche, ils s'étaient découverts avec respect, et leur avaient exprimé toute l'inquiétude que ressentait l'auguste mère de *Mademoiselle*, par le temps affreux qui régnait depuis trois heures; et les ordres qu'avait donnés *Son Altesse royale* d'aller à leur rencontre. „ A ces mots, ajoute le cocher, arrive une berline à „ quatre chevaux, dans laquelle montent la „ jeune princesse et sa digne institutrice qui

„ me donne deux pièces d'or, en me remer-
„ ciant du ton le plus affable, de la peine
„ que j'avais eue à les conduire.“

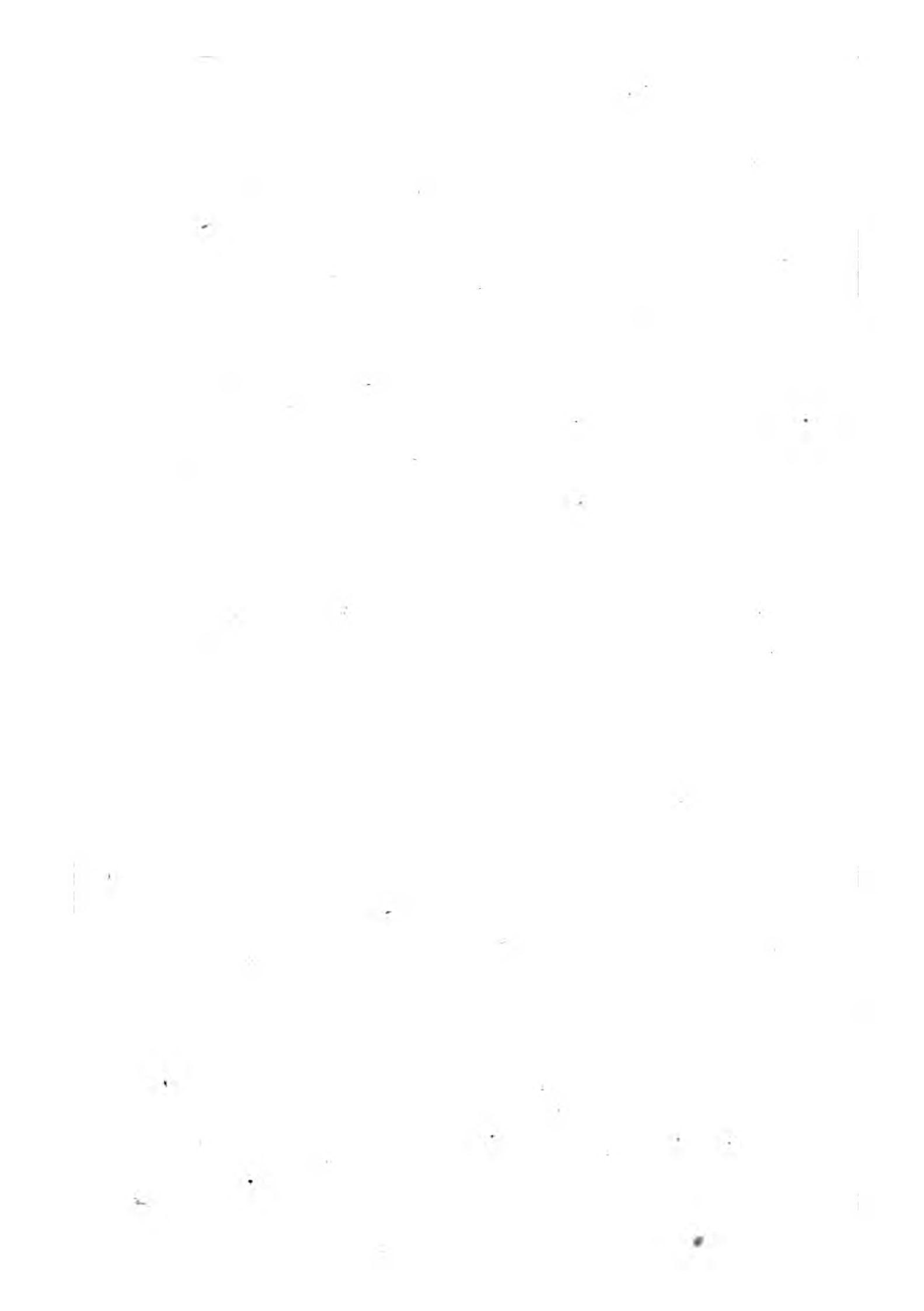
„ Quoi! s'écrie Eugénie, cette personne
„ si simple et si modeste, est une princesse
„ du sang! Je me doutais bien, malgré tout
„ ce que pensait ma soeur, que c'était une
„ demoiselle distinguée; mais je n'aurais
„ jamais cru qu'elle fût née dans un aussi
„ haut rang.“ — „ Qui jamais se serait
„ attendue à cela?“ dit Delphine stupéfaite
de ce qu'elle venait d'entendre. „ Mais
„ pourquoi, lorsqu'on est princesse, venir
„ chez les gens en robe de guingamp, pas
„ trop fraîche encore, en manches en ama-
„ dis, et en capotte de taffetas fané? —
„ Cela ne m'étonne point, leur répond ma-
dame Dastrol. La jeune princesse Isa-
„ belle appartient à une mère si parfaite, si
„ simple dans ses goûts, et faisant si peu
„ de cas du faste extérieur! Son bonheur,
„ son occupation continuelle, est d'élever
„ ses filles dans cette simplicité de moeurs,
„ qui prouve aux princes que c'est moins
„ par l'éclat de la naissance qu'ils se font
„ remarquer, que par les qualités du coeur,

„ et par cette heureuse habitude de se con-
„ fondre, avec une noble retenue, parmi
„ toutes les classes utiles de la société. “

On apprit en effet, dans tout le pays, que les augustes propriétaires du château d'Amboise, s'y étaient arrêtés la veille, en revenant de visiter les Pyrénées, et qu'ils ne devaient y passer que deux jours. „ Quel
„ dommage ! s'écriait Eugénie : je ne verrai
„ plus ma charmante princesse Isabelle : je
„ n'entendrai plus parler d'elle ! “
Elle se trompait. Le lendemain matin, au moment où madame Dastrol déjeûnait avec ses filles, et qu'elles s'entretenaient de l'étrange aventure qui leur était arrivée, entre dans la cour de leur habitation un des piqueurs que le cocher avait rencontrés la veille, portant une corbeille couverte de taffetas vert. Il entre et annonce qu'il est envoyé par Son Altesse royale, pour remettre à ces demoiselles un gage de sa reconnaissance. On s'empresse d'ouvrir la corbeille ; elle contient deux billets de la main de la jeune princesse : l'un est adressé à Eugénie, à laquelle Son Altesse royale



entre un des Fiqueurs portant
une corbeille



offrait un riche bracelet orné de son portrait en costume de princesse, et que renferme en effet un écrin de maroquin rouge. Elle la remercie avec autant de grâce que d'affection, des égards qu'elle lui avait témoignés, quoiqu'elle fût sous de simples habits. Delphine s'imagine trouver à son tour un cadeau de la charmante princesse; elle ouvre avec empressement l'autre billet qui lui est adressé, et lit ces mots: „Je „ suis si confuse, mademoiselle, d'avoir osé „ me présenter chez vous sous des vêtemens „ qui vous ont induite en erreur, que j'ai „ pensé ne pouvoir mieux expier ma faute, „ qu'en lacérant cette robe qui m'a privée „ du bonheur de vous intéresser et de vous „ plaire.... Chaque fois qu'il vous plaira „ d'y porter les yeux, dites-vous bien: „ La personne que j'ai traitée avec dédain, „ en a beaucoup ri; elle n'a souffert que „ de mon indifférence.“

Delphine ouvre le paquet à son adresse; elle y trouve en effet la robe coupée en petits morceaux. Elle rougit de confusion, de repentir peut-être; et ne put

jamais rencontrer dans sa société une jeune personne en robe de guingamp, sans se rappeler la leçon qu'elle avait reçue, et qu'elle avait si bien méritée.

LE JEUNE PÊCHEUR,

OU

LES BORDS DE LA LOIRE.

PARMI les sites de la Touraine, si bien nommée le jardin de la France, les plus riches, les plus riens sont les rives de la Loire, depuis Tours jusqu'à Saumur. On dirait que le Créateur prit plaisir à y réunir tout ce qui peut charmer les yeux; on dirait que l'histoire voulut y accumuler les souvenirs les plus variés, les plus intéressans. Là s'élève cette fameuse tour de Guise, où le *Balafre* Charles de Lorraine expia, par une longue détention, la révolte qu'il avait excitée contre son souverain légitime. En deçà et tout près de la ville de Tours sont les vestiges de ce château d'horrible souvenance, de ce *Plessis*, où Louis XI. livrait à l'exécuteur de ses or-

dres barbares, ceux de ses affidés les plus chers qui lui inspiraient le moindre soupçon. Sur l'autre rive, en face, paraît sur une éminence cette mémorable butte où se réconcilièrent Henri III et le jeune roi de Navarre, qui déjà faisait présumer qu'elle serait pour les Français l'heureuse influence de son nom et de son épée. Non loin est le château de Luynes, où gissent les restes de ce connétable qui mourut victime d'une ridicule ambition. Un peu plus bas et sur la même côte, on découvre la pile de *Cinq-Mars* qui rappelle la fin tragique d'un guerrier fameux, décapité avec ses quatre fils, et offrant une grande leçon aux crédules favoris des rois. En face et de l'autre côté du fleuve, est le lieu de naissance du poète *Néricault-Destouches*, d'où l'on découvre, dans le lointain, les tourelles du château gothique au pied duquel est née la célèbre madame *Dacier*... Voilà ce que, dans l'espace de quelques milles, offrent à l'oeil et à l'imagination, les admirables bords de la Loire.

Un pays aussi délicieux, un sol aussi fertile, qu'embellit presque toujours un

ciel pur et serein, que féconde une douce température, portent dans les sens un charme ravissant, une quiétude qu'on éprouve à chaque fois qu'on respire. — On n'y a d'autre idée que de couler paisiblement la vie et de coopérer au bonheur de ses semblables. Nulle part l'hospitalité n'est exercée avec plus de bonhomie et de franchise; nulle part on ne ressent plus vivement la jouissance d'une bonne action: on regarde comme tout naturel de faire participer ses semblables au bonheur qu'on éprouve.

Caroline du Theil, fille d'un riche banquier de Paris, était venue passer une partie de l'été chez sa jeune amie Paméla de Méricourt, dont la mère, veuve d'un receveur général, possédait un vaste et beau domaine sur la rive droite de la Loire, entre Luynes et Langeais, presque en face de l'île Berthenay, si remarquable par sa fertilité, se trouvant à la jonction du Cher et de la Loire.

Il existait entre ces deux jeunes personnes une parfaite analogie de goûts et de penchans: se faire aimer de tous ceux qui les approchaient, et particulièrement des

simples agriculteurs ; répandre dans les familles nécessiteuses des secours et des consolations, cacher surtout, autant qu'il serait possible, leurs bienfaits sous le voile du mystère : telles étaient les habitudes, les jouissances des deux petites amies. On les voyait chaque jour diriger leurs promenades dans les hameaux des environs ; et les habitations couvertes de chaume les attiraient plus particulièrement. Plus d'une fois elles y déposèrent ce qu'elles recevaient de leurs parens ; et les privations même qu'elles s'imposaient, devenaient pour elles un trésor.

Cette association de bienfaisance leur attirait l'attachement et la considération de tous les habitans de la contrée. C'était au point qu'elles ne pouvaient se montrer dans le plus petit hameau, sans y recueillir de touchantes bénédictions. On ne parlait partout que des bonnes petites amies : hommes, femmes, vieillards, enfans, tous les désignaient du doigt, dans leurs promenades ; tous leur souhaitaient à l'envi le bonheur qu'elles méritaient.

Un jour qu'elles parcouraient les bords de la Loire qui longent les murs du châ-

teau de madame de Méricourt, elles entendirent des gémissemens sortir d'une humble cabane de pêcheur; elles s'arrêtent, s'approchent, prêtent une oreille attentive; et ces mots viennent exciter leur intérêt, leur curiosité: „Pauvre petit! bientôt tu n'auras plus d'père... Il va partir pour aller bien loin, bien loin... nous ne le reverrons jamais..... O mon enfant! comment f'rai-je pour te nourrir?... Ah! pourquoi t'ai-je donné la vie!..“ Ces paroles, prononcées avec l'accent du désespoir, émurent profondément Caroline et Paméla. Elles ne purent résister à l'envie d'entrer dans la cabane, où elles trouvèrent une jeune femme de dix-huit à vingt ans, d'une figure intéressante, noyée de larmes, et allaitant un faible enfant dont l'innocent sourire annonçait qu'il ne pouvait encore ni comprendre, ni partager la douleur de sa mère. Celle-ci, pressée de questions par les deux inséparables, sur la cause de son chagrin, leur apprit qu'elle était la femme d'un jeune pêcheur nommé Jean-Pierre; que celui-ci, se croyant sauvé de la conscription, d'après la visite qu'il

avait subie, et qui l'avait déclaré trop faible pour le service maritime, s'était marié en toute confiance; mais qu'après quinze mois de ménage et de l'union la plus heureuse, au moment enfin où son métier de pêcheur devenait lucratif, il venait de recevoir l'ordre de se rendre à Brest, pour servir en qualité de matelot. „Eh! comment, dirent les deux petites amies à la jeune femme, „n'avoir pas fait usage de „son acte de réforme? — Impossible de nous „l'procurer, mes bonnes demoiselles: les „bureaux d' la marine alors établis à Tours, „ont été transportés dans je n'sais quell' „aut' ville; et mon pauvre Jean-Pierre „doit partir aprèsd'main. Si du moins „j'pouvais l'suivre! . . . mais c't'enfant „qu'il faudrait porter sur mes bras, et mon „vieux père infirme qui d'meure à Berthe- „nay, et dont j'suis l'unique soutien. . . „Non, non; Dieu l'veut, il faut nous sé- „parer, nous quitter pour toujours. Pourvu „que l'chagrin n'tarisse pas mon lait, et „que j'puissions continuer à nourrir mon „pauvre enfant! ça s'rait du moins une „consolation. . . “

Ce récit toucha vivement Caroline et Paméla : elles ne songèrent plus qu'au moyen d'empêcher Jean-Pierre de quitter sa femme et son enfant. Mais comment s'y prendre ? de pareils obstacles sont si difficiles à surmonter ! et c'est dans deux jours que doit partir le jeune pêcheur..... Le hasard répondit aux bienfaisantes intentions des deux jeunes amies. Parmi les personnes de distinction qui venaient visiter à son château madame de Méricourt, était un officier général couvert d'honorables cicatrices, et qui jouissait dans toute la Touraine de la plus haute considération. Il joignait aux qualités du vrai brave cette douce urbanité du grand monde ; et dans plusieurs circonstances, il avait prouvé le vif intérêt qu'il portait à tous les êtres souffrants. Caroline et Paméla résolurent de s'adresser à lui, pour le succès de leur entreprise ; et la providence voulut que le lendemain même le général, qui finissait sa tournée départementale, vint dîner au château. Oh de combien d'égards et de prévenances elles entourèrent cet excellent homme ! Il ne savait à quoi attribuer tou-

tes les choses flatteuses que lui adressaient les deux petites amies ; et bientôt il devina qu'elles avaient un secret à lui communiquer. Il se fit donc un devoir d'en provoquer la révélation, et promit d'employer tout son crédit, pour obtenir la délivrance du jeune pêcheur. Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'on pût avoir la moindre nouvelle ; et Jean - Pierre, d'après l'autorisation du général, était resté à sa cabane, jusqu'à la détermination qu'on prendrait sur son sort. Que d'inquiétudes, que de tourmens éprouvèrent Caroline et Paméla ! mais ils n'étaient rien en comparaison des angoisses mortelles qu'on ressentait dans l'humble cabane du pêcheur. Il est dans la justice militaire de ces délais indispensables, ou plutôt de ces précautions impérieusement ordonnées, et qu'on ne saurait enfreindre. Enfin, au bout de quinze jours environ, l'on aperçoit des croisées du château, le général arriver à toute bride ; il était suivi d'un simple dragon. La gaîté semblait peinte sur sa figure : il entre au salon, et sans proférer une seule parole, il remet aux deux petites amies le congé

de réforme de leur cher protégé. Rien ne pourrait exprimer la joie de Paméla et de Caroline : elles s'élancent dans les bras du général, l'embrassent comme un tendre père ; et sans perdre un seul instant, elles volent à la cabane du pêcheur et lui remettent l'écrit précieux qui lui rend la liberté, le bonheur et la vie. Aussitôt le père et la mère de l'enfant qui dormait paisiblement dans son berceau, tombent aux pieds de leurs jeunes protectrices. L'émotion qu'ils éprouvent, leur coupe la voix ; ils respirent à peine, et les mains tendues vers le Ciel, ils invoquent Dieu, par la pensée, pour la conservation de celles à qui ils sont redevables d'un événement aussi inespéré.

„ Je resterai donc auprès de ma femme ? s'écrie enfin Jean-Pierre avec le délire de la joie. Je pourrai travailler pour subvenir „ aux besoins de son vieux père, à la nourriture de notre cher enfant ! — Pauvre „ petit ! dit à son tour la jeune mère ; tu „ ne seras donc pas orphelin ; il ne m'au- „ dra pas aller implorer la pitié publique, „ pour élever ton enfance !.. et vous, mon

„père, vous ne manquerez de rien jusqu'à
 „votre dernier jour..... Jean-Pierre
 „nous est rendu!...“ Prenant aussitôt
 l'enfant qui s'éveillait, elle le présente à
 ses deux bienfaitrices, auxquelles l'inno-
 cente créature semble offrir en ce moment
 le doux sourire de la reconnaissance.

Quelque temps s'écoula; les deux amies
 n'allaient plus aussi souvent à la cabane
 du pêcheur: c'eut été en quelque sorte
 exiger de la part de cette pauvre famille,
 de nouvelles preuves de gratitude; mais cha-
 que fois qu'elles étaient rencontrées par
 Jean-Pierre ou par sa femme, elles ne
 pouvaient se soustraire à la vive expression
 des sentimens qu'elles leur avaient inspi-
 rés. La providence offrit bientôt à ces
 honnêtes gens l'occasion de reconnaître ce
 que Caroline et Paméla avaient fait pour
 eux; et ils la saisirent avec un empresse-
 ment qui mérite d'être décrit, et qui prou-
 vera que toujours une bonne action trouve
 sa récompense.

On était au milieu de l'automne; ma-
 dame du Theil possédait à l'île de Berthe-
 nay, une ferme considérable que souvent

elle allait visiter. Il lui fallait pour cela traverser la Loire dans une espèce de bac ou de bateau public, où chaque jour passaient et repassaient les nombreux agriculteurs qui se rendaient à leurs travaux, avec leurs bêtes de somme. Caroline et Paméla reconnurent, dans le trajet, Jean-Pierre qui pêchait, et qui leur exprima du geste et de la voix, tout le bonheur qu'il éprouvait. Il resta découvert, et les suivit des yeux jusqu'à ce qu'elles fussent échappées à sa vue. Les belles rives de la Loire étaient, ce jour-là, couvertes d'un brouillard épais qui en voilait toute l'étendue et toute la splendeur. La prévoyante mère eut pu sans doute choisir un jour plus serein; mais il y avait à sa ferme un retour de noces, que donnait le fermier, dont le fils aîné venait d'épouser la fille d'un riche agriculteur des environs. L'assemblée était nombreuse; et la présence de madame du Theil, de Caroline et de Paméla, ne fit qu'augmenter encore la joie de ces bonnes gens. Le festin fut suivi d'une danse où chacun brigua l'honneur d'être le cavalier des deux inséparables: elles partagèrent si vivement

la joie et les plaisirs qui les environnaient, qu'elles y passèrent une partie de la nuit. Il fallut, au retour, réveiller les deux bateliers qui dirigeaient le bac; et ceux-ci, moitié endormis, moitié accablés de fatigue, négligèrent de prendre les précautions nécessaires pour la sûreté du passage. Les eaux du fleuve avaient éprouvé une crue considérable. Elles égarèrent les bateliers qui perdirent les courans accoutumés. Tout-à-coup le grand cordage casse; les avirons des passeurs deviennent trop courts pour atteindre jusqu'au fond du fleuve; et malgré tous leurs efforts, le bac est entraîné par la force des eaux. Leurs cris de frayeur retentissent vainement jusqu'au rivage; personne ne vient à leur secours. Le brouillard, devenu plus épais, augmente encore la dangereuse position où se trouvent dix à douze personnes qui, les mains tendues vers le Ciel, implorent la céleste miséricorde. Madame du Theil tenait pressées contre son sein Caroline et Paméla qui, pour ne pas l'effrayer, gardaient un morne silence. Déjà le bac, tournant plusieurs fois sur lui-même, avait heurté contre plu-

sieurs bancs de sable. Encore quelques instans, et il allait être englouti dans un abîme qu'il était impossible d'apercevoir. Enfin arrive une petite barque de pêcheur, que dirigeaient, à force de rames, un jeune homme et une jeune femme, attirés par les cris lamentables qui se faisaient entendre, et parmi lesquels ils avaient distingué ceux de madame du Theil. C'étaient Jean-Pierre et sa fidèle compagne. A ces cris déchirans d'une mère, répétés par les personnes qui l'accompagnaient, et qui avaient retenti jusques dans la cabane du pêcheur, il s'était réveillé en sursaut, et se rappelant avoir vu passer ses deux jeunes bienfaitrices, secondé par sa femme, aussi empressée que lui de les secourir, il venait les sauver ou s'engloutir avec elles dans l'abîme. Il était temps; le bac n'en était pas à vingt brasses d'eau. Caroline et Paméla reconnaissent Jean-Pierre et cèdent à ses vives instances. Elles passent des bras de madame du Theil dans ceux du jeune pêcheur; et toutes les trois elles sont transportées au rivage avec plusieurs autres personnes de leur société. Tout le reste se sauve à la

nage, au moment où le bac fut submergé; excepté les deux bateliers qui, victimes de leurs efforts, de leur audace, ne purent éviter la mort qui les menaçait.

Quelle ivresse éprouvèrent le pêcheur et sa femme à la vue de l'honorable famille qu'ils avaient sauvée, et surtout de ces deux jeunes associées de bienfaisance, auxquelles ils étaient redevables de leur bonheur! Avec quel empressement ils firent sécher leurs vêtements, ils réchauffèrent, à force de baisers, leurs mains glacées par la frayeur, et leur offrirent un breuvage pour calmer leurs sens agités! La reconnaissance se prouve encore mieux par les actions, que par les paroles; et les pauvres gens ont une manière de l'exprimer qui touche et pénètre le coeur. „ Le ciel a donc permis, s'écriait Jean-Pierre, que j'puissions, non „ pas nous acquitter, c'est impossible; mais „ du moins vous donner des preuves d'not' „ respectueux attachement! — Oh comme „ j'avons tressailli, dit à son tour la jeune „ femme, en entendant vos cris plaintifs, „ ces voix si chères qu'j'avons r'connues „ sans peine! j'ons à l'instant même laissé

„not' pauvre enfant à la grâce de Dieu,
„pour voler à vot' secours, ben décidés à
„vous sauver ou à périr avec vous.“

Caroline et Paméla furent vivement touchées du dévoûment de ces excellentes gens: elles se félicitèrent plus que jamais d'avoir pu leur être utiles, et reconnurent que le bien qu'on fait, même à la classe la plus obscure du peuple, reste fidèlement gravé dans sa mémoire, se propage de bouche en bouche, nous attire la considération publique, et peut contribuer, dans les événements de la vie, à notre salut et à notre conservation.

LA NOCE DE VILLAGE.

IL est de ces anciens usages qu'il faut respecter dans toutes les classes de la société. Chaque état a son culte particulier, ses prérogatives, ses vieilles habitudes. Les enfreindre, c'est manquer à la foi jurée et transmise de famille en famille; s'en moquer, c'est insulter les bonnes gens qui se font un devoir de les observer; c'est s'exposer à de justes représailles qui nous rendent quelquefois le jouet de ceux que nous avions dédaignés.

Hortense et Céline de Saint-Marc, filles d'un colonel du génie, habitaient une terre située près de Montbazou, à trois lieues de la capitale de la Touraine. Elevées l'une et l'autre dans des principes d'égalité, habituées dès leur enfance, par leur digne père, à honorer toutes les professions utiles, à porter une estime sincère

à l'agriculteur qui contribue autant à la prospérité de la patrie, en arrosant de sa sueur le champ qu'il cultive, que le guerrier qui la défend, en versant son sang pour elle, Hortense et Céline se faisaient remarquer par une aménité naïve, par cet accueil touchant et gracieux qu'elles faisaient indistinctement à toutes les personnes qui les abordaient.

Il n'en était pas ainsi d'Adrienne de Fontenelle, fille unique d'un directeur-général des vivres, qui possédait, à une demi-lieue de la terre du colonel de Saint-Marc, une magnifique habitation où se trouvait réuni tout ce que peuvent désirer le luxe et l'opulence. Madame de Fontenelle avait toute la morgue d'une enrichie qui s'imagine que la fortune tient le premier rang dans la société, et qu'on n'y jouit jamais que d'une considération proportionnée à la dépense qu'on peut y faire. On s'attend bien, d'après ce portrait fidèle, à trouver la charmante Adrienne élevée dans des principes entièrement contraires à ceux qu'avaient reçus les filles du colonel. Autant celles-ci étaient simples dans leur pa-

rure, d'un commerce affable et communicatif, autant leur brillante voisine paraissait recherchée dans sa toilette, dédaigneuse et gourmée. Elle se croyait formée d'une substance toute divine, et n'abaissait que rarement ses beaux yeux sur les pauvres habitans des campagnes, qu'elle regardait comme une race brute et dégénérée, que la providence avait jetée sur terre pour y travailler sans relâche, servir les personnes riches et s'humilier devant elles.

„ Cette diversité d'opinions apportait une grande différence dans l'existence sociale des jeunes voisines. Leurs goûts et leurs occupations n'avaient aucune analogie. Briller, éblouir, humilier, étaient la jouissance de l'une; s'instruire, s'amuser gaïement et se faire aimer, tels étaient l'usage et la devise des autres. Les deux familles toutefois se voyaient assez fréquemment. M. et madame de Fontenelle, en venant dans un élégant équipage chez le colonel de Saint-Marc, étaient forcés de rabattre un peu de leur vanité. Le vrai brave n'humilie personne; mais il ne supporte jamais qu'on prenne avec lui le moindre ton de

hauteur. Et lorsque le directeur-général, dont le principal mérite était de connaître le prix des grains des principaux marchés du département, voulait, dans la conversation, lutter avec un militaire d'un savoir profond, il éprouvait que le vrai mérite est encore au-dessus de l'or qui ne peut procurer que des jouissances éphémères, lorsqu'on ne l'emploie qu'à satisfaire une sottise vanité.

Adrienne se voyait donc, à l'exemple de ses parens, contrainte de traiter mesdemoiselles de Saint-Marc avec une égalité simulée, avec une affection qui ne pouvait partir du coeur; mais Hortense et Céline n'étaient point dupes de ces dehors étudiés, de ces épanchemens forcés par la nécessité. Spirituelles autant que bonnes, elles s'apercevaient de l'adroit manège qu'exerçait leur jeune voisine. C'est en vain que celle-ci se disait leur amie la plus intime, elles savaient apprécier à leur juste valeur toutes ces protestations d'un orgueil déguisé, toutes ces expressions mielleuses de *ma chère..... mon ange... ma toute belle... etc.*; et souvent elles s'en amusaient en secret.

Un mariage était projeté depuis longtemps, entre la première fille de basse-cour du château de M. de Saint-Marc, et le fils d'un des principaux vigneronns du directeur-général. Ces deux jeunes gens s'aimaient depuis leur enfance; et, doués l'un et l'autre des qualités analogues à leur condition, appartenant à d'honnêtes familles d'agriculteurs, devenues très-nombreuses, ils étaient forcés de réunir à leurs noces une quantité considérable de convives. On avait, à cet effet, établi le lieu du festin dans une grange très-spacieuse, appartenant au colonel, qui se fit un devoir et surtout un grand plaisir d'assister, avec ses deux filles, à cette fête champêtre. Il avait fait présent, à la mariée, de ses habits de noce; et les deux soeurs lui offrirent un bonnet garni de dentelle et un très-riche fichu brodé, sous lesquels elle devait être conduite au temple par M. de Saint-Marc lui-même, qui voulait prouver, dans cette circonstance, toute la considération qu'il portait aux agriculteurs.

Adrienne, invitée à cette noce, ainsi que ses parens, n'offrit rien aux futurs

époux ; elle pensa qu'elle ferait assez pour eux, en les honorant de sa présence. Il arriva ce jour tant désiré : jamais on n'avait vu de mariage à la fois plus gai, plus généralement approuvé. L'usage du pays exigeait qu'au milieu du festin, les jeunes filles du village offrissent à la mariée un présent qui consiste ordinairement dans un petit vase d'argent ou de porcelaine, rempli de fleurs et couvert de pâtisseries, devant composer une portion du dessert. Chez les bons agriculteurs, leurs plaisirs mêmes ont toujours un but d'utilité : les demoiselles de noce, ordinairement les plus proches parentes, ou les meilleures amies de la mariée, font à cet effet une collecte parmi les jeunes paysannes invitées. Hortense et Céline voulurent y contribuer, mais proportionnellement avec toutes les jeunes filles, et se faisant un devoir de descendre à leur niveau. Elles furent aussitôt désignées par la troupe joyeuse, pour être en tête du cortège. Elles avaient proposé secrètement à la fière Adrienne de les accompagner ; mais celle-ci avait refusé de se confondre parmi des villageoises dont elle

prétendait que l'haleine lui soulevait le coeur, et dont les mouvemens grossiers lui faisaient craindre, disait-elle, d'être estropiée en se mêlant parmi elles. Les deux soeurs n'insistèrent pas, et laissèrent la bégueule se tenir à part et garder à son aise toute sa dignité.

L'antique cérémonial fut observé. Au son des instrumens, exécutant une marche du temps du roi Dagobert, s'avancèrent plus de trente jeunes filles, vêtues de blanc, un bouquet sur le sein, les yeux baissés, et prouvant, par leur maintien, que la pudeur est de tous les rangs. Le cortège défila au milieu des longues tables que remplissaient plus de cent cinquante convives. Hortense et Céline portaient chacune un des coins du voile blanc qui couvrait le présent. L'offrande fut précédée d'une chanson connue dans la Touraine, de temps immémorial, et dans laquelle les jeunes filles échangent, avec la mariée, des avis pleins d'une moralité gaie et touchante; et dont mesdemoiselles de Saint-Marc répétaient, ivres de joie, l'antique et gai refrain, avec leurs compagnes, flattées autant

qu'honorées de leur gracieuse condescendance. Mais tout en adressant aux deux charmantes soeurs les plus tendres hommages, elles portaient sans cesse leurs regards sur la belle Adrienne qui, retirée dans un coin, et surchargée de la plus riche toilette, disait à sa mère, en souriant avec dédain : „ Comment se peut-il que „ mesdemoiselles de Saint-Marc, filles d'un „ colonel du génie, se compromettent au „ point de se mêler parmi des paysannes, „ de toucher leurs mains noires et gercées, „ de respirer leur haleine qui sent l'ail, de „ se laisser presser dans ces gros bras, dont „ la peau noircie par le soleil, doit tacher „ leurs robes, leurs ceintures, ... Pour „ moi, je ne me compromettrai jamais à ce „ point là : je sais trop ce que je me dois „ à moi-même. — Tiens, c't'aut' ! dit une des jeunes filles, qui s'croit compro- „ mise avec nous ! parc' que c'est riche, ça „ s'croit d'la première espèce. — Ça fait „ rire d'pitié : ajoute une seconde villageoise ; „ vous verrez qu'ça nous r'garde comme des „ brutes qui n'ont ni coeur, ni sentiment ; „ mais j'l'i prouverons qu'en fait d'ça j'la

„valons bien.“ En un mot, c'était dans toute la noce un murmure qui eut dû ouvrir les yeux de la dédaigneuse, et surtout ceux de sa mère qu'aveuglaient sa sottise et son excessive tendresse.

Le mécontentement général qu'inspirait Adrienne, pendant le festin, ne fit qu'augmenter encore à la danse qui suivit ce joyeux banquet. Vainement les plus gentils garçons qui composaient cette nombreuse réunion, vinrent l'inviter à leur accorder l'honneur de danser avec elle; la bégueule répondit que cet exercice l'excédait, la fatiguait. Mais peu de temps après ce refus réitéré, plusieurs messieurs de la ville, attirés par les ris de cette troupe folâtre, vinrent se mêler parmi les danseurs, et soudain l'on vit Adrienne, oubliant les invitations respectueuses des jeunes villageois, accepter la main d'un des étrangers qui portait un ruban rouge à sa boutonnière et paraître à une contredanse. Mais que de brocards, que de plaisanteries elle eut à supporter des paysans dont elle avait dédaigné les hommages! „J'vois ben, disait „l'un, qu'faut êt' décoré, pour avoir

„l'honneur de danser avec mam'zelle.
„M'est avis c'tapendant que j'n'écorce-
„rions pas ses mains blanchettes, pisque
„j'sommes gantés. — Quand on est aussi
„fière, ajoutait un des jeunes garçons
qu' Adrienne avait refusés, on reste chez
„soi, et l'on n'vient pas affronter d'la
„sorte d'honnêtes gens qui s'amuse-
„ent entre eux. — Elle a beau s'gourmer, dit gaie-
„ment un troisième; quand elle est juchée
„sur les sacs d'écus d'son père, elle n'est
„pas plus haut qu'moi, quand j'sis grim-
„pé sus nos meules d'froment.“ Cette com-
paraison prise dans la nature, excita les ris
de tous les assistans: ils firent rougir Adrie-
enne, et lui prouvèrent, mais trop tard,
que ce n'est jamais impunément qu'on in-
sulte ceux qu'on croit être au-dessous de
soi; que dans les fêtes de village, tout le
monde est égal; et qu'on ne peut s'y faire
remarquer que par cette urbanité, par cette
juste déférence pour tout ce qui est estimable,
utile; en un mot par cet heureux système
d'égalité humaine qui nous maintient au
rang que nous occupons, par cela même
que nous n'en méprisons aucun.

Telle était l'opinion de mesdemoiselles de Saint-Marc, qui, dans ce bal villageois, n'avaient pas cessé de danser avec le plus petit pâtre, comme avec le plus riche fermier; elles se mêlaient dans tous les groupes, se laissaient prendre la main par les danseurs les plus rustiques, et riaient avec eux, des lazzis joyeux de tous ces braves gens. Aussi reçurent-elles tant d'invitations, qu'il leur fut impossible de danser avec les beaux messieurs de la ville, auxquels elles préféraient, ce jour-là, les bons habitans de la campagne; et tandis que leur brillante voisine était en proie à la critique la plus mordante, elles n'entendaient autour d'elles que des éloges flatteurs et les vives protestations du dévouement le plus respectueux. „Elles ne mé-
„prisent pas les petites gens, disait un vieillard encore vert et d'une humeur enjouée: „elles ne craignent pas de s'com-
„promettre, en s'amusant avec nous. —
„Eh! vous donnent la main, ajoute un jeune garçon de noce, ni pus ni moins
„qu'si j'étions leux égaux: aussi j'avons
„une peur de trop presser leux jolis p'tits

„doigts! — On voit ben, s'écrie le fils du garde champêtre, qu'ell' sont les filles d'un brave qui chérit, estime tous les honnêt' gens. — Aussi, répétaient à la fois tous les agriculteurs, l'père et les filles peuvent compter sur nous..... à la vie, à la mort! Si jamais i'z-avient besoin d'nous, i' n'ont qu'à dire un mot, nos bras, nos coeurs, tout est à eux.“

Quelques mois s'écoulèrent. Une autre noce eut lieu dans le même village; c'était celle de la soeur d'un jeune fermier de M. de Fontenelle, avec le fils cadet d'un riche meûnier. L'ainé des enfans de ce dernier, parti comme simple réquisitionnaire, était parvenu au grade de lieutenant de chasseurs à cheval, et avait, dans la dernière campagne, mérité la croix d'honneur, par un trait de bravoure très-remarquable. Il avait obtenu un congé de deux mois, pour assister au mariage de son frère Charlot, et s'était fait un devoir d'y paraître en grande tenue. Adrienne, malgré toute sa répugnance à se mêler parmi les villageois, ne put se dispenser de s'y montrer avec ses parens. Ses deux jeunes

voisines y furent invitées : elles étaient trop chères aux agriculteurs de tous les environs, pour échapper à leur empressement. Elles se firent encore un plaisir de se réunir aux jeunes filles du village, pour offrir à la mariée le présent d'usage ; ce qui leur attira de nouveau l'improbation de mademoiselle de Fontenelle. Le banquet fut suivi de la danse, où parut Adrienne qu'avait invitée le frère du marié ; et qui, en qualité de militaire décoré, reçut d'elle un accueil favorable. Hortense et Céline dansèrent, selon leur coutume, la première contredanse, avec les deux garçons de noce, qui les faisaient pirouetter avec les plus respectueux égards. Après cette première danse, le lieutenant de chasseurs voulut rendre ses devoirs aux filles du colonel ; il dansa plusieurs walses avec les deux charmantes soeurs. C'était la danse favorite d'Adrienne. Elle y faisait briller une grâce, une aisance, qui ordinairement lui attireraient tous les suffrages. Mais aucun des agriculteurs ne lui fit une seule invitation ; et plus d'une heure s'écoula sans qu'elle bougeât de sa chaise, où elle éta-

lait en vain sa robe de tulle brodé, garnie de fleurs, et la plus élégante parure. Ce qui venait encore ajouter à sa pénible position, c'est qu'elle remarquait les regards des jeunes garçons s'arrêter sur elle avec ironie, et qu'elle entendait par-ci, par-là quelques sarcasmes que les villageois les plus malins lançaient sur elle; et qui prouvaient toute la rancune que leur avait inspirée la conduite de cette dédaigneuse beauté, à la dernière noce où elle avait assisté.

Enfin elle vit paraître un jeune homme d'une figure assez commune, mais enjouée; d'une tournure un peu gauche, mais sans prétention. Il était vêtu d'un habit court et d'un pantalon plissé. Il tenait d'une main un chapeau gris, et de l'autre une cravache. Il paraissait avoir au plus vingt à vingt-deux ans; et un ruban rouge qu'il portait noué à sa boutonnière, annonçait qu'il était un militaire de haute distinction. La présomptueuse Adrienne s'imagina voir en lui le proche parent, ou l'aide-de-camp d'un maréchal. Elle s'empressa donc de répondre à l'invitation qu'il lui fit de danser une walse; et satisfaite de sortir de

l'humiliante stagnation où l'avaient laissée tous les jeunes danseurs, elle s'abandonna gracieusement à son nouveau cavalier.

Cependant, elle ne tarda pas à s'apercevoir que les mouvemens de l'étranger étaient roides, à contre-mesure. Elle crut sentir, sous les gants de chamois qu'il portait, une main épaisse et durillonnée, qui serrait la sienne avec une familiarité remarquable. Dans un des circuits nombreux qu'ils parcouraient ensemble, le walseur un peu étourdi, sans doute, déchire la robe de tulle brodé de sa dame, et faillit même lui accrocher la jambe avec son pied gauche qu'il lançait trop en avant; mais elle ne dit rien: c'était un homme décoré. Quelques instans après, en appuyant son bras sur la taille élégante d'Adrienne, il dénoue, par mégarde, sa ceinture à l'éccossaise, qui tombe et sur laquelle il met les pieds. Il la ramasse en souriant, et la remet à sa danseuse qui ne dit rien encore: c'était un homme décoré. Enfin, lorsqu'ils rençoignent dans leur course rapide, plusieurs couples de danseurs qui les heurtent, Adrienne s'aperçoit que son cavalier donne de

grands coups de hanche à tous les villageois qui les lui rendent ; elle-même en reçoit un qui l'eût jetée par terre, sans la vigueur de son cavalier qui la serre dans ses bras de manière à lui ôter la respiration. Le moyen d'y trouver à redire? c'était un homme décoré.

Mais quelles furent la surprise et l'humiliation de la bégueule, lorsqu'à peine reconduite à sa place par le prétendu aide-camp d'un maréchal de France, elle apprend, au milieu des éclats de rire de tous les assistans, que c'est Jacquot, jeune sabotier du village, qui s'était revêtu d'un habit de ville, du lieutenant de chasseurs, pour tromper la belle dédaigneuse, et obtenir l'honneur de danser avec elle. Il avait joué son rôle avec toute l'intelligence dont il était capable ; et cependant, malgré toutes ses précautions, il n'avait pu préserver sa danseuse des petits accidens qui lui étaient arrivés.

Adrienne se retira confuse et blessée jusqu'au fond du cœur. Sa mère, dont la vanité n'avait point de bornes, étouffait de colère. Le colonel Saint-Marc ne pou-

vait retenir le rire inextinguible qu'excitait
 cette scène plaisante. Hortense et Céline,
 qui se trouvaient en quelque sorte, vengées
 des plaisanteries amères que leur adressait
 souvent leur fière voisine, ne purent s'em-
 pêcher de rire à leur tour, de l'espièglerie
 du jeune sabotier; et celui-ci, désignant
 au lieutenant de chasseurs le ruban qu'il
 portait à sa boutonnière; lui dit gaîment,
 en lui serrant la main: „Excusez, mon
 „brave, si, pour un moment, j' nous som-
 „mes fait, à votre insçu, chevalier d'hon-
 „neur; mais j' voulions venger celui des
 „bonnes gens qui vous ont fait naître, et
 „prouver à c'te belle mam'zelle qu' lors
 „qu' on méprise les agriculteurs, et qu' on
 „ose s' montrer à une noce d' village, on
 „s' expose queuqu' fois à faire rire à ses
 „dépens. “

RESSOURCE EN SOI-MÊME.

LA fortune, capricieuse dans ses dons, comme dans ses rigueurs, apporte souvent des distances parmi les membres d'une même famille. Cela nous prouve que nous devons nous résigner avec courage aux coups du sort, et ne jamais envier les avantages qu'il accorde à nos parens, à nos amis. On peut être heureux dans un état obscur, comme dans une position brillante, quand on a le contentement de soi-même, et le pouvoir de suffire à ses besoins, soit par son travail, soit par son économie; et l'on répète alors gaîement ces admirables paroles d'un ancien poète latin qui avait fait une étude profonde du vrai bonheur: „*Que* „*m'importe de voguer dans la vie sur un* „*grand, ou sur un petit vaisseau! je vogue,* „*et cela me suffit.*“

Octavie, fille de M. Darmont, riche

négoçant à Tours, était l'idole de sa famille. Unique objet de leur tendresse, héritière d'une grande fortune, elle avait été élevée dans un oubli total de ce qui concerne l'intérieur d'une maison, dans une ignorance complète de toutes les nécessités de la vie. Entourée de nombreux domestiques, ayant à ses ordres particuliers une femme-de-chambre, bien qu'à peine elle pût compter quatorze printemps, Octavie regardait tous les besoins de son existence, comme prévus d'avance par le destin qui l'avait si bien favorisée. Assise nonchalamment sur un canapé, indécise dans ses goûts, elle bornait ses études à relire les contes des fées, à l'exercice de ses talents, à tracer au crayon un dessin de broderie, ou à s'accompagner sur la harpe la romance du jour. Bientôt alors l'ennui s'emparait d'elle, et souvent elle s'endormait sur son sofa, jusqu'au moment où l'on venait l'avertir que le dîner était servi. Se réveillant alors en sursaut, et s'agitant un peu, pour la première fois de la journée, elle arrangeait à la hâte ses beaux cheveux

blonds, passait une robe élégante, et descendait au salon.

Madame Darmont avait une soeur, veuve d'un négociant autre fois célèbre dans la ville de Tours, où il faisait exister plus de cinquante familles; mais ruiné par de fausses spéculations, trompé par des correspondans infidèles, il était mort de chagrin, en laissant une modique existence à sa femme et à sa fille unique, âgée d'environ treize ans. Fanni - Ducange, moins belle que sa cousine Octavie, mais plus vive, plus gracieuse, avait pour mère une de ces femmes de mérite qui cachent, sous des principes austères, l'amour maternel le plus vrai, le plus prévoyant. Madame Ducange, passée de l'opulence à la plus stricte médiocrité, avait supporté ce changement avec un noble courage; mais, éclairée par l'expérience, elle prétendait qu'une jeune personne devait connaître tout ce qui concerne l'intérieur d'une maison; que c'était le seul moyen de bien conduire un jour la sienne, de ne pas être trompée par ses gens, et de se suffire à soi-même dans toutes les chances de la fortune, dans tous

les événemens de la vie. Aussi, dès l'âge de dix ans, Fanni savait travailler en linge; et bientôt il ne fut aucun objet composant toute sa toilette, qu'elle ne sût faire avec autant d'adresse que de promptitude. Pour amener sa fille à ce précieux et rare avantage, madame Darmont avait exigé que, chaque année, le jour de naissance de Fanni, celle-ci parût devant elle vêtue entièrement du travail de ses mains: „C'est, lui disait cette excellente mère, la plus grande „preuve de tendresse que tu puisses me „donner; c'est le moyen le plus sûr de „me faire chérir le jour où j'eus le bon- „heur de te donner la vie.“

Quoique l'habitation de M. Darmont fût le rendez-vous des personnes les plus distinguées de la ville, madame Ducange la fréquentait souvent. Le tendre attachement qu'elle portait à sa soeur, dont le caractère paraissait tout-à-fait opposé au sien, lui faisait surmonter ces souffrances secrètes, ces humiliations sans cesse renaissantes, que produit toujours la distance de fortune. Les deux jeunes cousines s'aimaient de même, bien qu'elles n'eussent

ni les mêmes goûts, ni les mêmes habitudes. On voyait Fanni travailler souvent dans l'appartement d'Octavie, à renouveler les rubans d'un chapeau, à changer de forme la garniture d'une robe, à réparer la déchirure d'une pointe de blonde. Celle-ci, qui jamais n'avait manié l'aiguille, ignorant même comment on faisait une seule reprise, le simple ourlet d'un mouchoir, était mollement étendue sur un sofa, comme un automate qui attend, pour remuer, qu'on agite le ressort qui lui donne le mouvement. C'était en un mot une belle indolente pour laquelle il fallait, pour ainsi dire, préparer l'air qu'elle allait respirer, et dont la monotone existence était par cela même à la discrétion de toutes les personnes qui l'entouraient. Aussi, ne se passait-il pas de jour qu'elle n'éprouvât mille contrariétés: tantôt c'était la femme-de-chambre qui lui avait passé une robe du matin, dont la garniture bridait par devant, ce qui produisait un effet détestable, et cachait le plus joli pied du monde; mais l'adroite et bonne Fanni calmait bientôt ce mouvement d'humeur; et au moyen de

plusieurs points d'aiguille, prompts comme l'éclair, tout était réparé. Tantôt c'était le coiffeur qui avait oublié Octavie invitée à un déjeuner délicieux, où devaient se réunir les jeunes personnes les plus élégantes : impossible de se présenter devant elles, sans être coiffée à la dernière mode.... La complaisante Fanni s'emparait aussitôt des beaux cheveux de sa cousine, et en moins d'un quart d'heure, l'habile coiffeur était remplacé. Tantôt enfin c'était un chapeau d'un genre exquis qu'Octavie avait commandé, pour une promenade en calèche ; mais ô surprise ! ô douleur ! ce chapeau se trouve être d'une forme trop basse, les rubans bouillonnent mal ; les fleurs sont posées horriblement ; et il faut partir dans une heure ! ô maudite marchande de modes, si jamais on achète chez vous la moindre chose !..... Mais heureusement Fanni entre en ce moment chez sa cousine ; et toujours bonne, attentive, elle prend le chapeau qui cause un si grand désespoir, et lui donne une forme nouvelle qui sied à ravir à la charmante figure d'Octavie, et lui procure l'inexprimable jouissance

d'aller se montrer aux boulevards si fréquentés qui entourent la ville, et d'y attirer tous les regards.

Tant d'adresse, tant de services rendus par Fanni, toujours en riant et sans la moindre prétention, pénétrèrent Octavie d'une reconnaissance et d'une admiration qui lui firent naître le désir de pouvoir imiter sa cousine. Elle ne put s'empêcher, malgré son indolence insurmontable, d'envier cette précieuse activité que souvent elle avait critiquée, cette heureuse habitude de se suffire à soi-même, et avec laquelle on bravait l'oubli du coiffeur, la négligence de la marchande de modes. Mais entraînée par le tourbillon du grand monde, effrayée d'un laborieux apprentissage, la jeune indolente resta dans son ignorance absolue, se résignant à toutes les contrariétés qu'elle éprouvait, et qui souvent aigrissaient son caractère et nuisaient à son heureux naturel.

Un mariage devait avoir lieu dans la famille de mesdames du Cange et Darmont. La fille d'un de leurs proches parens, propriétaire d'une riche manufacture, établie sur les bords de l'Indre, devait épouser le

fils unique d'un des plus grands propriétaires du pays. Ce mariage, qui comblait l'espoir de deux familles honorables, réunirait les principaux habitans des petites villes circonvoisines. C'était un de ces grands événemens dont on s'entretient à plusieurs lieues à la ronde, et qui font époque en province. Chacun avait la prétention d'être invité; chacun déjà se disposait à étaler les plus riches parures, les dentelles d'héritage et les diamans de famille.

M. de Sorlis, père de la jeune future, était venu faire à Tours les emplettes nécessaires au mariage de sa chère Estelle. Il devait emmener madame du Cange et Fanni, dans une berline très-commode où l'on pouvait tenir aisément cinq personnes. M. Darmont avait été obligé de se rendre dans sa voiture et avec ses chevaux, à la vente d'une forêt très-étendue, située à dix lieues de Tours, et dont il désirait acquérir une grande partie. M. de Sorlis s'empessa donc d'offrir à sa parente de l'emmener avec sa chère Octavie; ce qu'elle accepta. Il fut en conséquence décidé, au

grand regret de cette dernière, qu'on n'emmenerait point de femme - de - chambre. La tendresse que Fanni portait à sa tante, son adresse et son aimable prévoyance déterminèrent madame Darmont à cette privation momentanée. Octavie, bien qu'elle comptât également sur l'obligeance de sa cousine, sembla, pour la première fois, sortir de son engourdissement, et s'occupa de ce qui devait composer sa double toilette; car non-seulement elle voulait paraître avec éclat à la célébration du mariage, elle projetait encore de tout éclipser au bal qui devait avoir lieu, par une robe de crêpe de Chine, garnie de volubilis, et qui devait produire un effet merveilleux. Fanni, qui sans être insensible au plaisir d'être bien vêtue, n'avait pas les mêmes prétentions que sa cousine, avait fait elle-même deux robes neuves: la première de percale, ornée d'une simple broderie, et la seconde de mousseline-gaze, garnie de roses printanières, ses fleurs favorites, et qui toutes étaient l'ouvrage de ses mains. Elle avouait ingénument qu'elle se faisait une fête de soutenir la haute idée qu'on

se fait dans les petites villes, de l'élégance des dames qui habitent la capitale de la province; et que, disait-elle en riant, il était de son devoir de dignement représenter.

Arrive enfin le jour du voyage projeté: c'était la veille du mariage en question. M. de Sorlis fit conduire, dès le matin, sa voiture chez madame Darmont, afin qu'elle pût profiter d'une partie de la vache qui restait vide, et y faire placer ce qui devait composer la toilette de ces dames. On y mit en effet le linge et tous les vêtemens qui ne craignaient pas d'être chiffonnés; mais impossible d'y déposer les robes garnies de blondes et de fleurs. On ferma donc la vache sur laquelle on posa un grand carton contenant les chapeaux, les différens schalls des trois voyageuses; et l'on plaça derrière la voiture une caisse couverte d'une toile cirée, contenant les robes qui exigeaient le plus de précautions. Mesdames du Cange et Darmont occupèrent le fond de la berline; M. de Sorlis se plaça sur le devant avec Octavie et Fanni.

On était à l'équinoxe, au commencement de l'automne; et quoiqu'il ne fallût à peu près que sept heures de route, à M. de Sorlis, pour se rendre à sa manufacture, située entre Loches et Châtillon, il désirait de partir sitôt après le déjeuner, afin de pouvoir faire reposer ses chevaux à moitié chemin, et d'être rendu d'assez bonne heure, pour veiller par lui-même aux préparatifs de la cérémonie du lendemain. Mais le départ de quatre femmes peu habituées à voyager, et dont la moitié avait des prétentions de toilette, est sujet à bien des retards. Ce fut donc en vain qu'à midi précis M. de Sorlis entra dans sa voiture attelée de trois vigoureux chevaux conduits par un habile postillon; madame Darmont, chez laquelle on devait se réunir, n'en finissait point de ses précautions, de ses préparatifs; et sa chère Octavie craignait tant d'oublier la moindre chose nécessaire à sa toilette, que malgré les instances réitérées de M. de Sorlis, et la juste impatience qu'il témoignait, on ne put partir qu'à deux heures; et, par conséquent, l'on n'arriva qu'à neuf à la ma-

nufacture, où nos voyageurs furent reçus avec les démonstrations de la joie la plus vive.

Mais elle fut bientôt troublée par la nouvelle généralement répandue dans cette vaste habitation, que les domestiques, empressés de décharger la voiture, n'avaient trouvé par derrière que les courroies qui attachaient la caisse qu'on avait probablement volée à la faveur de l'obscurité de la nuit. Les voyageuses furent désespérées de cet événement. Madame Darmont y perdait la plus belle parure de dentelle qu'elle possédât dans toute sa riche garde-robe : ce qui la consolait cependant, c'est qu'il lui restait les cachemires qu'elle avait placés dans le grand carton attaché sur la vache, où elle avait heureusement déposé une robe de velours-épinglé sans garniture, il est vrai, mais qui lui suffirait pour se montrer décemment à la noce. Madame du Cange, qui n'avait rien placé dans la cassette, n'éprouvait aucune privation ; mais Octavie et Fanni se voyaient dépouillées de leurs robes garnies ; il ne leur restait plus que de petits vêtements du matin,

sous lesquels il leur était impossible de paraître au mariage, parmi tant de personnes qui feraient assaut de toilette. C'était en effet un mouvement, une agitation dans toute la manufacture, qui annonçaient les grands préparatifs que faisaient déjà tous les gens invités à la noce, pour y briller de tout l'éclat qui serait en leur pouvoir. La vanité, dans les petites villes, est plus ambitieuse encore que dans les capitales. Tout y est comparé, critiqué, dénigré avec une rigueur réciproque dont chacun s'arme sans pitié.

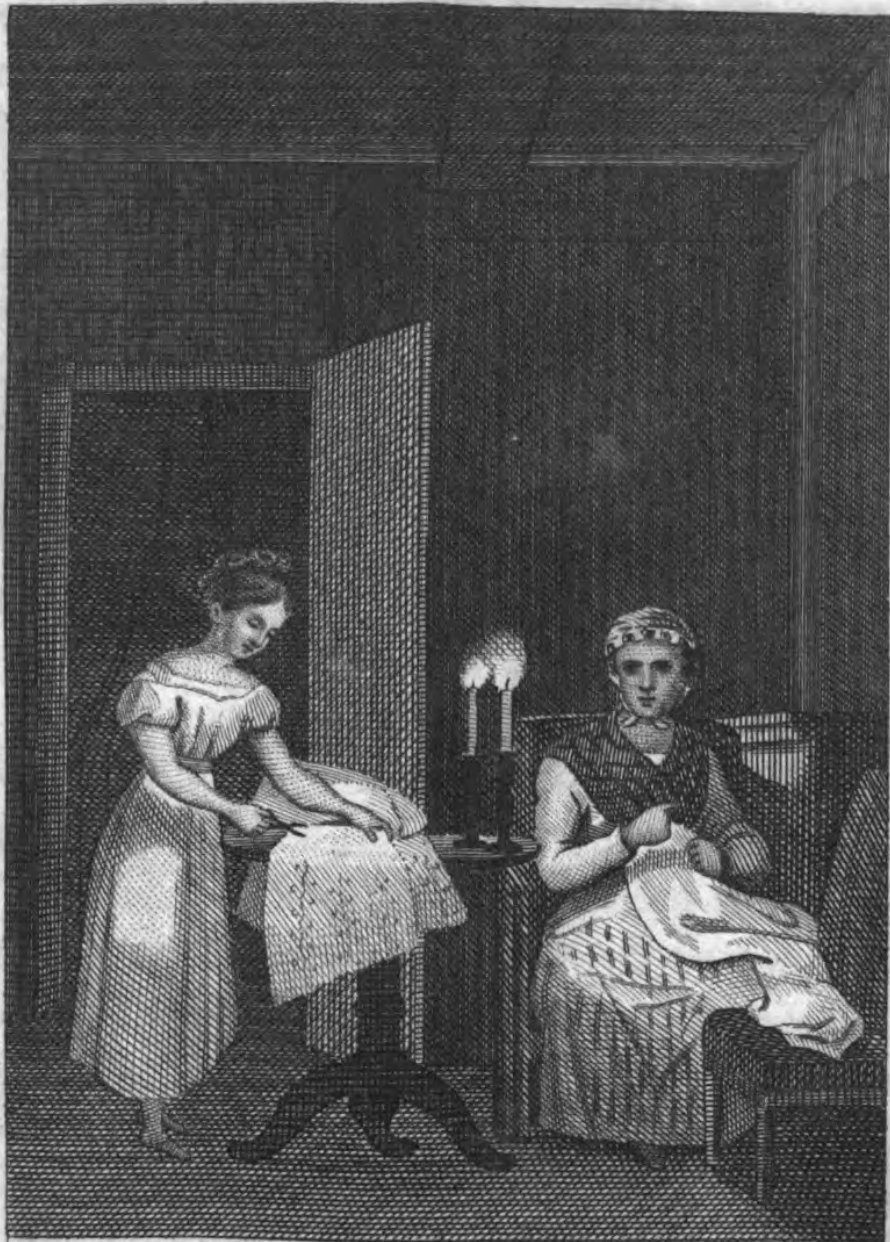
Les deux jeunes cousines n'avaient même pas la ressource d'emprunter le moindre vêtement à la mariée. Outre que celle-ci pouvait avoir le double de leur âge, elle était d'une taille et d'un embonpoint qui ne leur permettaient pas d'avoir recours à sa garde-robe. On voulut d'abord envoyer à Tours un domestique à franc étrier, chercher de nouveaux ajustemens pour ces dames; mais la poste n'était que fort mal établie sur ces routes de traverse; et le même cheval n'eût pu faire près de vingt-cinq lieues dans une seule nuit, et revenir

le lendemain matin à onze heures très-précises, moment fixé pour la bénédiction nuptiale, par le pasteur du lieu, qui était d'un grand âge. On voulut ensuite avoir recours aux couturières de Loches, ou de Châtillon, lesquelles, avec quelques aunes de gaze ou de linon, auraient pu, si non pour la messe du mariage, du moins pour le grand bal du soir, faire à la hâte deux robes à la taille d'Octavie et de Fanni; mais ces ouvrières de petites villes ont encore plus de prétentions que celles des grandes cités; il eût fallu se conformer à leur routine, et se voir affubler à la mode du pays: cette idée était insupportable... Enfin la pendule du salon sonna minuit; et la fatigue du voyage faisant éprouver le besoin de repos, on remit au lendemain matin à prendre le parti qui paraîtrait le plus convenable. Madame Darmont se retira avec sa chère Octavie dans l'appartement qui leur était préparé: leur indolence accoutumée leur fit braver la contrariété qu'elles éprouvaient, et qu'un profond sommeil éloigna bientôt de leur pensée. Octavie s'endormit la première, en répétant

ces mots à plusieurs reprises: „Deux si
 „jolies robes !..... ô mes chers volubilis !.....
 „je vous..... je vous regretterai long-
 „temps, “

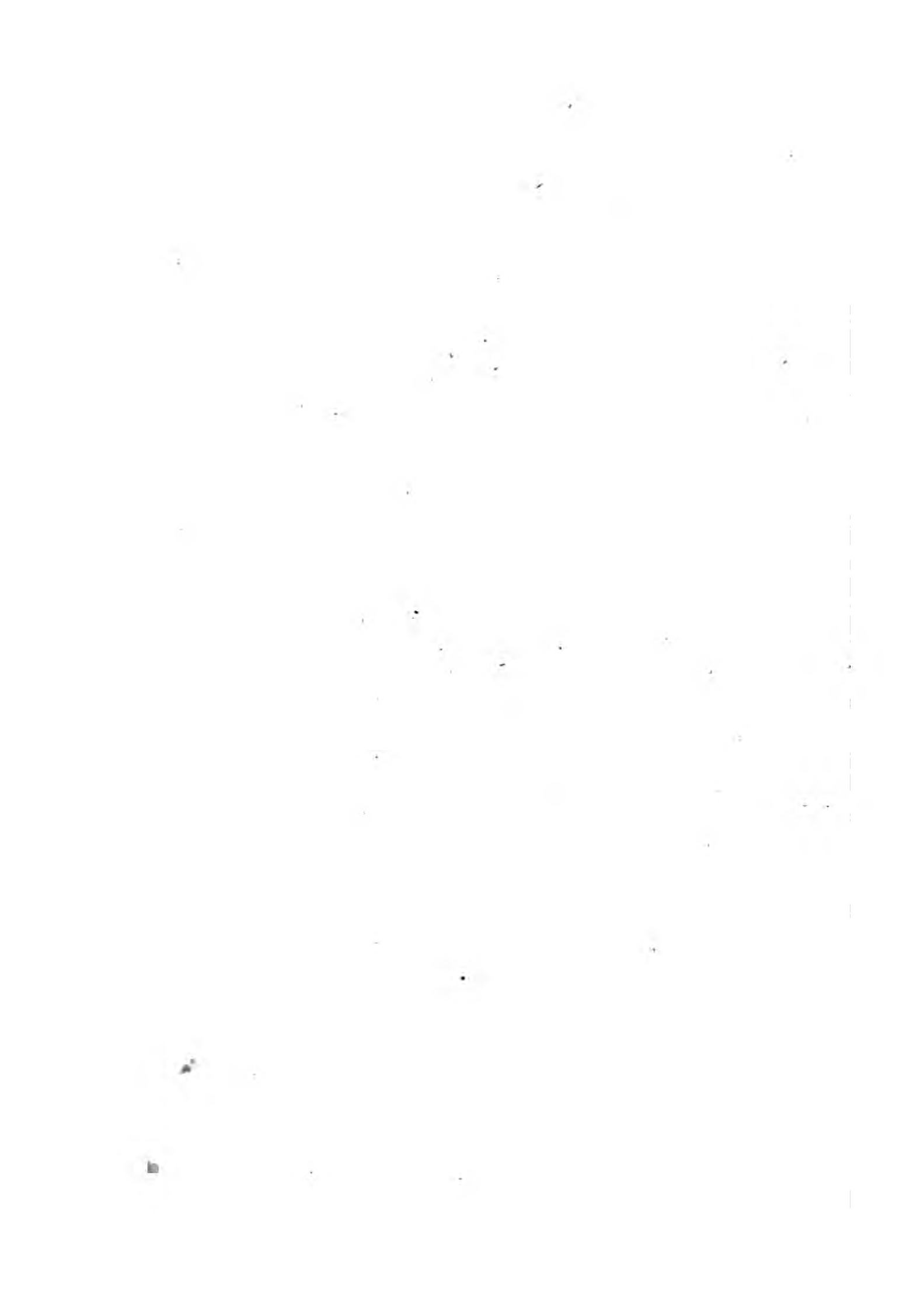
Madame du Cange et Fanni furent logées dans un appartement composé de deux chambres contiguës, formant le premier étage d'un pavillon séparé de la grande habitation. La modeste mère, qui n'avait rien à regretter pour elle-même, s'abandonna promptement à un sommeil profond. Il n'en fut pas de même de Fanni. Les ressources que l'on ressent en soi-même raniment le courage, éveillent l'imagination. Elle descend donc avec précaution, et s'adressant à une ancienne femme-de-chambre qui avait élevé la mariée, et qu'elle rencontre fort heureusement dans un corridor, elle lui demande s'il n'y aurait pas dans la corbeille de sa cousine Estelle, quelques pièces de gaze, ou de linon, des rubans blancs et des fausses fleurs. L'excellente bonne, aussi vive qu'intelligente, répond que sa jeune maîtresse a reçu un trousseau considérable, où se trouvent en abondance tous les objets que désire made-

moiselle. „ Ah! répond Fanni, en se jetant à son col, si vous étiez assez bonne „ pour me seconder, je pourrais réparer la „ perte que j'ai faite. — De tout mon coeur, „ ma charmante demoiselle: vous me paraissez si adroite, si au fait de tout!..... „ je suis à vous dans l'instant.“ Elle sort à ces mots, et rejoint bientôt Fanni dans son appartement. Celle-ci, tout en portant les yeux vers la chambre où reposait sa mère, quitte son chapeau, sa robe de voyage et sa colerette, relève à la hâte ses beaux cheveux noirs sur le sommet de sa tête, et se dispose à mettre à profit son savoir faire. La vieille femme-de-chambre arrive, — portant un grand carton qui contenait justement une pièce de mousseline-gaze, et plusieurs garnitures de fausses fleurs, parmi lesquelles se trouvaient heureusement des roses printanières. On approche avec précaution, un large guéridon au milieu de la chambre, et Fanni, les ciseaux à la main, taille avec autant d'adresse que de vivacité, les lés d'une jupe, et tous les morceaux qui composent un corsage. L'habitude qu'elle avait de tra-



F. Schöler jun. fecit.

*Fanni les Ciseaux à la main
taille les lés d'une jupe.*



vailler pour elle, et le désir inexprimable de paraître bien vêtue au bal, lui firent avancer son travail beaucoup plus qu'elle ne l'espérait; et parfaitement secondée par l'ancienne bonne, qui se piquait aussi d'émulation, elle parvint, en deux heures de temps, à terminer la jupe de son ajustement. Il n'y eut que la garniture et le corsage à la vierge qui exigèrent un peu plus de temps; mais chaque coup d'aiguille que donnait Fanni, était aussi prompt que l'éclair; et, comme en pareil cas, il est permis de coudre à grands points, l'habit de bal fut entièrement confectionné vers quatre heures du matin. Fanni l'attachant alors à l'un des rideaux de la croisée, pour lui conserver sa fraîcheur et sa forme élégante, remercie la digne femme qui l'avait aidée avec tant de zèle, et se jette sur son lit, où elle se livre à un sommeil réparateur.

Dès huit heures du matin, les cours et les jardins de M. de Sorlis retentirent des cris de joie des nombreux ouvriers de sa manufacture, du bruit des tambours de la garde nationale que commandait cet

homme respectable, et bientôt après des chants mélodieux de toutes les jeunes vierges du canton, qui venaient offrir à la mariée la couronne de fleurs, que l'usage du pays leur accordait l'honneur de présenter elles-mêmes. Octavie se réveille à ce bruit en répétant encore: „O mes „charmans volubilis! je vous regrette plus „que jamais.“ Elle se lève triste et chagrine; et après avoir rempli auprès de son indolente mère, l'office de sa femme-de-chambre qu'on n'avait pu amener, elle se rend chez sa cousine qui sommeillait encore. A l'aspect de la robe charmante pendue aux rideaux de la croisée, elle s'imagine que la caisse est retrouvée, et pousse un cri de joie qui réveille Fanni, et attire madame du Cange de la chambre voisine. Celle-ci jetant les yeux sur la robe nouvelle, et remarquant toutes les petites rognures de mousseline-gaze, épar-ses sur le guéridon, tous ces restes de rubans et de fausses fleurs, devine sans peine ce qu'a fait sa fille pendant la nuit, et la pressant dans ses bras avec ivresse, elle se félicite de l'avoir habituée à se suffire à

elle-même. Octavie joint ses félicitations à celles de sa tante, et ne peut se défendre d'envier l'adresse et le bonheur de son aimable cousine.

On passe à l'appartement de madame Darmont, incapable de rien préparer pour sa toilette. Fanni, tout en remplissant auprès de sa tante les devoirs les plus pressés, lui raconte l'heureuse inspiration qu'elle avait eue d'emprunter à la jeune mariée de quoi réparer l'accident de la cassette. „ Mais moi, dit Octavie, sous quels „ vêtemens vais-je paraître à la bénédic- „ tion nuptiale? — J'ai placé dans la vache, lui répond sa tante, deux robes de per- „ cales, brodées simplement: si l'une des „ deux peut te convenir, chère amie... — „ Mais, ma tante, le corsage nous contien- „ drait ma cousine et moi. — Laisse-moi „ faire, dit Fanni: au moyen de trois ou „ quatre fortes pinces qui seront cachées „ sous le cachemire long de la mère; et de „ deux bons remplis par le bas, nous sau- „ verons les apparences. “

Ce parti étant le seul qui s'offrit en cet instant, il fallut bien s'y arrêter. Fanni,

L'infatigable Fanni, après avoir aidé sa tante à faire une riche toilette, et Octavie à cacher, le mieux possible, le ridicule de la sienne, alla se revêtir de la robe qu'elle avait faite, et se rendit avec sa mère au salon, où déjà se trouvaient réunies toutes les dames des environs, surchargées de parures. Madame Darmont éblouit par la richesse de sa robe moderne et par l'éclat de ses diamans. Fanni parut céleste et réunit tous les suffrages. Octavie parut gauche et maussade. Empaquetée dans le cachemire de sa mère, elle n'osait faire aucun mouvement, dans la crainte de découvrir son risible corsage: elle ne cessa donc d'être l'objet des critiques les plus amères. „ Quel maintien roide et guindé ! disait la femme du sous-préfet: c'est une „ automate qui ne remue qu'au moyen de „ quelque ressort caché. — Ne voyez-vous „ pas, ajoutait la femme du maire, qu'il y „ a défaut de taille, et qu'on voudrait le „ dérober à nos regards; mais on y voit „ clair à la campagne tout aussi bien qu'à „ Tours...“ Octavie était au supplice; déjà même elle se proposait de prétexter

une indisposition et de remonter à son appartement, lorsqu'un jeune garçon de noce vint lui offrir la main pour la conduire au temple, avec tout le cortège. Là nouveaux sarcasmes, nouveaux caquets. „ Entends-tu, disait Octavie à Fanni, comme on me traite ? „ Oh que tu es heureuse de pouvoir te suffire à toi-même ! — Prends courage, ma pauvre cousine ; il me vient une idée qui pourra te rendre tous tes avantages, et te venger des plus injustes préventions. “

En effet, au retour du temple, Fanni choisit parmi les jeunes filles qui avaient offert la couronne de fleurs à la mariée, celles qui faisaient leur état de la couture, et qui pouvaient la seconder dans son projet. Elles les conduit à son appartement, taille sur la pièce de mousseline-gaze une robe pareille à celle qu'elle avait faite pendant la nuit, et s'établit au milieu des jeunes ouvrières qui n'avaient qu'à coudre ce qu'elle leur indiquait. Octavie les rejoint bientôt portant une riche garniture, non de volubilis, mais de fleurs blanches que la mariée lui avait prêtée sur sa cor-

beille. Elle veut essayer d'aider les jeunes ouvrières, et de coudre elle-même, pour abrégé le temps; mais elle se pique les doigts, et tache plusieurs morceaux de la robe. „Laisse-nous, lui dit Fanni: „chaque métier exige un apprentissage.“ L'atelier de couture, dirigé par celle-ci, produisit des merveilles; et au bout de deux heures à peine, elle eut la jouissance de revêtir Octavie d'une robe charmante, et de l'accompagner au banquet où chacun admira la dignité de son maintien et l'élégance de sa taille, qui réduisirent au silence les critiques les plus austères. Octavie, sortant tout-à-coup de son indolence accoutumée, parut presque aussi spirituelle, aussi aimable que Fanni; on ne parla que des deux cousines; on les cita comme des modèles parfaits de grâce, de candeur et de bon ton.

Mais si l'une était ravie de s'être montrée avec tous ses avantages, l'autre était bien plus heureuse d'avoir pu, par son adresse et son travail, éviter un chagrin à l'amie de son enfance. Fanni devenait en ce moment la plus riche; et sa

cousine, en se jetant dans ses bras, lui dit avec l'expression d'une vive reconnaissance :
„ Je te dois beaucoup, chère amie : je veux
„ te devoir plus encore. Apprends-moi,
„ de grâce, à faire moi-même tout ce qui
„ compose la toilette d'une femme ! fais
„ que je puisse aussi, le jour de ma nais-
„ sance, paraître vêtue entièrement du travail de
„ mes mains ! tu trouveras en moi l'apprentie
„ la plus soumise, la plus zélée. Ah ! tu m'as
„ fait connaître une vérité qui jamais ne s'ef-
„ facera de mon souvenir. Oui, quels que
„ soient le rang et la fortune que l'on pos-
„ sède dans le monde, quelles que soient
„ les faveurs dont la nature ait voulu nous
„ combler, le plus grand bonheur, en tout
„ temps, en tous lieux, à tout âge.....
„ c'est d'avoir une ressource en soi-même. “

LE LAIT D'ANESSE.

SOUVENT un moment de gaité, la plus simple plaisanterie peuvent avoir des suites fâcheuses et nous causer des regrets que la réflexion seule nous eût épargnés. Cela nous prouve que nous ne devons jamais rien faire, sans songer à l'effet qu'il doit produire, et ne pas nous abandonner étourdiment à tout ce qui peut nous amuser.

La vieille Marthe, veuve d'un pauvre vigneron, était sans famille, sans aucun appui sur la terre. Elle n'avait pour tout bien qu'une mesure et un petit jardin; ce qui ne pouvait suffire à son existence. Pour subvenir à ses besoins, elle faisait les commissions des divers habitans de son village, parmi lesquels étaient plusieurs propriétaires de domaines importans, entre autres celui de l'ancienne abbaye de Vallière, à deux lieues de Tours, sur la route de

Nantes. Cette délicieuse habitation, remarquable par sa position, d'où l'on suit à perte de vue la Loire et le Cher dans leur cours, appartenait à madame de Courcelles, veuve d'un intendant militaire qui, tout en se faisant estimer des officiers-généraux, et chérir du soldat, avait acquis une fortune suffisante, pour laisser, en mourant, une honnête aisance à sa femme et à sa chère Zélia, unique fruit de l'union la plus heureuse.

Madame de Courcelles, remarquable par le bien qu'elle faisait dans le pays, ainsi que par les hautes qualités qui la distinguaient, était d'une gaieté franche, communicative, et d'un enjouement inaltérable. Elle devait à ces heureux dons de la nature, la résignation qu'elle avait montrée en perdant un époux qu'elle adorait; et sa fille, dont elle seule dirigeait l'éducation, semblait avoir le même penchant, le même caractère. Douée d'une imagination vive, souvent même irréfléchie, Zélia cédait trop facilement à toutes les impressions qu'elle recevait, et commettait de fréquentes étourderies, des fautes gra-

ves, dont la faisaient bientôt repentir son coeur aimant et son heureux naturel. Il ne se passait pas de jour qu'elle ne fît, à tous les gens attachés à son service, quelques niches dont ils riaient d'abord, mais qui finissaient quelquefois par leur déplaire et les fatiguer. Il n'est rien, en effet, de plus assommant, que cette manie de jouer des tours à tout le monde, de badiner sur les choses les plus sérieuses, de tourner tout en plaisanterie. L'excès de gaieté devient quelquefois pire que la tristesse même; et l'on fuit tous ces rieurs de profession, qui d'abord nous amusent quelques instans, et produisent tout-à-coup la plus insupportable satiété.

Zélia avait joué plus d'un tour à la vieille Marthe, qui demeurait à l'entrée de l'avenue de l'abbaye, et chez laquelle on la voyait courir dans ses momens de récréation, pour lui faire chanter quelques vieilles chansons du pays, ou réciter de ces anciens contes de sorciers et de revenans, auxquels croient encore les simples habitans des campagnes, et dont Zélia riait aux éclats, et s'amusaient en jeune personne

instruite, et par cela même exempte de tous faux préjugés.

Mais les excursions que Zélia faisait chez la bonne Marthe, devinrent encore plus fréquentes par l'arrivée de Rosine Bérard, son amie de coeur, et pour le moins aussi espiègle que notre étourdie. Elle avait été amenée de Paris par sa mère qui, étant allée prendre les eaux de Barèges, avait prié madame de Courcelles de se charger de sa fille; ce que celle-ci avait fait avec empressement, désirant obliger une des femmes qu'elle chérissait, qu'elle estimait le plus, et procurer en même temps à sa chère Zélia, une digne compagne de toutes ses folies.

Oh combien alors la pauvre Marthe eut à supporter d'espiègeries de la part des deux inséparables! Il est vrai qu'elle en était amplement dédommée par mille petits cadeaux et par les nombreuses commissions que lui donnaient à faire Zélia et Rosine, et dont elle était toujours bien payée; mais ce qui lui plaisait le plus, c'était le caquet brillant, l'inépuisable gaieté et les prouesses en tout genre des

deux petites amies qui lui rappelaient si délicieusement l'heureuse époque de sa jeunesse.

Marthe, pour aller chaque matin faire à la ville de Tours les commissions dont elle était chargée, possédait une ânesse qui, docile à ses moindres volontés, la secondait dans ses travaux et l'aidait à gagner la confiance de tous les habitans. Margot, qui semblait connaître de quelle utilité elle était à sa pauvre maîtresse, ne faisait jamais un faux pas, se contentait d'une modique nourriture, et revenait chaque jour de la ville, chargée d'énormes paquets, s'arrêtant à la porte de chaque habitation où elle savait qu'il y avait des commissions à remplir; et s'approchait ensuite, avec docilité, du premier montoir qui se présentait, pour se charger de la pauvre vieille accablée de fatigue: aussi Marthe aimait sa fidèle ânesse comme une compagne, comme une amie. C'était le seul être au monde à qui elle eût le droit de commander. Mais Margot fit un bel ânon noir; ce qui la força de rester deux semaines entières à l'étable. Cet événement priva la

vieille Marthe de gagner, pendant ce temps-là, ce qui était nécessaire à sa subsistance; et sans quelques restes des cuisines de l'abbaye, que Rosine et Zélia, aussi bonnes qu'elles étaient étourdies, eurent soin de porter elles-mêmes à la pauvre Marthe, elle n'aurait pu supporter un manque de travail aussi long. Mais bientôt Margot, allaitant avec abondance son bel ânon, fut en état de reprendre son service; et l'étonnante activité de sa maîtresse, son exactitude à remplir fidèlement les différentes commissions qu'on lui confiait, réparèrent aisément le temps perdu.

Un événement imprévu vint encore augmenter la satisfaction de Marthe, et ajouter un peu d'aisance à son sort. Madame d'Harneville, proche parente de madame de Courcelles, femme d'un avocat célèbre à la Cour royale de Paris, venait d'essuyer une maladie de poitrine qui avait failli l'enlever à sa famille. Elle était venue, d'après l'ordre de son médecin, passer l'été à la campagne, afin d'y prendre le lait d'ânesse qui seul pouvait achever de rétablir sa santé. A peine arrivée à la

terre de madame de Courcelles, où déjà elle savourait l'air pur et salubre de la Touraine, elle prit des informations nécessaires pour se procurer le breuvage réparateur dont elle avait besoin, et l'ânesse de la vieille Marthe lui fut indiquée, comme fraîche laitière, et pouvant remplir toutes les conditions nécessaires. On fit donc venir la pauvre femme, et il fut convenu qu'on lui achèterait un âne pour faire ses commissions, auxquelles rien n'eût pu la faire renoncer; et que pour le loyer de son ânesse, qui serait nourrie au château, ainsi que son ânon, elle recevrait de madame d'Harneville, trente francs par mois, avec l'espoir d'une récompense particulière, dans le cas où le lait de son ânesse acheverait de rétablir la santé de la convalescente si chère à ses nombreux amis, par les rares qualités qu'elle réunissait.

Ah! quelle bonne fortune pour Marthe! trente francs par mois, outre ses commissions, et un âne de plus à ses ordres! mais il fallait se séparer momentanément de Margot, si complaisante et si douce. Cette idée tourmentait la bonne Marthe;

elle ne s'y résolut que par la certitude et le besoin de faire quelques économies pour l'hiver. Pendant les beaux jours, elle ne manquait ni de travail, ni de commissions; mais sitôt que les premiers frimas venaient dépouiller les arbres de leur feuillage et attrister la nature, presque tous les riches propriétaires regagnaient la ville; il ne restait plus à la campagne que les agriculteurs qui ne pouvaient procurer à la vieille commissionnaire de quoi gagner sa vie. Oh combien son ânesse lui devenait chère par le prix inespéré qu'on mettait à son lait!

„ Je ne serai donc point obligée, se disait Marthe, d'implorer, pendant la rigoureuse saison, les secours de mes voisins, les aumônes du pasteur! je pourrai faire ma petite provision de bois et de farine, garnir mon saloir, et peut-être m'acheter un nouveau jupon de laine, pour remplacer l'ancien si rapé, si rapiécé!.....

Aussi dès qu'elle était revenue de la ville, et que ses commissions lui laissaient un instant de repos, elle accourait à l'abbaye visiter sa chère Margot, qui se mettait à braire en la voyant, et semblait lui ex-

primer tout le plaisir que lui faisait éprouver sa présence. La pauvre bête, par son braiement réitéré, demandait en même temps à Marthe, de lui procurer la vue et l'approche de son cher ânon dont elle était séparée une grande partie du jour, pour conserver son lait; et l'excellente femme, touchée de cet instinct naturel qui s'exprime si vivement, même chez les animaux, allait détacher l'ânon qui accourait aussitôt se repaître du lait nourricier que lui destinait la nature; mais à peine en avait-il sucé quelques gorgées et reçu les tendres caresses de sa mère, qu'il était impitoyablement reconduit à son étable séparée, où, pour le dédommager du larcin qu'on lui faisait éprouver, il trouvait en abondance du son mouillé, du lait caillé et des herbes fraîches. On ne négligeait rien pour que ce jeune animal souffrît le moins possible des privations qu'il était indispensable de lui imposer.

L'ânesse remplit donc les souhaits ardents de sa pauvre maîtresse: son lait, aussi pur qu'abondant, porté matin et soir à madame d'Harneville, rétablit sa santé, comme

par enchantement. Deux mois s'étaient écoulés, et Marthe avait déjà reçu trois pièces d'or, qu'elle conservait comme un avare qui veille sur son trésor. Jamais elle n'avait possédé une somme aussi forte; et le troisième mois allait s'écouler, lorsqu'une espièglerie de Zélia et de Rosine, dont elles étaient loin de sentir toute l'importance, faillit priver la malheureuse femme du juste fruit de ses sacrifices et d'une rétribution si nécessaire à ses besoins.

Il était indispensable, comme on vient de le voir, de séparer Margot de son ânon, qu'on ne relâchait de l'endroit où il était retenu, qu'après avoir rempli le vase de lait destiné à madame d'Harneville. Ce n'était que vers le milieu du jour que la pauvre bête pouvait allaiter celui qu'elle avait fait naître, et goûter les inexprimables douceurs de l'amour maternel, sentiment aussi vif, même dans une ânesse, et aussi fortement exprimé par elle, que parmi les êtres les mieux organisés. Un soir que Margot, si bien soignée, avait pâture comme à l'ordinaire, Marthe se dispose à tirer le lait qu'elle-même avait l'honneur de por-

ter à la mère de Rosine ; mais quel est son étonnement d'en obtenir à peine quelques gouttes ! Sa surprise redouble lorsque, voulant faire une nouvelle épreuve, l'ânesse, ordinairement si facile et si douce, s'agite et l'évite brusquement : c'est en vain que la pauvre femme veut amadouer Margot, sa chère Margot ; c'est en vain qu'elle lui présente, dans un panier, de l'avoine mêlée avec du son, lui passe sur le dos sa main caressante ; aussitôt qu'elle veut la traire, celle-ci se met à ruer, et la menace de ses yeux flamboyans de colère. Pour la première fois, depuis deux mois entiers, madame d'Harneville fut, à son grand regret, privée du breuvage devenu sa principale nourriture. „ Sans doute, se dit-elle, ce n'est qu'un caprice, „ qu'un moment d'obstination de l'ânesse „ à ne pas livrer son lait ; il faut bien „ s'y résigner. “

En effet, le lendemain matin elle reçut, rempli jusqu'au bord, son vase accoutumé ; mais le soir, nouvelle privation : l'ânesse fut tout aussi stérile que la veille. Marthe s'inquiète de cet étrange événement

dont elle était loin de deviner la cause. Elle ne pouvait penser que c'était l'espiègle Zélia qui, secondée par Rosine Bérard, s'amusaient, dès que l'ânesse était de retour des champs, et que les filles de basse-cour vaquaient aux travaux qui leur étaient imposés, à délivrer l'ànon de l'étable où il était enfermé, et à lui faire téter sa mère à l'insçu de tout le monde. Les deux jeunes étourdies s'amusaient beaucoup de la surprise et de l'embarras qu'éprouvait la vieille Marthe, lorsqu'elle arrivait, le vase porcelaine en main, pour traire son ânesse, dont elle ne recevait que des ruades. Cachées dans un coin de la basse-cour, elles riaient sous cape, et s'applaudissaient en secret du bon tour qu'elles jouaient à la pauvre vieille, sans songer à tout le chagrin qu'elle éprouverait de la perte irréparable qu'elles lui feraient supporter. Il est de ces imaginations ardentes, inconsidérées, qui n'envisagent que ce qui les flatte au premier abord, et que le premier succès d'un projet, aveugle sur toutes les suites qu'il peut avoir. Tant il est vrai qu'il faut toujours songer à ce que

le plaisir du moment ne soit pas payé cher par le chagrin de l'avenir.

En effet madame d'Harneville, obligée pour sa santé, de prendre le lait deux fois par jour, s'occupa sans relâche à se procurer une autre ânesse. L'affliction de Marthe fut profonde; elle se voyait privée d'une rétribution qui devait lui donner une aisance tant désirée. Déjà même, croyant que Margot devenait stérile et d'un accès difficile, elle se disposait à la vendre à bas prix; mais aurait-elle alors le moyen d'acheter un autre âne pour faire ses commissions? et si elle ne pouvait plus les faire, la voilà donc réduite à demander l'aumône, à finir ses jours dans un hôpital..... Oh! que de maux produits souvent par la plus simple cause!

Rosine et Zélia sentirent alors toute l'importance de la faute qu'elles avaient commise: elles ne purent supporter l'idée de causer la ruine et le malheur de la pauvre femme qu'elles aimaient tant. La honte momentanée d'un aveu, n'était rien en comparaison des regrets cuisans qu'elles se préparaient par un coupable silence. El-

les révélèrent donc leur secret, et découvrirent le manège qu'elles avaient inventé pour tromper Marthe, sans réfléchir à tout le mal que pouvait produire leur étourderie. Elles reçurent de leurs mères une vive remontrance : madame de Courcelles, surtout, qui était aussi sévère, aussi inexorable pour les fautes du coeur, qu'elle était indulgente pour de simples espiègleries, fit connaître à Zélia combien elle était blessée du tour perfide qu'elle avait osé jouer à la vieille Marthe. Elle ne lui pardonna qu'à condition qu'elle remettrait à cette pauvre femme un quartier de la pension qu'elle recevait pour ses menus plaisirs. Madame Bérard, qui était revenue des eaux de Barèges, imposa la même réparation à Rosine. Dès le soir même, l'ânesse, dont le lait n'avait pas été tari secrètement, procura à Marthe la jouissance d'offrir à madame d'Harneville le vase accoutumé. La santé de cette dame fut entièrement rétablie, et Marthe reçut, outre les trente francs par mois, cinq pièces d'or qui, avec ses économies, et les amendes auxquelles Zélia et Rosine avaient été con-

damnées par leurs mères, composèrent à la bonne vieille un petit capital et une aisance dont avait failli la priver une simple étourderie. Aussi lorsque les deux jeunes espiègles, entraînées par leur naturel et leur ardente imagination, jouaient quelques tours aux gens du château, aux habitans du voisinage, elles réfléchissaient toujours sur les effets qu'ils pourraient produire, et se disaient, même en folâtrant: „N'oublions pas le lait d'ânesse!“

LE BATEAU DE SAINT - CYR,

ou

LE GROS CHIEN DE FERME.

APRÈS avoir prouvé qu'une seule étourderie pouvait avoir des suites fâcheuses et causer des regrets amers, essayons de faire connaître, par un récit historique, les jouissances et le profit personnel que procure quelquefois un seul mouvement de douce pitié. Cela nous prouvera que tout est compensé dans la nature, et que jamais il ne faut réprimer l'élan du cœur, qui nous porte à secourir un être souffrant quel qu'il soit.

A une demi-lieue de la ville de Tours, sur la riante levée qui conduit à Saumur, est un village adossé aux riches coteaux de la Loire, appelé *Saint-Cyr*, séjour remarquable par les délicieuses habitations qu'il

renferme, par la beauté de ses fruits et l'exquise qualité de ses vins.

Au bas de coteau fertile et très-renommé, vis-à-vis la belle manufacture de tapis établie à Sainte-Anne, sur l'autre rive du fleuve, existe de temps immémorial un bateau qui passe et repasse les nombreux habitans de la ville et de la campagne. Il est ordinairement dirigé par un seul batelier qui ne se sert que d'avirons plus ou moins longs, selon la hauteur des eaux de la Loire. Comme ce trajet, ordinairement assez prompt, évite beaucoup de chemin aux personnes qui se rendent dans la partie occidentale de la ville, ce bateau, dans toutes les saisons de l'année, et surtout dans les beaux jours, est très-fréquenté.

Agathine Bertrand, orpheliné et sans fortune, existait des bienfaits de son oncle maternel, propriétaire d'une manufacture de carreaux en terre cuite, située près le pont de la Mothe, sur le bord de la rivière. Cet excellent homme, veuf et sans enfans, avait réuni toutes ses affections sur Agathine, sa filleule; et désirant l'établir d'une

manière convenable à l'honnête fortune qu'il amassait par son industrie et son travail, il avait placé la jeune orpheline dans une des meilleures pensions de la ville, où elle se faisait distinguer par son aptitude et ses rares dispositions. Aussi adroite au travail de l'aiguille, qu'instruite dans la langue, dans l'histoire et la géographie, Agathine, âgée à peine de treize ans, venait de remporter, dans le concours de l'année, le prix de couture et surtout celui d'estime, qui toujours annonce un heureux caractère et l'heureux don de se faire aimer. Ce double succès avait vivement touché son oncle: il voulait absolument lui en prouver sa satisfaction. C'était l'époque d'une des brillantes foires établies dans la ville de Tours; le mois d'août était arrivé. Agathine est conduite, par son père adoptif, aux plus belles boutiques qui garnissaient les terrasses adossées aux murs de la ville, et reçoit pour récompense de l'honorable prix qu'elle a obtenu, la permission de choisir ce qui lui plairait le plus. La jeune pensionnaire, aussi simple dans ses goûts que modeste par caractère,

était en ce moment vêtue d'une robe de percale blanche, sans garniture, d'un chapeau de paille orné d'un ruban rose, et portait sur le cou un petit madras à carreaux bleus et blancs. Son oncle s'attendait à ce qu'elle choisirait quelque objet de prix, et suivait le mouvement et l'expression de ses yeux, pour y lire ce qui pourrait lui plaire. Aucune étoffe moderne, aucune broderie, aucun bijou ne put attirer les regards de la jeune personne; mais en passant devant un magasin de nouveautés, où flottaient au gré du vent plusieurs écharpes de couleurs nuancées, Agathine s'arrête et s'écrie: „ Oh que c'est „ joli!..... on dirait l'arc-en-ciel qui „ luit après l'orage.“ A l'instant même l'excellent oncle fait l'emplette de la brillante écharpe dont il entoure la nouvelle Iris. Celle-ci rougit d'abord de plaisir, puis de pudeur. Elle prétendit que cette parure ne cadrerait point avec la simplicité de ses vêtemens; et qu'elle n'aimait point à paraître au-dessus de son état; mais l'oncle persista dans son offre, et soutint que sa fille d'adoption qui venait de remporter le

prix d'estime, devait être distinguée de ses rivales. „ C'est justement, cher oncle, répondit l'aimable Agathine, pour me montrer digne de ce prix si flatteur, que je „ dois paraître toujours simple dans ma „ rure : si je vous en croyais, je prendrais „ le ton et le costume des premières de- „ moiselles de la ville ; et je me ferais mo- „ quer de moi. J'ai retenu parmi les prin- „ cipes que j'ai reçus, qu'on ne doit ja- „ mais prendre que le ton qui appartient „ à la classe qu'on occupe dans le monde. „ — Mais j'ai de l'aisance, mon enfant ; „ je n'ai que toi pour mon héritière ; après „ tout, ma profession de manufacturier ne „ me place ni au-dessus, ni au-dessous „ de personne ; et l'éducation que tu as re- „ çue, te donne bien le droit de porter une „ écharpe. Elle te va si bien ; et j'ai tant „ de plaisir à t'en voir parée ! “ Il fallut céder à d'aussi tendres instances ; et bien que la modeste Agathine fût dans tout son ajustement d'une grande simplicité, elle ne put être insensible au plaisir de porter l'élégante écharpe, qui lui rappelait et son

prix d'estime et la généreuse bonté de son oncle.

Chaque fois que celui-ci réunissait quelques amis à sa manufacture, et principalement le dimanche, il envoyait chercher Agathine à sa pension, par une ancienne bonne qui l'avait vue naître; et toutes les deux, après avoir parcouru les quais plantés d'arbres, qui entourent la partie septentrionale de la ville de Tours, elles gagnaient le bateau de Saint-Cyr; et débarquaient à la rive en face, à peu de distance de la manufacture. La jeune pensionnaire ne manquait jamais, quand il faisait beau temps, de se parer de l'écharpe qui plaisait tant à son oncle; et qu'à ce titre elle conservait avec le plus grand soin.

Un dimanche, au commencement de septembre, lorsqu'elle traversait la Loire avec sa bonne, dans le bateau de Saint-Cyr, on entend les cris de plusieurs petits villageois qui, longeant le bord de l'eau, se repaissaient du cruel spectacle d'un gros chien de ferme, au cou duquel on avait attaché une pierre, et qui, malgré tous ses

efforts, cédant au cours du fleuve, était à moitié noyé. Quelquefois, cependant, il soulevait encore avec peine sa tête au-dessus de l'eau! et paraissait éviter la mort qui le menaçait. Il passait à peu de distance du bateau, vers lequel il portait un regard presque éteint, et qui semblait appeler à son secours. Le batelier s'imaginant abrégier l'agonie du pauvre animal, lève en l'air son grand aviron, et se dispose à lui en asséner un coup sur la tête : „ Arrêtez ! s'écrie tout-à-coup Agathine ; „ eh ! quel mal vous a fait cette pauvre „ bête ? ... „ Elle détache aussitôt son écharpe qui lui est si chère, en jette un bout sur le chien qui le saisit dans sa gueule avec le peu de forces qui lui reste : de l'autre bout Agathine l'attire au bord du bateau ; l'on coupe la corde qui attache à son cou la pierre, sous le poids de laquelle il succombait ; et à l'aide de plusieurs passagers, et du batelier lui-même touché du généreux élan de la jeune personne, le pauvre animal est étendu dans le bateau, où il reste d'abord quelques instans, hors d'haleine et comme anéanti ;

mais peu à peu se ranimant, il se traîne vers sa jeune libératrice et lui lèche les pieds. Elle veut préserver sa robe de percale: le chien lui lèche la main; et appuyant son énorme tête sur un de ses genoux, il la regarde avec une expression qui semble lui dire: „Je vous rends grâce de m'avoir sauvé la vie.“ Le bateau atteint l'autre rive du fleuve; Agathine en sort avec sa gouvernante et s'aperçoit que le gros chien la suit à la trace: elle s'arrête et lui fait signe d'aller rejoindre son maître; le pauvre animal se couche à plat ventre et la regarde d'un air qui disait clairement: „Je me donne à vous.“ Il fut en effet impossible de l'empêcher de suivre Agathine jusque chez son oncle, à qui elle s'empressa de raconter son aventure. „Mon écharpe est un peu déchirée, lui dit-elle; mais le chien existe encore.“ A ces mots, celui-ci remue la queue en signe de joie, et revient de nouveau lécher les mains de sa libératrice. „Mais peut-être, lui dit son oncle, est-ce un chien „malade. — Oh non, répondit Agathine; „il est trop caressant; il est trop expressif:

„voyez le calme et la bonté de son regard ;
„d'ailleurs on peut s'en assurer.“ On offre aussitôt un morceau de pain à l'animal qui le dévore : bientôt il reprend sa vivacité naturelle, fait mille bonds joyeux, jappe d'une voix sonore, retentissante, et revient toujours se coucher aux pieds d'Agathine, dont il est impossible de le séparer. Il la suit partout ; il a les yeux constamment attachés sur les siens, pour obéir au moindre signe qu'elle lui fait ; et pendant la nuit entière qu'elle passa à la manufacture, il se coucha le long de la porte de sa chambre, grinçant des dents à ceux qui voulaient le faire retirer, et prenant possession du terrain où il paraissait s'établir en sentinelle vigilante. Le lendemain matin, dès qu'Agathine ouvre sa porte, il vient humblement lui lécher les mains, puis il sort et va l'attendre dans la cour, où il met à la raison les chiens de la manufacture, qui veulent le troubler dans son service, et le contrarier dans la ferme résolution qu'il a prise. Agathine se sépare de son oncle et regagne le bateau de Saint-Cyr ; le chien la suit. Le batelier s'op-

pose à ce qu'il accompagne sa nouvelle maîtresse ; il se jette à la nage et la rejoint sur l'autre rive, l'accompagne jusqu'à sa pension où il n'ose entrer ; mais il reste couché sur le seuil de la porte, d'où personne ne peut le faire déguerpir. Agathine, qui s'en aperçoit, lui fait donner à manger. Il ne quitte pas l'entrée de la pension ; et profitant enfin du porteur d'eau qui vient faire la provision d'usage, il entre furtivement derrière lui, pénètre dans la grande classe où se trouve Agathine, vient en tremblant lécher ses chaussures et se couche devant elle. Le moyen de résister à de si touchantes marques d'attachement et de reconnaissance ? Agathine ne peut s'empêcher d'adopter cet excellent animal, et lui fait signe de gagner la cour du pensionnat, et de se retirer dans un bûcher, où elle fait préparer pour lui de la paille : il obéit et ne revient plus importuner sa jeune maîtresse, que lorsqu'elle l'appelle. Enfin, le dimanche suivant, elle retourne chez son oncle : le chien la suit, traverse de nouveau la Loire à la nage, tandis qu'elle la passe dans le ba-

teau de Saint-Cyr; et l'accompagne à la manufacture, où il fait mille nouveaux traits de dévoûment et de fidélité.

On prend des informations, et l'on découvre que cet animal appartient à un riche fermier des environs de Tours; que conduit dans une auberge, il avait voulu défendre le porte-manteau de son maître, attaché sur la croupe de son cheval; et que des garçons d'écurie qu'il avait mordus pour remplir son devoir de gardien fidèle, l'avait garotté, et après lui avoir attaché une énorme pierre au cou, étaient allés le jeter à la rivière d'où l'avait sauvé la jeune pensionnaire qu'il ne voulait plus quitter. En effet, ce fut en vain que le fermier venait le chercher à la manufacture, et l'emmenait attaché à la queue de son cheval; dès que la pauvre bête était libre, elle revenait soit au pont de la Mothe, soit à la pension d'Agathine, auprès de laquelle il trouvait toujours les moyens de pénétrer. Il finit enfin par établir entre elle et son oncle une correspondance aussi touchante que remarquable. Celui-ci fit une maladie qui, sans mettre ses jours en

danger, le retint long-temps au lit. Agathine brûlait du désir d'avoir chaque jour des nouvelles de son père adoptif; et l'infatigable *Dragon*, c'est ainsi que l'appelait le fermier qu'il allait visiter souvent, l'infatigable *Dragon* s'établit l'émissaire entre l'oncle et la nièce. Au moyen d'un petit sac de cuir qu'on avait ajouté à son collier, il allait de la manufacture à la ville, porter des nouvelles du cher malade qui traçait quelques mots de sa main pour sa chère Agathine dont il recevait, une demi-heure après, la réponse et les remerciemens. Quelquefois cependant *Dragon* mettait un peu plus de temps à remplir son message, car lorsque le bateau de Saint-Cyr où maintenant le batelier le recevait gratis, était de l'autre côté du fleuve, le chien prenait sa course le long du rivage, gagnait le pont de Tours, l'un des plus beaux de l'Europe; et en vingt minutes, il était à la pension, où toujours il recevait un gros morceau de pain et léchait la main généreuse qui le lui présentait.

Mais quand revinrent les beaux jours,

Dragon redoubla de zèle et d'activité. Devenu cher à l'oncle d'Agathine, il portait chaque matin à cette dernière, dans un petit panier couvert, dont l'anse garnie de linge, ne pouvait lui blesser la gueule, les fleurs les plus fraîches, les fruits les plus nouveaux. Dragon n'attendait plus à la porte de la pension, où il avait acquis ses grandes entrées; c'était à qui l'introduirait dès qu'il jappait dans la rue. Reprenant alors son panier dans ses dents, il venait le déposer en remuant la queue, devant sa jeune maîtresse qui trouvait de quoi augmenter son déjeûner et celui de ses plus chères compagnes. Le chien revenait à la manufacture, mais sans se presser : sa commission était faite. Aussi le voyait-on souvent attendre sur les bords de la Loire, que le bateau de Saint-Cyr revînt de son côté, pour le passer et lui éviter le grand tour.

Tant d'instinct, de zèle et de services variés, rendirent Dragon fameux dans tout le pays : on le citait comme le modèle de la plus rare intelligence; Agathine, en appuyant tendrement sa jolie main sur sa

grosse tête velue qu'il baissait humblement, se félicitait sans cesse de lui avoir sauvé la vie, et son oncle n'appelait plus Dragon que *son fidèle*; mais ce titre devint encore plus digne de cet animal, par un événement inattendu, dont je suis heureux de faire ici le récit fidèle.

Agathine était sortie de pension; elle habitait chez son oncle qu'elle ne devait plus quitter, et dont elle se faisait un devoir, autant qu'un plaisir, de gouverner la maison. Elle aimait à faire des promenades dans ces riantes prairies qu'arrose la petite rivière de *la Choisille*; vallon délicieux qui offre en quelque sorte la réalité de ces Champs - Elysées décrits dans la mythologie. Dragon l'y accompagnait toujours; car elle ne pouvait faire un pas sans que cette excellente bête ne s'attachât sur ses traces; à moins que d'un geste, d'un seul coup - d'oeil, sa maîtresse ne lui défendît de la suivre; il obéissait alors, en attachant sur elle ses regards attristés, jusqu'à ce qu'il l'eût perdue de vue. Dragon était devenu d'une force prodigieuse; rien ne pouvait échapper aux atteintes cruelles de ses dents,

quand il était excité ; mais rarement il en avait l'occasion : son sort était si doux à la manufacture, où chacun l'aimait, le caressait, où tous les autres chiens le redoutaient et lui paraissaient soumis ! On était à la fin du mois d'août, époque où les bestiaux de toute espèce viennent dans les prairies paître l'herbe nouvelle. Agathine, accompagnée de son oncle et suivie du chien fidèle, suit les bords de la petite rivière et remonte jusqu'au moulin de *Charcenay*. Elle était simplement vêtue et portait sur ses épaules un ample fichu de mérinos rouge, afin de se préserver de la rosée du soir, ordinairement très-abondante à la fin de l'été. Tout-à-coup elle entend les pâtres crier : „Garde à vous, mamzelle !..... garde à vous !.... “ Elle se retourne et aperçoit un jeune taureau que la couleur de son schall avait effarouché, et qui courait sur elle en poussant d'horribles mugissemens : l'oncle d'Agathine veut avec sa canne la soustraire à cette attaque dangereuse ; mais il est renversé d'un coup de corne qui ne lui fait heureusement qu'une légère blessure au bras : Agathine fuit éperdue, à

travers la prairie, et le taureau, plus furieux que jamais, est au moment de l'atteindre, lorsque Dragon, le poil hérissé et les yeux flamboyans de colère, s'élançe au flanc du féroce animal et lui fait une énorme blessure qui l'arrête dans sa course. Celui-ci redouble de mugissemens et de rage : le chien, dont les élans sont prompts comme l'éclair, évite ses ruades, lui saute à la gorge, se roule et s'enlace avec lui sur la poussière, où après mille bonds et les plus grands efforts, il l'étend sans mouvement et sans vie. Il rejoint aussitôt sa jeune maîtresse évanouie dans les bras de son oncle et des pâtres, lui lèche les pieds, les mains, le front, et semble, par ses caresses, témoigner la joie qu'il éprouve.

Agathine ayant repris ses sens, caresse et remercie l'intrépide Dragon; mais en passant la main sur sa tête couverte d'écume et de poussière, elle s'aperçoit que le chien fait un mouvement douloureux; elle découvre une profonde blessure qu'il avait reçue dans le combat; un coup de corne du taureau l'avait atteint derrière l'oreille, et le sang coulait en abondance. Avec

quel empressement et quel zèle elle panse elle-même cette précieuse blessure qu'elle lave d'abord à la rivière, qu'elle enveloppe ensuite de son mouchoir dont elle fait une compresse, et de ce fichu rouge qui a failli causer sa mort ! Elle regagne avec son oncle la manufacture où l'on redouble de soins pour le libérateur de la jeune personne. Le médecin vétérinaire consulté, déclare que la blessure du chien, quoique profonde, n'est pas mortelle ; et chaque fois qu'Agathine en renouvelait elle-même l'appareil, elle lui répétait avec émotion : „Bon Dragon, je te dois la vie.“ Et le chien fidèle, à la honte de tant d'ingrats qui comptent parmi les hommes, la regardait avec des yeux où brillait la joie la plus vive ; et semblait lui répondre : „Je n'ai fait que m'acquitter envers vous.“

LE TABLEAU DE FÉNÉLON,

OU

LA FORÊT DE VILLANDRY.

RIEN ne reste gravé plus profondément dans notre mémoire, qu'un fait historique offert à nos yeux par la peinture. Nous voyans le lieu de la scène; nous nous identifions avec les personnages; nous prenons part à l'action. On ne saurait donc apporter trop de soins au choix des tableaux ou des gravures qu'on offre aux regards de la jeunesse. Ils influent, plus qu'on ne le pense, sur ses goûts, sur ses penchans.

M. Germont, l'un des avocats les plus distingués de la Touraine, homme aussi modeste qu'éclairé, avait deux filles, Théonie et Clara, nées à un an de distance l'une de l'autre, et se faisant re-

marquer, quoiqu'à peine âgées de douze à treize ans, par leur instruction, leurs manières à la fois simples et distinguées, et surtout par ce généreux élan du coeur, qui cherche partout à faire quelque bien. Elles avaient puisé cette heureuse habitude dans les modèles que leur offraient leurs dignes parens, et dans les vives impressions que leur faisaient éprouver les différentes images que sans cesse elles avaient sous leurs yeux dans la maison paternelle : toutes offraient les traits les plus touchans de la bienfaisance et de la charité. Là, saint Vincent-de-Paule ramasse dans son manteau un enfant naissant et presque nu, qu'il trouve exposé sur un tas de paille, dans une rue de Paris, à l'entrée de la nuit, pendant un hiver rigoureux. Ici, *Sophie d'Isenbourg*, princesse de Souabe, présente son sein à l'enfant d'une pauvre veuve, dont la misère et la faim avaient tari le lait nourricier. Plus loin, Henri IV. laisse passer des vivres aux habitans de Paris, qu'il assiégeait, pour conquérir sa couronne. Tout près, Molière expire entre les bras de deux soeurs de la charité,

qui prodiguent à l'auteur de *Tartuffe* tous les secours de la tolérance et de la religion. Enfin, parmi plusieurs sujets du même genre, sont appendues les deux belles gravures dont l'une représente Fénélon pansant lui-même les soldats blessés à la bataille de Malplaquet, et qu'il recueillait dans son palais transformé, par ses soins pieux, en hôpital militaire; et l'autre retrace ce beau trait de charité, si connu parmi le peuple, celui où l'illustre auteur de *Télémaque*, dont l'inépuisable bonté ne pouvait être comparée qu'à son immortel génie, ramène lui-même une vache égarée, qu'il avait trouvée dans une de ses promenades solitaires, et qu'il s'empresse de restituer à une famille de pâtres, dont elle était l'unique soutien.

Ce trait de bienfaisance et d'humilité chrétienne était, de tous les sujets historiques présentés aux regards des deux jeunes soeurs, celui qui les touchait le plus vivement, et remplissait leurs âmes de la plus respectueuse admiration. „Quoi! disait „Théonie, il se peut qu'un archevêque „s'abaisse au point de conduire lui-même

„une vache égarée, de l'escorter à pas
„lents, la corde à la main! — Loin de
„s'abaisser en cela, lui répondait M. Ger-
mont, Fénélon ne fut jamais plus grand,
„et ne s'acquît jamais autant de droits à
„l'immortalité. — Oh! dit à son tour Clara,
„combien ces bons pâtres durent être ravis,
„étonnés, en voyant leur archevêque ac-
„compagner la pauvre bête qu'ils regret-
„taient tant! — Leur joie fut grande,
„sans doute, lui répliqua son père; mais
„pas plus que celle du vertueux prélat.
„Celui qui fait du bien, jouit encore da-
„vantage que celui même qui le reçoit.
„Mais jugez, mes enfans, dans quelle in-
„quiétude on était à Cambray! Un grand
„nombre des habitans se mirent à la re-
„cherche de leur illustre pasteur, que
„bientôt ils aperçurent porté sur les bras
„des villageois qu'il avait tirés de peine.
„Fénélon avait marché si long-temps, que
„ses chaussures étaient déchirées, et qu'il
„était accablé de fatigue. Quelle leçon de
„charité; quel attendrissement pour tous
„ses diocésains, qui le chérissaient comme
„un père! — Ah, nous ne sommes plus

„étonnées, reprirent les deux soeurs, qu'on
 „en parle avec tant de vénération; et nous
 „ne rencontrerons jamais dans nos prome-
 „nades une vache égarée, sans songer à
 „Fénélon.“

Elles allaient ordinairement passer avec leur père une partie de l'automne à une habitation commode et sans aucun luxe, importante par le produit du sol, et placée dans un site ravissant, près de la forêt de Villandry, sur la grande route qui conduit de Tours à Chinon. Là, parmi les bonnes lectures que leur permettait M. Germon, elles lisaient avec délices les aventures de Télémaque; et ne pouvaient concevoir comment cet admirable ouvrage avait pu attirer à son auteur des calomnies et des persécutions. Elles apprirent alors de leur père qu'il faut être armé d'un grand courage, et faire en quelque sorte une entière abnégation de soi-même, pour oser proférer à la cour le langage de la vérité, pour diriger surtout l'instruction des enfans des rois.

Le temps de l'automne est celui des grandes chasses: elles offrent, en Touraine,

une chance heureuse à ceux qui recherchent cet exercice. A quelque distance de l'humble habitation de M. Germont, était le château de Villandry, l'un des plus heureusement situés de la Touraine, puisqu'il se trouve à l'embouchure de l'Indre et du Cher, qui, tout près de là, se jettent dans la Loire. Rien de plus pittoresque, de plus riche et de plus délicieux que la réunion de ces trois rivières, que l'aspect des îles riantes et nombreuses qu'elles entourent. Nulle part on ne peut mieux que dans ce beau séjour, admirer le chef-d'oeuvre de la création. Le propriétaire de ce château magnifique, l'un des banquiers les plus renommés de la capitale, y étalait un grand luxe : il y avait établi surtout un train de chasse qui pouvait le disputer à celui d'un prince, d'un souverain même. Nommé louvetier du département, il faisait souvent, autant par devoir que par plaisir, des battues dans la belle forêt de Villandry ; et, de concert avec les grands propriétaires des environs, il devait poursuivre plusieurs loups qui, depuis quelque temps, faisaient dans le

pays un ravage effrayant. Théonie et Clara obtinrent de leur père la permission d'aller, avec Germain, leur vieux domestique, voir défiler, sur la route de Chignon, ce cortège de chasseurs réunis. Elles se faisaient une fête d'entendre le bruit des cors, les cris des piqueurs, l'aboïement d'une meute nombreuse, de voir ce mouvement continu d'hommes, de chevaux et de chiens parcourant toutes les sinuosités d'un bois immense, pour se retrouver ensuite au lieu indiqué où la halte devait avoir lieu. Le vieux serviteur accompagna donc les deux jeunes soeurs, et jouit avec elles de ce spectacle enchanteur. On détruisit, ce jour-là, cinq loups énormes, qui jetaient la terreur dans les bergeries des environs. Jamais *alali* ne fut plus joyeux, jamais halte ne fut plus brillante.

Mais déjà la nuit, qui, à cette époque, était aussi longue que le jour, commençait à paraître sur l'horizon; bientôt les chasseurs se dispersèrent et regagnèrent leurs habitations respectives. Le fidèle Germain retournait à celle de M. Germont, avec ses deux jeunes maîtresses, lorsqu'en

approchant des limites de la forêt, ils entendirent des cris plaintifs; ils avancent et soudain ils aperçoivent, sur le bord de la grande route, une vieille villageoise assise, le visage caché dans ses mains; des larmes coulaient en abondance le long de ses doigts décharnés; et, au milieu de ses sanglots, elle invoquait le ciel, qui venait en ce moment même à son secours, en faisant passer devant elle ces deux anges de bonté. „ Qui vous fait pleurer de la sorte? lui demandèrent à la fois Théonie et Clara. „ — Hélas! mes bonnes demoiselles, j'ai „ perdu tout ce qui me restait au monde. “ Les deux soeurs l'invitent à s'expliquer; et la vieille, enhardie par leurs voix si compatissantes, et naturellement encline à babiller, leur apprend d'abord qu'elle est une pauvre veuve sans enfans, et par conséquent privée de tout soutien; elle raconte ensuite qu'après avoir économisé pendant plusieurs années, et prélevé sur les besoins de la vie, une modique somme, elle avait acheté deux beaux chevreaux blancs qui, par ses soins et ses sacrifices, étaient devenus les plus belles chèvres du canton.

„ J’les avais am’nées, ajoute-t-elle, paître
 „ dans les broussailles qui bordent la fo-
 „ rêt, et m’occupais à filer ma quenouille,
 „ quand tout-à-coup effrayées par c’te
 „ chasse aux loups, qui vient d’avoir lieu,
 „ poursuivies par ces vilains grands chiens
 „ d’meute, qui n’en auraient fait qu’un
 „ bouchée, elles ont pris la fuite à travers
 „ le bois: j’les avons suivies tant j’ous eu
 „ d’forces, les app’lant à grands cris;
 „ mais j’les avons perdues d’vue; et j’cro-
 „ yons ben qu’je n’les r’verrons jamais. —
 „ Pourquoi cela? réplique vivement l’aînée
 des deux soeurs: Fénélon a bien su re-
 „ trouver la vache des pâtres; nous sau-
 „ rons, de même, vous ramener vos deux
 „ chèvres. — L’une s’appelle Gogo et
 „ l’autre Baby; elles viennent à vous dès
 „ qu’on les appelle, et mangent dans la
 „ main; et puis la plus forte porté au cou
 „ un grelot, qui fait qu’on peut l’enten-
 „ dre d’loin dans la forêt. Ah! si vous
 „ pouviez m’les ram’ner, comme j’prierai
 „ Dieu pour vous!... mais el’sont si loin,
 „ si loin! p’t-être même qu’à c’moment
 „ les chiens les ont dévorées....“ A peine

la pauvre veuve achevait ces mots, que les deux soeurs avaient disparu dans l'épaisseur du bois, avec le vieux Germain qui déjà murmurait de la course qu'on lui faisait faire. En effet, Théonie et Clara parcoururent un long espace et de nombreux circuits, tantôt prêtant une oreille attentive, tantôt appelant à pleine voix : „Gogo?..... „Baby....“ Rien ne répondait à leurs cris, rien ne les encourageait dans leur pénible démarche. Elles voulaient s'enfoncer plus avant encore dans la partie du bois la moins fréquentée; mais leur fidèle serviteur les en empêcha, en leur faisant observer que si elles prenaient indistinctement à travers les arbres, elles s'égareraient à coup sûr, et ne pourraient, de toute la nuit peut-être, sortir de la forêt.

Cependant l'obscurité commençait par degrés à se répandre. Il ne restait plus qu'un faible crépuscule qui permettait à peine de distinguer les objets. La vieille, toujours à la même place, écoutait avec toute l'attention dont elle était capable: elle n'entendait que le monotone frémissement des feuilles et les cris lugubres des

oiseaux de nuit qui sortaient de leur repaire. Tantôt la pauvre chèvrière s'agenouille et prie pour ses jeunes bienfaitrices ; tantôt elle s'imagine on est si défiant dans le malheur, que ces deux demoiselles veulent s'amuser à ses dépens, et lui font croquer le marmot, tandis que peut-être, elles sont retournées à leur demeure où elles rient de la crédulité de la pauvre femme qui les attend. Déjà même elle murmure entre ses dents, et se dispose à gagner sa cabane, lorsqu'elle aperçoit un homme à cheval qui l'aborde, inquiet, agité ; et lui demande si elle n'aurait pas vu passer deux jeunes personnes de douze à treize ans, simplement vêtues et accompagnées d'un vieux domestique. „Oui, répond la veuve, elles m'ont fait accroire „quel'z - allaient chercher mes chèvres „dans la forêt ; mais j'vois ben qu'el' se „sont gaussées d'moi ; et qu'el' voulaient „m'faire passer la nuit à la belle étoile. — „Elles en sont incapables, dit l'inconnu : (c'était M. Germont lui-même.) Ja „mais les infortunés ne leur ont inspiré „que le désir de leur être utiles.“ Il fait

alors plusieurs questions à la vieille, qui lui raconte naïvement tout ce qui s'était passé. „Je vois bien, se dit tout bas M. Germont, que l'imagination frappée du „trait touchant de Fénélon..... mais „elles se seront sans doute égarées dans „ces bois; profitons du crépuscule qui luit „encore pour aller à leur secours.“ Il entre aussitôt dans une grande allée de la forêt qu'il parcourt à bride abattue, et disparaît à son tour.

Bientôt la vieille chèvière croit entendre des cris de joie que répètent les échos dans le lointain, et qui s'approchent par degrés. Bientôt elle croit reconnaître la voix d'une des deux inconnues qui crie: „les voilà!... les voilà!...“ Enfin elle entend très-distinctement le grelot que Gogo portait à son cou, et dont le son fait vibrer de saisissement le coeur oppressé de la pauvre femme. „Je ne m'étais donc „point trompée, se dit-elle; et ces deux „d'oiselles m'ramènent mes excellentes „bêtes?“ A ces mots reparaissent à la lisière du bois Théonie et Clara, couvertes de sueur, et tenant chacune une chèvre

avec un mouchoir fortement attaché à ses cornes. Leurs vêtemens étaient déchirés par les épines et les branches d'arbres, leurs chaussures ne leur tenaient qu'à peine aux pieds; mais leur figure était rayonnante de cette inexprimable ivresse que produit une bonne action. Derrière elles marchait le vieux Germain se traînant avec effort, et touchant les deux animaux avec une baguette de coudrier qu'il avait cueillie dans la forêt. Il voudrait bien gronder ses jeunes maîtresses de leur imprudence, de l'inquiétude qu'elles doivent donner à leur digne père, en rentrant aussi tard; mais le succès de leur entreprise lui ferme la bouche.

Comment exprimer la joie de la vieille femme en revoyant ses deux chèvres, unique soutien de son existence? Elle leur touche la tête, pour bien s'assurer que ce sont elles; et les pauvres bêtes bêlent de joie en la revoyant, et lèchent les mains qui leur avaient prodigué tant de soins. Celles de Théonie et de Clara furent mouillées des larmes de la reconnaissance. Les pâtres, en recevant leur vache des mains

de leur archevêque, ne rendirent pas plus de grâces à Dieu, que ne lui en rendait en ce moment la chèvrière, pour les deux anges qui l'avaient secourue avec tant de dévoûment et de courage. M. Germont, qu'avaient attiré les cris joyeux qu'il avait entendus, revint sur ses pas, et ne put s'empêcher d'être vivement touché du tableau qui s'offrait à ses regards. Il voulut de son côté contribuer au bien-être de la chèvrière; il lui offrit d'être la surveillante de sa basse-cour, ordinairement très-peuplée de toutes sortes d'animaux domestiques. La bonne vieille accepta cet emploi qui convenait si bien à ses habitudes, et lui assurait le bonheur pour tout le temps qu'elle avait à vivre. Théonie et Clara se félicitèrent plus encore de ce qu'elles avaient fait pour cette pauvre femme; et depuis cet heureux jour, elles ne cessèrent d'éprouver l'influence de la peinture sur les moeurs, et conservèrent toute leur vie le touchant souvenir du tableau de Fénelon.

LE CHATEAU DE CHENONCEAUX,

OU

LES PORTRAITS HISTORIQUES.

DE toutes les belles habitations qu'on remarque dans la Touraine, et qui nous offrent des souvenirs attachans, il n'en est point de comparables au château de *Chenonceaux*. Qu'on se figure un vaste bâtiment tout à la fois gothique et moderne, s'élevant sur un pont construit au-dessus du *Cher* ! Qu'on se représente une salle de bains et des offices pratiqués dans les piles qui séparent les arches, une bibliothèque et un salon, sous le parquet desquels passent les nombreux bateaux qui vont à dix lieues de là se jeter dans la Loire ! En un mot, qu'on invente dans son imagination tout ce que la nature et la féerie même pourraient former de plus

ravissant, de plus romantique, de plus varié dans ses détails ; ce rêve, enchanteur est, pour ainsi dire, réalisé dans ce lieu de délices qu'ont chanté tour-à-tour les poètes les plus célèbres, que citent dans leurs écrits un grand nombre d'historiens, et que chaque jour encore retracent sous leurs pinceaux les peintres avides de la belle nature.

Qu'on ajoute à ce prestige irrésistible celui, non moins puissant, des grands noms que rappelle cette ancienne demeure des rois, et qu'on se dise : „ C'était là que *Fran-*
 „ *çois Ier.* s'entretenait avec *Bayard* du
 „ bonheur et de la gloire de la France
 „ C'était dans ce parloir que ce monarque,
 „ ami des lettres, recevait dans son inti-
 „ mité *Ronsard* et *Clément-Marot*
 „ Ce fut sous ces ombrages que *Marie-*
 „ *Stuart* et *Anne de Boulen*, alors bril-
 „ lantes de jeunesse et de beauté, prome-
 „ nèrent leurs douces rêveries C'est
 „ dans ce mystérieux oratoire qu'a prié
 „ tant de fois *Claude-de-France*, fille de
 „ *Louis XII.* .. Les voilà ces souterrains
 „ où lors de la conjuration d'Amboise,

„*Diane-de-Poitiers* déroba l'élite des chevaliers français à la rage de *Catherine de Médicis*. . . . Enfin c'est sur ces belles rives du *Cher* que *Delille* écrivit des fragmens de son poëme des *Jardins*; *Thomas*, quelques-uns de ses éloges historiques; *Marmontel*, ses plus jolis contes moraux; *Barthélemy*, l'introduction de son *Anacharsis*; et la voilà cette délicate allée de *Sylvie*, dont parle avec ivresse J.-J. Rousseau, qui se plaisait tant à y méditer, et où tout fait croire qu'il jeta les fondemens de son immortel ouvrage sur l'éducation.“

Aussi n'est-il aucun habitant de la Touraine; qui n'aille saluer ce monument de tant de célébrités; n'est-il aucun étranger qui ne s'empresse d'aller y chercher de nobles inspirations. Ce qui surtout augmenta pendant long-temps le nombre des visiteurs de ce beau séjour, c'était l'accueil qu'on y recevait de la femme si distinguée à laquelle il appartenait. Madame *Dupin*, qui semblait être la légataire de *Diane de Poitiers*, savait répandre à *Chenonceaux* tout ce que la grâce, l'esprit et la bonté

ont de touchant, de brillant et d'enchan-
teur. Elle y attirait les personnes qui
s'étaient fait un grand nom dans les let-
tres, dans les arts, et celles qui honoraient
le plus la France par leurs hauts-faits
d'armes et la gloire de leurs ancêtres. Elle
y faisait, pour ainsi dire, revivre cette
brillante cour de François Ier., dont on re-
trouve encore à chaque pas les traces, le
chiffre et les armes. On se croyait re-
porté au commencement du seizième siècle,
tout en jouissant des progrès et de la ci-
vilisation du dix-huitième. Jamais le beau
jardin de la France, qui donna le jour à
tant de femmes célèbres, n'en posséda de
plus aimable et de plus digne d'éloges que
madame *Dupin*. J'étais jeune encore, lors-
que j'eus l'honneur de lui être présenté;
et le charme de son regard, le son de sa
voix pénétrante, la grâce répandue dans
toute sa personne, sont restés dans mon
souvenir. Elle me donna de son sexe une
idée qui m'éblouit, remplit mon cœur
d'un sentiment profond; et peut-être suis-
je redevable à cette première impression,
de l'attachement respectueux, inaltérable

que j'ai voué aux femmes à qui je dois mes succès les plus flatteurs.

Cet hommage, qu'il m'est si doux de pouvoir rendre à la mémoire d'une femme qui fut l'ornement de ma belle patrie, me conduit naturellement à celui que mérite aujourd'hui la dame qui lui succède, et dont la gracieuse urbanité accueille indistinctement tous les étrangers qui vont visiter Chenonceaux.

Pour donner plus de charme encore à tous les souvenirs qu'offre ce lieu ravissant, madame la comtesse de V***, dont le goût égale l'instruction, s'est occupée à réunir, dans une grande salle du château les portraits des personnages les plus marquans sous le règne de François Ier. Cette galerie historique, classée avec le plus grand soin, produit un effet magique dans ce même endroit où le père des lettres éprouvait chaque jour qu'elles étaient un des plus beaux fleurons de sa couronne. Il semble, en effet, qu'à l'aspect de ces images fidèles des célébrités du temps, on soit admis à la cour du vainqueur de Marignan,

et qu'on participe aux plaisirs, à l'éclat dont il environnait son trône.

Mais pour être admis dans ce muséum du seizième siècle, il faut écrire son nom, son pays et sa profession sur un registre que présente le concierge; et c'est après qu'ils ont été communiqués à la dame du château, qu'on est reçu dans les appartemens. Un beau jour du mois de mai, époque où la nature est revêtue de toute sa parure, plusieurs voitures entrèrent dans l'avenue plantée d'arbres antiques; et bientôt une trentaine d'étrangers, dont l'extérieur annonçait l'opulence, et même un rang élevé, furent introduits dans la salle d'armes du rez-de-chaussée, de là dans la chapelle parfaitement conservée, et enfin dans l'immense galerie qui traverse le Cher, et sur les murs de laquelle sont un grand nombre d'inscriptions en différentes langues. Le concierge, suivant l'usage, fait écrire à chaque individu les indices exigés, qu'il va remettre sous les yeux de la comtesse. Celle-ci voyant les noms des plus honorables familles des environs, entr'autres celui d'un lieutenant-général des armées,

qu'accompagnaient ses deux filles, renvoie le concierge inviter les personnes qui visitaient la galerie, à passer dans le salon bleu, dont les draperies sont ornées du chiffre de François I^{er}, et dans lequel sont réunis les portraits des plus illustres contemporains du monarque.

Parmi les visiteurs qui lisaient avec intérêt et curiosité les inscriptions tracées dans la galerie, étaient plusieurs habitans de la petite ville de Bléré, située à une lieue de Chenonceaux. Toujours bien reçus par la comtesse, ils avaient amené deux jeunes filles modestement vêtues, et dont l'extérieur annonçait une honnête obscurité. Elles prenaient au crayon des notes, et semblaient recueillir quelques renseignemens historiques. Elles avaient signé sur le registre *Cécile et Suzanne de la Tour, filles de militaire et natives de Nancy*. Le général et ses enfans avaient passé plusieurs fois devant elles, sans les remarquer. Leur extérieur était si mince et leurs yeux baissés, leur maintien gêné, timide, annonçaient qu'elles avaient si peu d'usage !... Elles suivirent toutefois les visiteurs, et

furent admises dans le salon bleu qu'elles n'étaient pas moins impatientes que les autres de connaître et d'étudier. Humblement retirées dans un coin, et restant debout, elles contemplaient avec un intérêt dévorant les portraits offerts à leurs regards, et prêtaient une oreille attentive à tout ce que disaient les différentes personnes admises comme elles dans ce riche salon. Elles ne tardèrent pas à s'apercevoir que les deux filles du général parlaient avec prétention sur les personnages célèbres qui composaient cette imposante réunion, et qu'elles affectaient d'étaler un grand savoir. Plus d'une fois même, en parlant avec une volubilité qui prouvait combien elles étaient versées dans la science de l'histoire, elles portaient sur Cécile et Suzanne un regard qui semblait dire : „Pauvres „petites, vous ne pouvez pas nous com- „prendre; et tout votre mérite se borne „sans doute au travail de l'aiguille.“ Les deux jeunes soeurs baissaient alors leurs grands yeux observateurs; et leur rougeur confirmait en apparence tout ce que pen-

saient d'elles les deux demoiselles si vaines de leur érudition.

Mais quelques anachronismes qui échappèrent à celles-ci, quelques erreurs sur le caractère et les haut-faits des grands personnages contemporains de François I^{er}., amenèrent une scène très-remarquable, et prouvèrent que souvent le vrai mérite s'enveloppant du voile de la modestie, on s'expose à d'étranges déconvenues, lorsqu'on a la manie de citer à tort et à travers, et de montrer tout son savoir.

Un des portraits les plus remarquables, était celui de François I^{er}. par *Le Titien*. A cette belle figure franche, ouverte, à ce sourire gracieux, chacun avoue que la couronne de France ne fut jamais posée sur une plus belle tête. Celui-ci prétend que Louis XII. ne pouvait avoir un plus digne successeur; celui-là, moins instruit en chronologie, s'imagine que François était le fils du père du peuple: aussitôt la fille aînée du général redresse cette erreur, en soutenant qu'il était fils de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême; et que lors des États tenus à Tours, il avait été fiancé

avec la fille de Louis XII. nommée.....
 „ Claude de France, fille d'Anne de Bre-
 „ tagne. “ Dit en baissant les yeux, et
 comme malgré elle, Suzanne de la Tour,
 sur qui tous les regards se portèrent. Parmi
 les portraits de femme, était celui de cette
 belle *Valentine de Milan* qui mourut de
 douleur sur la tombe de son mari. „ On
 „ dirait à la voir, s'écria la fille cadette
 „ du général, qu'elle prononce encore ces
 „ mots si touchans : “ Plus rien ne m'est ;
 rien ne m'est plus. „ — Son petit-fils,
 „ ajoute la soeur aînée, était loin de s'at-
 „ tendre à monter sur le trône, car entre elle
 „ et lui, c'est - à - dire depuis Charles VI.
 „ jusqu'à son règne, il y a eu je crois...
 „ trois rois de France. — Quatre, si je ne
 „ me trompe, mademoiselle : Charles VII.
 „ Louis XI. Charles VIII. et Louis XII :
 „ dit en tremblant Cécile de la Tour. —
 „ Vous avez raison, mademoiselle, “ re-
 prend la savante prétentieuse, en rougissant
 de son erreur. Enfin tous les yeux s'ar-
 rêtèrent sur deux grands portraits en pied,
 placés l'un à côté de l'autre et qui fai-
 saient éprouver aux spectateurs des senti-

mens divers. L'un représentait le chevalier Bayard, sans reproche et sans peur; et l'autre le connétable de Bourbon, qui avait trahi son roi, pour servir Charles-Quint, dont il désirait épouser la soeur.

„ Quel contraste! disait-on: là tout ce que
 „ l'héroïsme et la fidélité peuvent inspirer
 „ de vénération: ici tous les remords de
 „ l'ambition déçue. — N'est-ce pas à la
 „ bataille de Marignan, dit la fille aînée
 „ du général, que fut tué Bayard? “ —

„ Eh non, ma chère, lui répond sa sceur,
 „ c'est au siège de Pampelune. — Ce fut,
 „ je crois, en Italie, reprend avec timidité
 „ Suzanne de la Tour. — Oui, sans
 „ doute, ajoute Cécile; ce fut à la retraite
 „ de Romagnagno, qu'il tomba d'un coup
 „ de mousquet, et qu'en baisant la croix
 „ de son épée, il demanda qu'on le mît
 „ sous un arbre, le visage tourné vers l'en-
 „ nemi. Parceque, dit-il, ne lui ayant
 „ jamais tourné le dos, il ne voulait pas
 „ commencer à ses derniers momens. — Ce
 „ fut alors, reprit Suzanne, que se pré-
 „ senta devant lui le connétable de Bour-
 „ bon, qui lui témoigna combien il le plaig-

„ nait. *Ce n'est pas moi qu'il faut plain-*
 „ *dre*, reprit Bayard; *mais vous qui portez*
 „ *les armes contre votre roi, votre patrie*
 „ *et votre serment.* Ce furent les dernières
 „ paroles de ce grand homme.“

Tous les assistans et principalement les filles du général, ne purent s'empêcher de témoigner leur admiration pour deux jeunes personnes qui cachaient tant de savoir sous un extérieur si modeste, et s'exprimaient surtout avec tant de facilité. Mais l'étonnement fut au comble, lorsque Cécile et Suzanne, excitées par les nombreuses questions qu'on leur adressait, et pour ainsi dire, forcées à laisser paraître leur instruction, prouvèrent qu'elles étaient versées non seulement dans l'histoire de leur pays, mais dans celle de toutes les puissances étrangères. Parcourant donc la nombreuse galerie de portraits qu'elles avaient sous les yeux, elles firent tour-à-tour l'éloge historique du pape *Léon X.* surnommé *le Père des Muses*, d'*Emmanuël*, dont le règne fut appelé *le Siècle d'or du Portugal*, de *Gustave-Vasa* qui, après avoir conquis son royaume à la pointe de

l'épée, affermit la puissance de la Suède. Variant ensuite leurs couleurs, elles peignirent fidèlement ce *Charles-Quint* qui basait sa puissance sur la ruse et la duplicité; ce *Henri VIII.* dont le fanatisme, l'orgueil et les cruautés firent le malheur et la honte de l'Angleterre; ce *Christiern II.* surnommé le *Tyran du Nord*, qui, chassé par ses sujets, termina ses jours odieux dans les fers. Passant ensuite à des noms chers aux lettres, aux arts, à la magistrature, elles analysèrent avec autant de fidélité que de charme, la gloire immortelle d'*Erasme*, de *Copernic*, de *Thomas-Morus*, de *Raphaël*, et des plus grands hommes contemporains de François Ier. On remarquait surtout la vive impression qui se peignait sur la figure des deux soeurs, lorsqu'elles parlaient des guerriers morts pour leur pays. Se regardant alors, les yeux mouillés de larmes et se serrant la main, elles laissaient percer sur leurs traits une noble fierté qui semblait se résigner aux coups du sort. „Eh qui donc êtes-vous, mesdemoiselles, leur demande le général vivement touché de tout ce qu'il

venait d'entendre. — Les filles d'un militaire, répond l'aînée, qui ne nous a laissé
 „ en mourant qu'un peu de gloire acquise
 „ au champ d'honneur, et l'instruction
 „ qu'il nous donna lui-même; il fut seul
 „ notre instituteur. — Et dans quel corps
 „ servait votre digne père? — Dans l'ar-
 „ tillerie légère, répond Suzanne en sou-
 „ pirant. — Quel grade avait-il? — Il
 „ était capitaine. — Et son nom? — De
 „ la Tour. — De la Tour!..... Il avait
 „ le poignet gauche fracassé par un éclat
 „ d'obus? — Précisément. — Cinq coups
 „ de sabre sur la tête? — Dont un sur-
 „ tout lui avait fendu le visage depuis le
 „ front jusqu'au menton. — Il le reçut en
 „ me sauvant la vie, s'écrie le général.
 „ Chers et nobles enfans de mon libéra-
 „ teur, que je rends grâce au ciel de pou-
 „ voir vous connaître et vous presser dans
 „ mes bras!..... oui, je commandais l'ar-
 „ tillerie au combat, donné sous les murs
 „ de *La Fère*: dans une sortie que je fis
 „ pour conserver la place, je fus environné
 „ d'un escadron hongrois, et j'allais suc-
 „ comber au nombre; tout-à-coup l'in-

„trépide La Tour perce les rangs ennemis
 „à la tête de sa compagnie, me délivre :
 „je le perds de vue dans la mêlée, je
 „prends des informations, et l'on m'as-
 „sure qu'il est resté sur le champ de ba-
 „taille. — Il fut en effet laissé pour mort
 „pendant cinq heures, dit Cécile; mais
 „reprenant ses sens, et profitant de l'ob-
 „scurité de la nuit, il gagna, non sans
 „effort, une chaumière où de pauvres
 „agriculteurs l'accueillirent avec empresse-
 „ment, ranimèrent ses forces épuisées, se
 „réduisirent à coucher sur la dure, afin
 „de lui procurer un lit commode, firent,
 „du peu de linge qu'ils avaient, des ban-
 „delettes et des compresses pour panser ses
 „blessures; et, au bout de six semaines,
 „notre malheureux père vint nous rejoin-
 „dre à Nancy. Là, réduit à la pension
 „la plus modique, et venant de perdre
 „notre excellente mère, que le bruit de
 „sa mort avait conduite au tombeau, il
 „fit ressource de ses talens. Il donna des
 „leçons de mathématiques et de fortifi-
 „cation: estimé, chéri de tous les habi-
 „tans de la ville, il était parvenu à se

„ faire un état honorable, indépendant.
 „ Ma soeur et moi, quoique bien jeunes
 „ encore, nous vaquions aux soins du mé-
 „ nage. Le travail et l'économie nous
 „ avaient procuré quelque aisance; et notre
 „ excellent père ne négligea rien alors
 „ pour nous donner une éducation qui pût
 „ nous mettre à l'abri des rigueurs du sort.
 „ Tout prospérait autour de nous, tout sou-
 „ riait à notre espérance, lorsqu'une bles-
 „ sure, que le capitaine avait reçue à la
 „ poitrine, se rouvrit tout-à-coup, et
 „ nous priva du seul appui qui nous re-
 „ stait sur la terre. — Il vous en reste un
 „ dans celui à qui votre père sauva la vie,
 reprend le général avec cet élan d'une
 âme franche et généreuse. „ J'avais deux
 „ filles; eh bien, maintenant, j'en ai qua-
 „ tre. Venez à la terre que je possède sur
 „ les bords de la Loire: vous serez les in-
 „ stitutrices de vos nouvelles soeurs; car
 „ vous en savez bien plus qu'elles, et vous
 „ acheverez de leur prouver que le savoir
 „ et le vrai mérite n'ont jamais plus d'éclat
 „ que sous les dehors de la modestie. Ve-
 „ nez, charmantes créatures, je vous adopte,

„et ce jour devient un des plus heureux
 „de ma vie. — Et de la nôtre,“ ajoutent
 les filles du général, en s'enlaçant avec
 Cécile et Suzanne. Mais celles-ci, dési-
 gnant une vieille femme pâle et trem-
 blante de frayeur qu'elles n'acceptassent,
 répondirent qu'elles ne quitteraient ja-
 mais leur tante chez laquelle elles étaient
 venues se réfugier à la mort du capi-
 taine. Nous sommes pénétrées de re-
 „connaissance, dit Suzanne, de l'offre et
 „de l'honneur que vous daignez nous faire ;
 „mais nous ne pouvons nous séparer de
 „notre mère adoptive, qui, depuis deux
 „ans, partage avec nous le peu qu'elle pos-
 „sède. — „Nous commençons, dit à son
 „tour Cécile, à mettre à profit les leçons
 „que nous donna notre père. Déjà les
 „principaux habitans de la petite ville de
 „Bléré nous confient la première éduca-
 „tion de leurs filles : encore quelque temps,
 „et nous formerons une institution qui
 „peut-être nous méritera l'estime publi-
 „que, nous procurera, ce que nous a tant
 „recommandé celui qui nous instruisit, le
 „bonheur de n'appartenir qu'à soi, de ne

„devoir qu'à son travail une honnête exi-
 „stence..... Nous nous en rappor-
 „tons à vous, général; pouvons-nous ou-
 „blier ce qu'en mourant nous recommanda
 „celui qui eut l'honneur de s'exposer pour
 „vous; et lorsque déjà tout sourit à nos
 „efforts, ne serait-ce pas troubler sa cen-
 „dre et manquer de respect à sa mémoire,
 „que d'oublier ses dernières paroles? —
 „Vous avez raison,“ répondit le général en
 attachant sur les deux orphelines ses re-
 gards pleins d'admiration; „oui, vous
 „devez rester dignes du brave qui vous fit
 „naître: poursuivez donc votre carrière,
 „qui, après tout, a ses jouissances. Cro-
 „yez que je porterai à votre établissement
 „tout l'intérêt que vous méritez..... mais
 „si je suis privé du bonheur inexprimable
 „de vous posséder au château que j'habite,
 „j'espère que vous ne refuserez pas de ve-
 „nir quelques fois visiter celui qui vous
 „rapelle si honorablement votre père.“ Cé-
 cile et Suzanne promirent de répondre
 à ces vives instances, et s'en montrèrent
 dignes: elles allèrent à la terre du gé-
 néral, où toujours on les recevait avec

distinction, quels que fussent leurs vêtements. Les filles du général les accueillirent comme des soeurs, et gagnèrent beaucoup à cette intimité. Non-seulement elles acquirent encore plus d'instruction, et se perfectionnèrent dans la science chronologique; mais elles furent guéries pour jamais de cette insupportable habitude de citer à tout moment tel ou tel grand écrivain, de cette ridicule manie d'étaler ce qu'on sait, et bien souvent ce que l'on croit savoir. Elles conservèrent dans le monde cette modeste retenue qui donne le droit d'observer sans paraître, de profiter de tout sans rien hasarder de ce qu'on possède, et préserve de ce pédantisme assommant, fléau de la société, et dont une seule erreur, et la moindre méprise, font rire à nos dépens ceux-là mêmes que nous voulions humilier.

LES DEUX ORPHELINES,

ou

LA DISCRÉTION.

M. DE SAINTÈNE, magistrat respectable, prouvait, chaque jour, par son mérite et la noble austérité de son caractère, qu'il appartenait à la famille de Lamoignon-de-Malesherbes. Il n'avait pas eu d'enfans de son mariage avec la femme qui, depuis vingt ans, embellissait ses destinées. Privés l'un et l'autre de se voir revivre dans des êtres formés de leur sang, ils résolurent d'adopter chacun une jeune orpheline appartenant à leurs familles respectives, et d'en faire l'appui de leurs vieux jours. Madame de Saintène choisit Isaure Belval, âgée de dix ans, née à Amboise, d'honnêtes négocians, mais sans fortune; et tout parut légitimer ce choix: on n'était pas

plus sensée, plus aimante et surtout plus discrète, que ne l'était Isaure. Jamais elle ne s'occupait des autres que pour leur complaire; jamais elle n'ouvrait la bouche que dans l'intention de prévenir un reproche, de calmer une dispute, et toujours elle savait éviter avec soin le moindre caquetage: aussi était-elle l'enfant bien-aimé de madame de Saintène qui l'appelait son ange.

Le choix qu'avait fait le président, quoique séduisant au premier aperçu, n'était pas aussi parfait. Céline Martel, âgée de onze ans, élevée dans la petite ville de Beaulieu, près Loches, et née d'un fabricant de draperies mort depuis six mois, était douée d'un naturel enjoué, d'un esprit vif et souvent orné de piquantes saillies; mais curieuse, inconséquente, elle reportait sans réflexion tout ce qu'elle entendait dire, et se livrait quelque fois. dans ses récits, à des variantes infidèles, sans en prévoir le danger. Son père adoptif, dont elle seule avait le droit de déridier le front sévère, l'aimait beaucoup, et l'appelait son lutin.

C'était principalement pour les domestiques de la maison, que notre jeune espiègle devenait chaque jour plus redoutable. Elle les brouillait entre eux, en reportant à ceux-ci ce qu'avaient fait ceux-là; tout ce qu'ils disaient sur leurs maîtres, souvent par simple réflexion, était aussitôt reporté, commenté par la bavarde intarrissable. De là, des réprimandes sévères à d'anciens serviteurs qui, de leur côté, fidèlement instruits par la gazette ambulante, des plaintes de leurs maîtres, ralentissaient leur zèle pour ceux dont ils n'avaient reçu jusqu'alors que des preuves d'estime et de satisfaction.

Un jour entre autres, le valet-de-chambre du président se plaignit à son maître de ce qu'on paraissait mécontent de son service, et lui en demanda la cause avec cette franchise d'un honnête homme qui se croit irréprochable. M. de Saintène lui protesta que jamais il n'avait émis la moindre plainte sur son compte. Le vieillard cite mademoiselle Céline, qui lui avait rapporté tel et tel fait. Le président, toujours empressé de faire éclater la justice,

appelle devant lui la jeune indiscrète, qui rougit, balbutie, et avoue qu'en reportant à sa mère adoptive quelques mots qu'elle avait entendus, elle en avait peut-être mal interprété le sens, mal exprimé l'intention..... „Que ce soit la dernière „fois!“ lui dit M. de Saintène d'une voix forte, et réprimant, non sans effort, un mouvement de colère. „J'ai cru déjà „m'apercevoir que vous étiez sujette à „cette vile et dangereuse manie de repor- „ter aux uns ce que vous entendez dire „aux autres. C'est un métier méprisable „même dans la dernière classe du peuple. „Jugez de l'opinion qu'il donnerait de „vous dans le monde: on vous y fuirait „comme ces animaux malfaisans qui vont „rôdant partout, pour y jeter le désordre „et l'effroi. Bientôt je me verrais moi- „même forcé de vous renvoyer à ceux qui „élevèrent votre enfance; alors, sans pa- „rens, sans appui sur la terre, quel serait „votre sort? réfléchissez - y bien; et, en „attendant, faites vos excuses à ce digne „vieillard, que vous avez si injustement „tourmenté. Je suis indulgent pour les

„espiégleries de votre âge, souvent même
„je m'en amuse; mais les vils penchans
„qui dégradent le coeur, jamais je ne les
„passe.....“ L'austère président sort à
ces mots, laissant Céлина stupéfaite, noyée
de larmes, et se proposant bien de ne plus
se livrer à cette funeste manie qui lui at-
tirait de pareils chagrins, d'aussi grandes
humiliations.

Mais à douze ans les résolutions ne
sont pas toujours irrévocables; et l'espiègle
Céлина fût peut-être retombée dans ses fu-
nestes habitudes, sans un événement qui
frappa sa jeune imagination, et lui prouva
de quel dévoûment la discrétion rend ca-
pable un noble coeur qui sent bien toute
sa dignité.

Les deux orphelines, traitées par M.
et madame de Saintène, comme leurs en-
fans, éprouvèrent mutuellement ce tendre
attachement qui unit les êtres formés du
même sang. Céлина aimait Isaure avec tou-
tes les démonstrations de l'âme la plus vi-
vement inspirée; et son attachement était
mêlé d'une sorte d'admiration pour son
angélique douceur, pour cet esprit préve-

nant, ce tact délicat des convenances, qu'elle possédait déjà si bien. Isaure, moins expressive peut-être, mais sentant aussi vivement, répondait au tendre attachement de sa soeur adoptive, par ces douces prévenances, par ces soins de tous les instans, et ces avis qui jamais ne blessent ceux qui les reçoivent, et prouvent combien on s'intéresse au bonheur de ceux auxquels on les donne. Elles étaient devenues inséparables; travaux, récréations, peines, plaisirs, tout entre elles deux était une association continuelle. Céline s'en trouvait bien, et depuis long-temps aucun propos inconsidéré, aucun rapport nuisible n'étaient venus troubler son repos, ni porter atteinte à l'attachement particulier que lui portait le président de Saintène.

Celui-ci joignait à son austérité connue, une défiance inquiète et l'habitude de ne point laisser pénétrer le fond de sa pensée. Il avait interdit aux deux jeunes orphelines l'entrée de son cabinet de travail, où ses fonctions l'obligeaient souvent à étaler sur son bureau des papiers de famille de la plus haute importance. Cette

précaution, indispensable pour le magistrat dépositaire de grands secrets, n'avait fait qu'irriter la curiosité innée de Céline. Elle avait appris, par le vieux valet-de-chambre du président, le seul de tous les gens qui eût le droit d'entrer dans le mystérieux cabinet en l'absence de son maître, qu'il renfermait plusieurs tableaux de prix, les portraits des magistrats les plus célèbres de la France, et surtout un buste en stuc, et d'une ressemblance admirable, de l'illustre Lamoignon - de - Malesherbes. Cent fois Céline avait été sur le point de se glisser furtivement dans ce petit musée, et cent fois elle avait été retenue par la crainte de désobéir à son père adoptif, inexorable quand on osait enfreindre ses ordres.

Mais un matin que celui-ci était au Palais de Justice, et que le vieux valet-de-chambre faisait des courses dans la ville, Céline, en jouant au volant dans un corridor, aperçoit la porte du cabinet entr'ouverte, ce qui n'arrivait presque jamais. Elle ne peut résister à la curiosité qui la pousse, et pénètre dans l'endroit

défendu. Bientôt sa vue est rassasiée des divers objets qui la frappent; et, entraînée par son étourderie naturelle, elle lance son volant dans ce beau réduit, dont le plafond est élevé, et dont les rideaux cramois répandent partout une lueur rosée qui charme ses yeux..... Mais, ô douleur! ô malheur irréparable! la jeune étourdie, en voulant empêcher le volant de tomber sur l'encrier du bureau de travail, étend sa raquette avec imprudence, et renverse le beau buste de Lamoignon-de-Malesherbes, qui roule en mille morceaux sur le parquet. Aux cris que pousse l'infortunée, accourt sa soeur adoptive, qui passait par hasard dans le corridor, et qui, à l'aspect de ces débris d'un objet si précieux, cherche vainement à consoler, à rassurer la coupable. Celle-ci ne cesse de répéter: „Je suis perdue!..... jamais, „non jamais il ne me pardonnera!.... „O funeste curiosité! que tu me coûteras „cher!.....“ Mais ces justes craintes redoublent lorsqu'à travers les carreaux d'une fenêtre, Céline, respirant à peine, aperçoit le président qui rentre. „Va-t-

en, et laisse-moi faire ! lui dit Isaure vivement et d'un air inspiré. Tout ce que je te demande, „c'est de garder le plus „profond silence.“ Céline se sauve et laisse sa soeur adoptive ramassant les morceaux du buste épars çà et là. Tout-à-coup elle entend M. de Saintène ouvrant à clé la grande porte d'entrée de son cabinet ; et connaissant toute sa sévérité, calculant les dangers auxquels l'expose le projet qu'elle a conçu, elle devient pâle, tremblante. Le président, à l'aspect d'Isaure, dont la posture est suppliante, et dont la voix altérée ne peut prononcer que ces mots : „Grâce!.... grâce, mon père!...“ est convaincu que c'est elle qui l'a privé de l'objet le plus précieux, de ce buste que, jeune encore, il avait reçu des mains du célèbre Lamoignon, son parent : cédant alors à son dépit, à sa colère, il ne peut à son tour proférer que ces mots d'une voix terrible et d'un geste menaçant : „Sortez, malheureuse!..... sortez!..... „ne reparaissez jamais devant moi!....“ Isaure obéit en jetant sur lui un dernier

regard plein d'expression, et se soumet sans se plaindre, au châtement qui lui est imposé.

Pendant cinq jours entiers, l'exilée subit l'arrêt qu'avait prononcé M. de Saintène. Elle resta dans son appartement, où l'on présume sans peine que Céline lui rendait les plus tendres soins. Qu'on se figure l'embarras et l'émotion de cette dernière, chaque fois que leur mère adoptive venait auprès de sa chère Isaure, dont elle ne pouvait concevoir la désobéissance et surtout l'étourderie. Oh! combien de fois elle fut tentée de tout révéler, et de reprendre le pesant fardeau dont son adorable soeur se laissait accabler pour elle! Ce qui confondait le plus madame de Saintène, c'était l'héroïque résignation d'Isaure, qui n'implorait aucunement son assistance pour fléchir le président. Celui-ci ne s'étonnait pas moins du silence de la prétendue coupable; et peut-être accusait-il déjà d'ingratitude et de froideur le coeur le plus aimant, le plus généreux. Isaure en effet trouvait ne pas payer trop cher le bonheur d'empêcher Céline d'être replon-

gée dans l'état obscur d'où elle était sortie, et de renoncer au sort brillant qui lui était assuré.

Mais en même temps quelle forte et touchante leçon pour notre étourdie, de voir ce que souffrait sa soeur réduite à rester dans sa chambre, à ne point paraître à table, au salon, ni même dans le jardin; à passer aux yeux de tous les gens de la maison, comme une curieuse indiscrete, elle qui, de sa vie, n'avait commis aucune faute en ce genre... On espérait enfin que le président se laisserait toucher; et à la vue de son valet-de-chambre, qui entre furtivement chez Céline, Isaure présume qu'enfin son tourment va finir; mais quel est l'étonnement des deux orphelines, en apprenant que M. de Saintène; blessé de ce que l'exilée n'avait fait faire aucune tentative pour obtenir sa grâce, et présument, d'après cette étrange conduite, qu'elle n'en conservait aucun repentir, il exigeait qu'elle fût encore une semaine entière sans paraître devant lui. „Je ne le souffrirai pas! s'écrie „Céline;“ et aussitôt elle s'élançe au ca-

binet du président, tombe à ses pieds, et lui révèle toute la vérité. „C'est moi, lui dit-elle, fondant en larmes, c'est moi qui „fus assez malheureuse pour briser ce buste „si précieux, et qui vous était si cher..... „Isaure voulant me sauver du juste châti- „ment qui m'attendait, Isaure vous a laissé „croire qu'elle était l'auteur de ce funeste „accident.... Je sais bien que je m'expose „à perdre pour jamais votre appui, votre „amitié qui m'est si chère; mais je ne „puis supporter plus long-temps que ma „soeur adoptive soit victime de son dé- „voûment et de son admirable discrétion... „Chassez-moi, monsieur, rejetez-moi „dans l'obscurité d'où vous m'avez fait „sortir, mais restituez votre tendresse et „votre estime à celle qui la mérite si bien, „et dont la rend plus digne encore ce „qu'elle a fait pour moi.“

Le président, surpris et vivement ému, vole à l'appartement d'Isaure, auprès de qui madame de Saintène se trouvait, et dont elle cherchait en vain à découvrir le secret; il presse dans ses bras l'exilée, en lui disant: „Eh! j'ai pu te croire coupable.“

„ble... , interpréter si mal ton généreux
„silence! — Ah! si vous saviez, lui ré-
pond Isaure, devinant, à la vue de Cé-
lina, qu'elle a tout révélé; si vous saviez
„combien il m'en a coûté d'être cinq jours
„entiers sans vous voir!... mais je vous
„en fais l'aveu; plus ma résignation me
„causait de sacrifices, plus je trouvais de
„forces pour la supporter. — Et moi, dit
Céline, plus j'éprouvais de remords et de
„tourmens. — Eh bien, reprend M. de
Saintène, en jetant sur elle un regard
qui lui annonce son pardon, compare ce
„que déjà t'ont fait souffrir tes étourde-
„ries, avec la récompense qu'obtient en
„ce moment ta soeur adoptive; et juge
„par toi-même de quelle importance est
„la discrétion .. N'oublie jamais, ma fille,
„qu'elle est un devoir pour toute personne
„depositaire d'un secret; mais qu'elle de-
„vient une vertu, source de toutes les
„jouissances, lorsqu'on s'expose à des
„dangers pour être utile à ses semblables.“

LE PRODUIT D'UNE GERBE.

LE baron de Brevanne, savant naturaliste et membre de plusieurs académies, partageait son temps et ses affections entre l'étude et les soins qu'il donnait à Léontine, sa fille aînée, dont il dirigeait l'éducation. Malheureusement tout ce que faisait cet excellent père, était détruit par madame de Brevanne qui se moquait de la science, et ne concevait pas comment on pouvait tenir un livre en main, dix minutes, sans dormir, fût-ce le journal des modes ou même un nouveau roman de Walter-Scott. C'était une de ces grosses rieuses de profession, qui ne songent qu'à bien vivre, à s'amuser, et à couler la vie sans calcul pour le présent, comme sans prévoyance pour l'avenir. Elle avait apporté beaucoup de fortune au baron, et n'entendait être gênée en rien; le laissant,

de son côté, libre de se livrer à tous ses goûts agricoles, à toutes ses expériences chimiques, physiques, agronomiques; mais lui portant toute fois l'attachement de la meilleure des femmes.

Ils avaient acquis, depuis quelques années, une terre charmante en Touraine, sur les bords du Cher, si remarquables par leur fertilité et la variété de leurs productions. Le baron venait y passer la belle saison; et là il s'abandonnait à ses spéculations rurales, à tous ses rêves de bonheur. Léontine, qui partageait les goûts de sa mère, s'amusaient souvent avec elle des essais, quelque fois infructueux, que faisait le baron; elle avait pris insensiblement un dédain remarquable pour tout ce qui tient aux productions de la terre. Vainement son père cherchait-il à vaincre cette ignorance totale de tout ce qui peut être bon, utile, et souvent indispensable aux besoins de la vie, la jeune incroyante riait de toutes ces observations, et s'imaginait qu'on était bien dupe de tant s'agiter, de tant travailler aux choses qui venaient tout naturellement. Elle était con-

vaincue que l'agriculture n'est utile qu'à employer un grand nombre de malheureux, et que partout on trouve l'abondance avec de l'or.

La terre du baron n'était qu'à une demi-lieue du château de Grammont, bâti en face de la superbe avenue qui conduit à la ville de Tours et traverse le Cher, d'immenses prairies et les champs fertiles appelés *les Varennes*, où l'agriculture est portée au plus haut degré de perfection. Ce château de Grammont, dont la situation est ravissante et domine sur le beau jardin de la France, avait de tout temps été possédé par les personnages les plus marquans de la contrée; et les propriétaires du jour y attirent, pendant l'été, de nombreux visiteurs.

Il y avait une grande réunion dans ce séjour enchanteur; et le baron de Brevanne y était invité avec sa femme et sa fille. Toutes les deux se faisaient une fête d'y assister; mais la baronne s'était donnée une entorse dans son parc, et il fut convenu que son mari se rendrait avec sa fille au château de Grammont. Léontine fait,

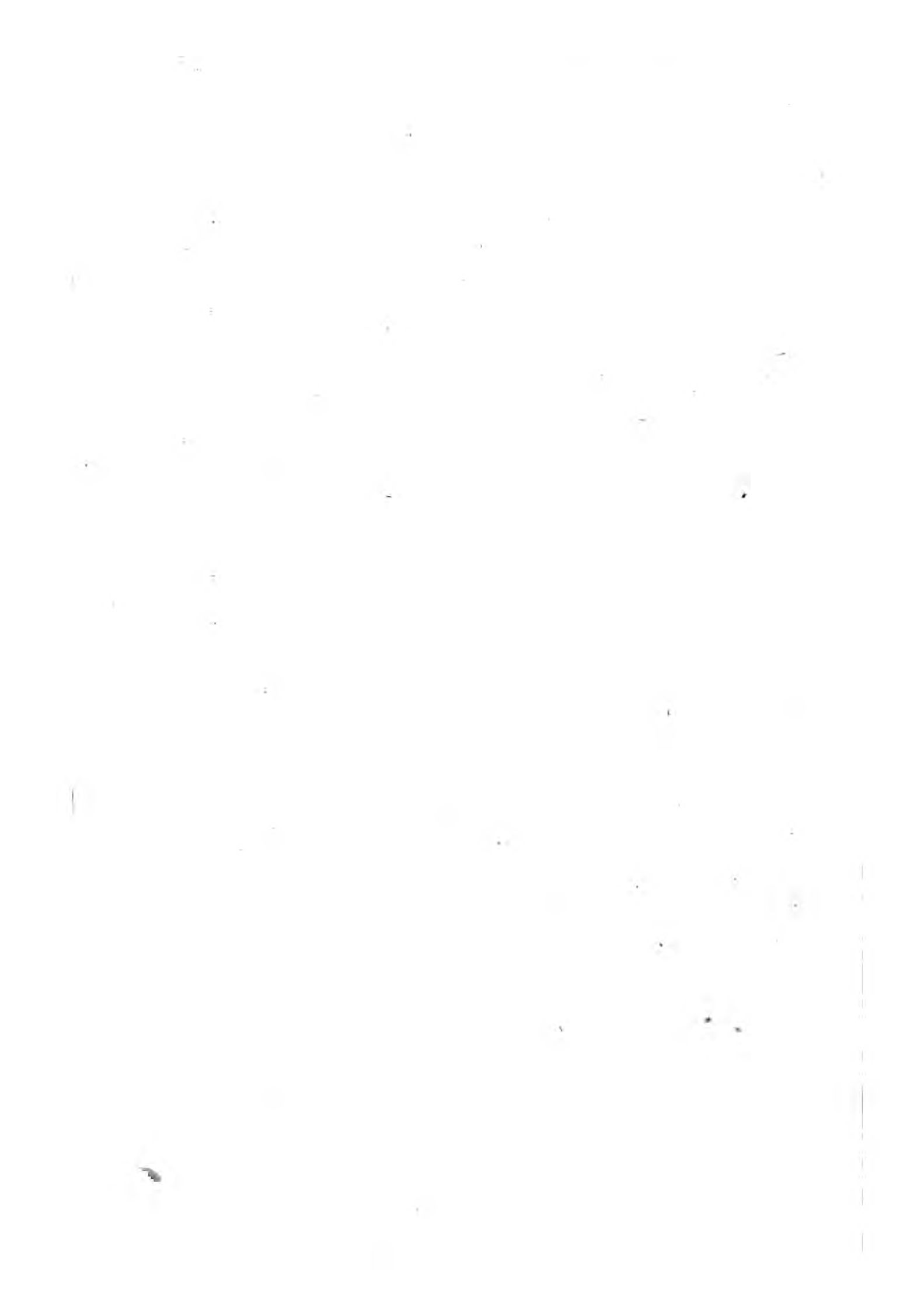
en conséquence, une toilette recherchée, s'imaginant faire le trajet en calèche ; mais c'était le soir d'une belle journée du mois d'août, et M. de Brevanne était avide de traverser, en se promenant, ces champs couverts de moissons, que l'on commençait à récolter ; il ne trouvait rien de comparable à ce tableau ravissant de tous les agriculteurs qui recueillent le fruit de leurs travaux. Il propose donc à Léontine de se rendre à leur destination en se promenant, afin de mieux respirer la fraîcheur du soir, et de prendre un exercice salutaire. La jeune dédaigneuse accepte, à condition toute-fois qu'un domestique les suivra, pour lui porter des chaussures fraîches, et que la calèche viendrait les reprendre à minuit, pour les ramener à leur terre ; ce qui fut exécuté.

Ils étaient à peu près aux trois quarts de leur course, et n'avaient plus que cinq cents pas à faire pour atteindre le château de Grammont, lorsque le baron propose à sa fille de se reposer quelques instans sous l'un des beaux arbres qui bordent la grande route. Léontine s'assied avec son père sur

un tertre, et couvre ses épaules d'un ancien cachemire de sa mère, que celle-ci l'avait forcée de prendre, pour se préserver de la rosée du soir, et s'envelopper la nuit, en revenant dans la voiture. A peine avaient-ils pris place, qu'ils voient passer une jeune glaneuse répétant gaîment une chansonnette, et cherchant à s'alléger d'une gerbe assez forte, composée des glanes qu'elle avait faites, pendant la journée, dans les riches Varennés de Saint-Sauveur. Elle va s'appuyer en effet sur une borne milliaire portant le numéro 121, et se soulageant momentanément de son fardeau, elle essuie avec le coin de son tablier la sueur qui coule de ses grosses joues brunies par l'ardeur du soleil. La figure de cette jeune fille annonçait la franchise et la bonté. „ Il paraît, dit M. de Brevanne, „ l'examinant, que cette glaneuse a bien em- „ ployé son temps; aussi paraît-elle contente „ de sa journée. — Bon! répond Léontine; „ ce sont de ces automates que je ne crois „ susceptibles ni de peine, ni de plaisir. „ — Tu veux dire, ma fille, qu'ils sont „ moins sensibles que nous à la peine, parce-



*„Quoi! vous pourriez comparer mon
Cachemire à ces misérables épis!.....“*



„ qu'ils y sont accoutumés ; mais en revanche,
 „ ils sentent plus vivement les plaisirs de
 „ la vie, parcequ'ils en ont moins que
 „ nous l'habitude. Regarde cette villa-
 „ gecise : examine le sourire qui erre sur
 „ ses lèvres ; elle est peut-être plus heu-
 „ reuse et plus fière de la gerbe qu'elle
 „ porte sur son dos, que tu ne l'es du ca-
 „ chemire qui te couvre. — Quoi ! vous
 „ pourriez comparer ce cachemire, tout
 „ vieux qu'il soit, à de misérables épis ! —
 „ Ma fille, tout ce qui se reproduit dans
 „ la nature, quelque petit qu'il puisse être,
 „ vaut mieux que ce qu'invente l'opu-
 „ lence, et qui chaque jour perd de son
 „ prix. Avec du temps, de la patience, je
 „ pourrais te prouver que le trésor de la
 „ glaneuse est plus précieux que le tien.
 „ — Si j'osais vous en défier, mon père ?
 „ — Mais c'est à condition que tu me se-
 „ conderas toi-même dans mon projet. —
 „ Je vous en fais la promesse. — En ce
 „ cas, nous allons commencer. “

Il se lève à ces mots, aborde la gla-
 neuse et lui dit : „ Combien croyez-vous
 „ que peut contenir de blé cette énorme

„ gerbe que vous portez là? — Ma fine,
 „ répond naïvement la jeune fille, d'la
 „ façon dont ça pèse sus mes épaules, j'crois
 „ ben que j'tenons au moins deux bois-
 „ seaux de froment; c'nest pas sans besoin,
 „ quand on n'a qu'ses bras et un' pauvre
 „ mère infirme.... heureusement j'ons d'la
 „ force et du courage. — Comment vous
 „ nommez-vous? — Marguerite Le Franc,
 „ du hameau des Coudriers, à cent pas
 „ d'vot château. Oh, j'vous connaissons
 „ ben, Monsieur l'baron. — Voulez-vous
 „ me vendre votre gerbe? je vous en donne
 „ vingt francs. — Monsieur l'baron veut
 „ s'moquer d'moi. — Du tout; prenez
 „ cette pièce d'or: vous remettrez vos gla-
 „ nes à mon concierge, et lui recomman-
 „ derez de les déposer dans mon cabinet
 „ de travail. — Oui, monsieur l'baron! —
 „ Adieu! soignez bien votre mère..... —
 „ Elle va prier Dieu pour vous, j'vous en
 „ réponds. — Et quand vous ne trouverez
 „ plus à glaner, venez me demander du
 „ travail au château. — J'n'y manquerai
 „ pas; monsieur l'baron.“ Elle s'éloigne
 a ces mots, en portant sur le père et la

filles des regards pleins d'expression; et gagne l'habitation de M. de Brevanne, où l'on exécuta ponctuellement les ordres qu'il avait donnés.

Léontine, pendant le chemin qu'ils avaient encore à parcourir, ne cessa de plaisanter son père sur le marché qu'il avait fait; mais arrivée au château de Grammont, elle oublia bientôt, au milieu de la réunion la plus brillante, et la rencontre de la glaneuse, et le défi qu'elle avait osé donner au savant naturaliste. Elle ne revint qu'à une heure du matin, et réitéra pendant la course, les plaisanteries les plus folles, auxquelles le baron ne répondit que par ces mots: „Je te le répète, „ma fille, tout ce qui se reproduit, est d'une „valeur incalculable.“

Le lendemain, dès que Léontine fut éveillée, elle s'empressa d'aller conter à sa mère l'aventure de la glaneuse, l'achat de la gerbe; et toutes les deux, en éclatant de rire, se rendent au cabinet de travail du baron, qui déjà s'occupait à égrener lui-même la gerbe de Marguerite, afin de n'en pas perdre un seul grain. Elle

produisit environ deux mesures de froment, qu'il renferma dans un sac, sur l'ouverture duquel il mit trois cachets à l'empreinte d'une pierre antique attachée au réseau d'or qui soutenait les beaux cheveux de Léontine.

Bientôt arrivèrent les semailles : le baron, se promenant un soir avec sa famille, rencontre le fils aîné de Richard, l'un de ses fermiers, qui revenait du labourage, et lui demande combien il fallait de terrain pour ensemer deux boisseaux de blé.

„ Mais, monsieur l'baron, seize chaînes
 „ environ : douze mesures à l'arpent ; c'est
 „ la règle. — Eh bien, tu diras à ton
 „ père que je le prie de me laisser dispo-
 „ ser de pareille quantité de terrain dans
 „ le champ qu'il croira le plus fertile, et
 „ que toi-même tu ensemenceras en ma
 „ présence. Je suis curieux de savoir ce
 „ que mes deux boisseaux de blé me pro-
 „ duiront à la moisson prochaine. — C'est
 „ facile à vous dire : si l'année est bonne,
 „ vous pouvez compter sur dix fois la se-
 „ mence. — Dix fois ! s'écrie Léontine avec
 „ étonnement. — Oui, mam'zelle, et même

„douze; ça dépend d'l'engrais et du la-
 „bour. — Bon Charles, je te recommande
 „de ne rien négliger pour faire prospérer
 „mon essai rural; et je saurai te récom-
 „penser de tes soins.“

En effet Charles prépara la portion de champ nécessaire, et lorsqu'elle fut entourée de palissades par le jardinier du château, pour la distinguer des autres portions de terre, et en défendre l'entrée, M. de Brevanne vint avec sa fille voir semer le produit de la gerbe de Marguerite, qui, de son côté, fut chargée de veiller à ce petit enclos, d'en arracher les herbes parasites. Le baron, en lui remettant la clef du treillage, lui recommanda particulièrement cet essai, lui assurant qu'il pourrait leur être utile à tous les deux.

L'automne touchait à sa fin: la famille de Brevanne regagna Paris. Pendant tout l'hiver, il ne se passait pas un seul jour que le naturaliste ne songeât à sa petite réserve, sur laquelle il formait de grands projets, il entrevoyait de grandes jouissances. Quant à Léontine, distraite par le tourbillon du grand monde où la condui-

sait sa mère, elle oublia tout-à-fait et le champ de blé et la glane, et même la pauvre Marguerite.

Le printemps reparut; et le premier de mai ramena le baron et ces dames à leur terre. La réserve revint alors à la pensée de Léontine: malgré les plaisanteries de sa mère, elle fut curieuse de savoir comment elle prospérait. Dès le lendemain de son arrivée, elle s'y laissa conduire par son père: ils y trouvent Marguerite occupée à détruire les herbes parasites. Elle vient à leur rencontre, et avec cette gaiété franche qui la caractérise, elle leur dit que Dieu semblait avoir béni ses glanes, et que jamais on n'avait vu, dans le pays, de plus beaux épis. „Il est vrai, ajoute-t-elle, qu'i' ne s' passe pas de jour „ que je n' venions y donner un coup d' main; „ et j' perds mon nom d' honnête fille, si „ l' on peut y trouver un seul brin d' ivraie, „ ou même un pied d' chardon. — Oh! „ j' étais bien sûr, lui dit M. de Brevanne, „ que mon essai rural était en bonnes „ mains... Comment va votre mère? — „ Plus impotente qu' jamais, monsieu

„l'baron : el' ne peut plus s'servir d'ses
„pieds, ni d'ses bras ; i'n' lui reste qu'les
„miens qui, grâce à Dieu, sont solides,
„et n'l'i manqueront jamais.“ Léontine
laisse tomber sur cette excellente fille un
premier regard d'intérêt, qui n'échappe
point à l'oeil vigilant de son père.

Pendant tout l'été, il ne se passa pas
un seul jour sans que M. de Brevanne et
sa fille n'allassent visiter le petit champ
clos ; et lorsque la moisson fut arrivée, on
convint du jour où l'on réunirait en ger-
bes le produit de celle de la glaneuse. Ce
fut Charles qui fit cette récolte en pré-
sence de la famille de Brevanne. Elle
passa toute espérance ; car les gerbes, trans-
portées sous les yeux des assistans, et dé-
posées dans la serre, ayant été battues quel-
ques jours après, produisirent vingt-cinq
mesures du plus beau froment. Il est vrai
que Marguerite voulut y joindre le peu de
glanes qu'elle avait faites derrière Charles,
tant elle s'intéressait au produit de la
gerbe.

Ces vingt-cinq mesures furent égale-
ment renfermées dans deux grands sacs,

sur l'ouverture desquels M. de Brevanne fit apposer, par Léontine, l'empreinte de sa pierre antique. Elles couvrirent, peu de temps après, deux arpens et demi de terre faisant partie de la réserve du baron, et autour desquels il fit poser des bornes, afin de bien reconnaître l'étendue du terrain à la moisson suivante.

„Si deux mesures de blé, disait Léontine, en ont produit vingt-cinq, celles-ci en donneront..... — A peu près trois cents, lui répondit son père; mais je t'ai prévenue qu'il fallait du travail et de la patience: je ne te demande plus qu'un an, ma fille, et tu connaîtras tout mon projet.“ Léontine réfléchit beaucoup sur ce produit d'une seule gerbe. On ne l'entendait plus se répandre en plaisanteries sur l'agriculture; et, pendant tout l'hiver qu'elle passa dans Paris, elle s'informait avec un intérêt très-remarquable, si les blés de la réserve promettaient d'être beaux, si Marguerite leur donnait toujours ses soins. Enfin, à l'approche du premier de mai, Léontine n'exprima plus tout haut les regrets de quitter

la capitale, pour aller s'enterrer à la campagne pendant tout un été. Elle avouait que le séjour des champs a ses attraits, ses jouissances, et qu'on pouvait y trouver le bonheur. Elle fut la première à parler du jour du départ; et parmi les livres dont elle composait ordinairement sa petite bibliothèque de campagne, le baron fut aussi surpris que ravi de trouver *les Etudes de la nature et la Maison rustique*.

En arrivant en Touraine, Léontine ne fut point s'enfermer dans le boudoir de sa mère, ainsi qu'elle l'avait fait aux voyages précédens. Elle accompagna son père dans toutes ses promenades, parcourut avec lui les différentes fermes et les cabanes des pauvres gens qu'elle assistait; elle voulut même aller visiter celle de Marguerite, et trouva cette excellente fille roulant dans un vieux fauteuil, sa mère devenue tout-à-fait paralytique, pour la réchauffer aux rayons du soleil. Ce tableau touchant émut vivement la jeune incroyante, et lui prouva que les vertus habitent sous le chaume comme sous les lambris dorés.

Mais ce qui ne charma pas moins la

nouvelle initiée aux prodiges de la nature, ce fut cette nappe d'épis encore verts qui couvrait la réserve. Avec quelle impatience elle en attendait la récolte ! Quel pouvait être le projet de son père ? Bientôt arriva l'époque de cette révélation tant désirée. Léontine voulut assister avec son père à la moisson que devaient produire les deux arpens et demi qui renfermaient le premier produit de la gerbe ; ce qui les retint l'un et l'autre une journée entière. Ils dînèrent sur le gazon, à l'ombre d'un vieux chêne, environnés des moissonneurs et des glaneuses, qui ne cessaient d'exprimer, par leurs cris de joie, le plaisir et l'honneur de se voir, pour ainsi dire, admis à la table du baron de Brevanne, si chéri, si respecté de tous les agriculteurs. Léontine avouait que ce repas champêtre était le plus délicieux qu'elle eût fait de sa vie.

Enfin l'on charge sur des chariots les nombreuses gerbes récoltées dans la réserve, et que Léontine compte elle-même ; elles sont déposées dans l'orangerie du château ; et battues, pendant plusieurs jours de suite,

elles produisent au-delà de trois cents mesures de froment, qu'on renferme dans trente sacs, sur lesquels on pose de nouveau le scellé dont on avait fait usage.

„ Quoi! se disait Léontine, ces trente sacs
„ de blé proviennent de ces glanés que je
„ méprisais tant? — Encore un an, lui répondit son père, et ces trois cents mesures de blé pourraient en produire trois mille: voyons maintenant ce que pourra valoir, à cette époque, le cachemire que tu portais lorsque nous rencontrâmes la jeune glaneuse au bas du château de Grammont. Usé presque à moitié à cette époque, il a été mis en robe par ta mère; sous quelques mois, il passera à sa femme-de-chambre qui bientôt l'aura vendu sept à huit pièces d'or..... Mais moi, avec le produit de ma gerbe, je vais ensemençer ma réserve entière dont la recolte pourra nourrir tous les indigens du canton. Considère maintenant l'immensité des richesses agricoles; admire avec moi les prodiges de la reproduction, et avoue, ma fille, qu'un sage a bien eu raison de dire qu'il n'y a pas

„de riens dans la nature; et que le Créa-
 „teur, à côté des maux qu'il a déversés
 „sur les mortels, pour les éprouver, a
 „mis tous les biens qui peuvent les adou-
 „cir. — O mon père, lui répond Léon-
 tine en se jetant dans ses bras, que je te
 „remercie de cette admirable leçon! je te
 „dois la vie; je vais te devoir plus encore,
 „puisque mes goûts vont devenir les tiens.“

Dès que la réserve du baron fut en-
 semencée, il dit à sa fille de l'accompag-
 ner chez Richard, à l'heure où le dîner
 réunissait la famille du fermier, ainsi que
 les ouvriers qu'il employait, et au nombre
 desquels était Marguerite, qui travaillait à
 la basse-cour. „Richard, dit M. de Bre-
 „vanne, vous m'avez témoigné l'intention
 „de céder à Charles votre ferme: j'y suis
 „bien disposé. Mais avant tout, il faut
 „le marier; et je viens vous proposer un
 „parti que je crois avantageux. — Pré-
 „sentée par vous, monsieur l'baron, la fu-
 „ture est acceptée de grand coeur. — Elle
 „réunit tout ce qui fait une femme de
 „bien, de la force, de la santé, l'habi-
 „tude du travail et le plus heureux ca-

„ ractère. Pleine d'égards pour ses parens,
 „ elle en aura pour ceux de son mari. En
 „ un mot, elle est chérie et estimée de
 „ tous ceux qui la connaissent; et cette
 „ prétendue-là..... c'est Marguerite.
 „ — Moi! s'écria celle-ci tout en rougis-
 „ sant: monsieu l'baron veut s'amuser. Maît'
 „ Richard est trop bon père, pour marier
 „ Charles à une pauvre fille qui n'a rien.
 „ — Elle a la récolte de trente arpens de
 „ blé: réplique vivement le baron; et le
 „ montant de la première année de ferme,
 „ dont je la dote. — Elle a six cents francs
 „ de trousseau: ajoute Léontine, que nous
 „ lui donnons ma mère et moi. — S'rait-il
 „ ben possible! reprend Marguerite les yeux
 „ mouillés et respirant à peine. — En ce
 „ cas, dit Richard, j'vous acceptons pour
 „ ma bru..... si tout'fois vous plaisez à
 „ mon fils. — Je n'voyons pas, dit à son
 „ tour Charles, où j'pourrions en trouver
 „ une meilleure et pus av'nante. Vot'
 „ main, bonne Marguerite, et j'vous fi-
 „ ance. — Non, non, reprend celle-ci
 „ d'une voix qu'altéraient la surprise et
 „ l'émotion: „ Je n'pouvons pas nous ma-

„rier, tant qu'existera ma pauvre mère;
 „elle est si infirme! — Eh ben, dit Ri-
 „chard, vous l'amenez à la ferme, et
 „j'la soignerons. Est-ce que vous r'fuse-
 „riez Charles, si par malheur j'étais pa-
 „ralytique? est-ce qu'une fois sa femme,
 „vous l'empêcheriez d'soigner mes vieux
 „jours? — Oh ben l'contraire; vous n'trou-
 „veriez en moi qu'une fille d'plus, maît'
 „Richard. — Allons, dit' donc: „Mon
 „père.....“ et qu'on m'embrasse!“

A ces mots, Marguerite tombe éperdue dans les bras du fermier qui s'empresse d'unir sa main à celle de son fils. Les garçons de ferme et tous les ouvriers félicitent Charles de choisir Marguerite, la bonne Marguerite, que les filles de Richard nomment déjà leur soeur. De tous côtés ce sont des cris d'allégresse, des baisers donnés et rendus; tous les yeux sont mouillés de larmes, ceux même de Léontine. Le baron la presse sur son coeur, et lui dit, en désignant tous ces braves gens qui les entouraient, et leur exprimaient à l'envi leur reconnaissance: „Voilà pourtant, ma fille..... voilà le produit d'une gerbe!“

UNE MÈRE.

Qui nous a fait naître? une mère.....
Qui bien souvent court risque de perdre
l'existence en nous la donnant? une mère.....
Qu'est-ce qui veille sans cesse à nos premiers besoins, soutient nos pas chancelans, supporte tous les caprices, adoucit tous les maux de notre enfance? une mère.....
Qui nous préserve des dangers de l'inexpérience, nous donne les premières impressions du bien, dirige nos penchans, forme notre caractère, et prépare notre avenir? une mère, toujours une mère.

Si nous consultons l'histoire, c'est une mère qui ramène Coriolan au devoir sacré qu'impose la patrie; c'est une mère qui éclaire la justice de Salomon; c'est une mère qui sauve Moïse de la barbarie d'un roi d'Égypte; c'est une mère qui, pour conserver les jours d'Astyanax, se dé-

voue à un hymen précurseur de la mort ; c'est une mère qui préserve Iphigénie de la perfidie de Calchas et de l'orgueil d'Agamemnon. Aussi qu'offre-t-on dans les temples à l'adoration des mortels, comme la source de toutes les grâces, la patronne des anges, l'étoile de l'espérance, et l'appui des malheureux?..... c'est une mère.

Comment, d'après toutes ces vérités, ces exemples et ces faits historiques, ne pas répondre à la tendresse de celle qui nous a donné le jour, par toutes les affections de notre âme, et l'élan de notre pensée?..... Oh qu'elle est coupable, qu'elle est à plaindre surtout la jeune fille qui néglige de rendre à sa mère cette affection profonde, cette prévenance de tous les instans, ce retour toujours insuffisant de l'amour maternel! C'est en vain qu'on est douée des qualités les plus aimables, des dispositions les plus rares, des avantages qui font chérir et rechercher dans le monde; tout cela n'est rien sans l'amour tendre, respectueux, inaltérable que l'on doit à sa mère.

A l'entrée du grand chemin qui conduit de la route de Nantes au village de Fondettes, est une habitation charmante appelée *Les Tourelles*. Elle domine sur la plus belle partie du jardin de la France, et pendant près de quinze lieues, on y suit de l'oeil le Cher et la Loire, qui serpentent délicieusement à travers d'immenses prairies, des vallons et des îles de toute dimension et d'une variété ravissante. C'est surtout à l'époque du printemps et de l'automne, lorsque l'équinoxe agite les vents et rend la navigation favorable, que cette habitation, très-renommée, offre un spectacle enchanteur. On aperçoit au fond de l'horizon, sur chaque rivière, une quantité prodigieuse de voiles qui remontent les produits du commerce maritime, et forment des espèces de flottes qu'on voit, qu'on perd de vue, et qu'on retrouve à travers les arbres touffus dont sont couvertes les différentes îles. On dirait les Argonautes allant à la conquête de la toison d'or.

Cette belle habitation, dont le propriétaire est un habile et riche spéculateur, qui fait à Paris le plus noble emploi de sa

fortune, était occupée par une famille étrangère, venue en Touraine pour se perfectionner dans la langue française, y goûter ce charme inexprimable, y respirer cet air si suave et si pénétrant qu'on ne trouve que dans ces beaux climats. Le chef de cette famille, M. Kistenn, homme aimable, instruit et bienfaisant, attirait dans sa charmante retraite les personnes des environs, qu'il jugeait dignes de former sa société habituelle. Sa femme, douce, modeste et belle encore, lui avait donné trois enfans, deux garçons qu'il faisait élever au collège Vendôme, et une fille nommée Erliska, dont il était idolâtre, et qui comptait à peine quatorze printemps. Sa mère seule dirigeait son éducation dont elle s'occupait sans cesse; et tout annonçait dans madame Kistenn un esprit orné, des talens remarquables, et surtout une intarissable bonté.

Erliska, d'une figure agréable, et d'une vicacité pétulante, avait été trop bien élevée pour méconnaître les devoirs sacrés de l'amour filial. Elle portait à son excellente mère un attachement sans bornes; elle ne pouvait se séparer d'elle;

et plus étudiait le monde, plus elle découvrait de qualités dans celle qui l'avait fait naître, plus elle se trouvait heureuse et fière de lui appartenir. Cependant, soit vivacité naturelle, soit oubli des convenances, elle prenait à tout moment, et sans y songer, la funeste habitude de faire répéter plusieurs fois à sa mère les ordres que celle-ci lui donnait, et de lui répondre d'un ton qui annonçait clairement qu'elle n'obéissait qu'avec contrainte. Madame Kistenn la conduisait-elle au piano, sur lequel on la voyait se complaire à guider son inexpérience, Erliska murmurait toujours, ne prenait place qu'avec humeur, et les premières lignes de musique qu'elle parcourait, étaient exécutées tout de travers. La trop complaisante mère ne disait rien; elle attendait avec une patience admirable que le nuage se fût dissipé. Conduisait-elle sa fille à son bureau de travail, où elle lui faisait faire des analyses précieuses de grammaire, de géographie et d'histoire, Erliska abondait en observations puériles propres à détourner l'attention de son guide et à l'impatienter; mais la tendre mère

attendait encore que le calme succédât à l'orage. Enfin, à tout ce que disait l'enfant gâté, pour se soustraire à une étude indispensable, madame Kistenn ne répondait jamais que par l'accent irrésistible de la raison; et souvent alors, désirant éviter avec sa fille le moindre débat, on la vit se relâcher de son autorité.

Cet excès d'amour maternel donnait des armes à Erliska, qui presque toujours en abusait. Ce fut au point qu'elle ne recevait pas la plus simple observation de son aimable guide, sans y répondre avec aigreur; quelque fois même elle se servait d'expressions hasardées qui pouvaient faire penser qu'elle ne portait à la meilleure des mères qu'un attachement de calcul et d'égoïsme. Tant il est vrai que lorsque nos lèvres obéissent aux ordres de nos caprices, elles ne sont pas toujours les fidèles interprètes de notre cœur.

Erliska, parvenue à l'âge où l'âme a besoin de s'épancher, avait remarqué, parmi les jeunes personnes de son âge reçues chez son père, celle que tout semblait lui désigner comme digne de son premier at-

tachement. C'était la fille d'un homme de lettres connu par de nombreux ouvrages. Elle était âgée de quatorze ans, se nommait Virginie Saint-Ange, et réunissait à la fois les heureux dons de la nature et les avantages d'une parfaite éducation. Mais, élevée par une mère à la fois tendre et sévère, elle était habituée, dès son enfance, à exécuter les ordres qu'elle recevait, sans jamais proférer la moindre observation, sans jamais faire entendre le moindre murmure. Virginie, convaincue que sa mère avait bien plus d'expérience qu'elle, et n'était occupée que de son bonheur, lui obéissait aveuglément : il lui suffisait d'un geste, d'un seul coup-d'oeil, pour comprendre ce qu'elle exécutait à l'instant même ; aussi n'éprouvait-elle aucune souffrance, aucune contradiction. Moins on résiste à obéir, plus douce est la soumission ; elle devient même insensible, comme la roue d'une grande mécanique qui suit le mouvement imperceptible qu'elle reçoit d'un ressort supérieur.

Erliska et Virginie s'unirent d'une amitié intime : elles ne laissaient pas s'écou-

ler un seul jour sans se voir, sans conférer ensemble sur leurs plans d'étude, leurs projets de société, leurs lectures chéries. Partout on les rencontrait échangeant une fleur, un bijou, lisant le même livre, et se faisant une mutuelle communication de leurs pensées, de leurs réflexions. Erliska trouvait, dans ce doux commerce, un grand charme, un grand profit. Virginie, dirigée par son père, était d'une instruction profonde, d'un sens exquis et d'une raison imperturbable; mais elle se gardait bien de faire sentir à son amie l'avantage qu'elle avait sur elle, et savait descendre à son niveau, de façon que la délicatesse n'eût point à s'en plaindre, et que l'amour-propre n'eût jamais à souffrir.

Cependant, Erliska crut s'apercevoir que sa jeune amie n'avait plus la même confiance, les mêmes épanchemens. C'était bien encore cette aménité qui la rendait si charmante, mais ce n'était plus le même élan de l'âme; une certaine contrainte, un secret embarras se faisaient remarquer dans le geste, dans la voix de Virginie: ses beaux yeux ne s'attachaient plus aussi

fixement sur ceux d'Erliska. Celle-ci, dont la susceptibilité répondait à la pétulance de son imagination, s'imaginait que sa jeune compagne avait rencontré, dans le monde, quelque personne plus digne de son amitié; et, dédaignant de s'en expliquer franchement, elle rompit tout-à-fait, et chercha à former une autre intimité qui pût la dédommager de celle dont elle avait été si fière.

Elle distingua, parmi les jeunes demoiselles qui venaient visiter la maison de son père, la fille d'un riche capitaliste, qui possédait un vaste domaine à peu de distance des Tourelles; et les affinités du voisinage, la possibilité de se voir tous les jours, firent pencher Erliska vers la jeune Eudoxie de Fréneuil. Ses parens étaient bien plus riches que ceux de Virginie; et cet étalage de luxe et d'opulence éblouit d'abord les yeux, mais il ne satisfait pas toujours les besoins du coeur. Erliska en fit l'expérience; elle ne trouva dans Eudoxie qu'un esprit tranchant et sardonique; elle ne découvrit en elle que cette jactance des enrichis, qui ne mesu-

rent le mérite des gens, qu'à la figure qu'ils font dans le monde. Ce n'étaient pas cette touchante pudeur, ces épanchemens de l'âme la plus délicate et la plus aimante, qui rendaient l'intimité si délicieuse avec la timide et modeste Virginie. La plus froide indifférence ne tarda pas à naître entre les nouvelles amies; et la brillante Eudoxie fut abandonnée sans regret, comme on s'y était attachée sans réflexion.

Cependant on ne voulait pas paraître isolée dans le monde, surtout aux yeux de Virginie, qu'on y rencontrait encore, et qui aurait pu croire qu'elle était la seule avec laquelle l'amitié pût avoir des charmes. Erliska se sentit donc une secrète prédilection pour la fille unique du comte de Saint-Far, qui tenait un des premiers rangs dans la noblesse de la province. La jeune Palmire avait près de quinze ans, et tout annonçait en elle une âme élevée, un esprit orné. Son maintien était gracieux, imposant; elle portait la tête haute, et son regard parcourait avec une noble assurance, tout ce qui paraissait être à son niveau; mais lorsqu'elle daignait abaisser ses beaux

yeux sur les personnes qui n'étaient pas titrées, on remarquait sur ses lèvres de rose un mouvement dédaigneux, et sur ses traits une contraction qui indiquaient clairement que chez elle le sentiment dominant était l'orgueil de la naissance. Comme la famille Kistenn était étrangère, la belle Palmire ne crut pas déroger en voyant assidument Erliska; et celle-ci, flattée de cette condescendance, s'imagina qu'elle avait enfin trouvé l'amie que désirait son cœur.

Mais qu'elle eut à souffrir de cette nouvelle liaison! Palmire ne parlait que de ses ancêtres, de l'antiquité de sa race qui remontait, selon elle, jusqu'au temps de Charlemagne. Les sciences, les lettres et les arts n'étaient rien à ses yeux, auprès d'un quartier de noblesse qu'on avait de plus que telle ou telle grande maison: les bienfaiteurs mêmes de l'humanité, les laborieux auteurs des plus belles découvertes nécessaires à la prospérité de l'Etat, n'inspiraient à Palmire aucune considération: ce n'était que du peuple. Erliska, élevée par son père dans des principes d'égalité,

habituée, depuis son enfance, à respecter les grands noms, mais en même temps à honorer le vrai mérite et les services en tout genre rendus à la patrie, ne put se courber long-temps sous l'excessive fierté de sa troisième amie; et, s'apercevant qu'elle-même se refroidissait chaque jour à son égard, elle rompit ainsi qu'elle avait fait avec les deux premières.

Elle chercha donc à se lier avec des filles de magistrats, de financiers, de négocians, parmi lesquelles son coeur tourmenté du besoin d'aimer, rencontra plusieurs personnes dignes de son estime et de son amitié. Elle forma successivement des liens qu'elle croyait durables; mais à peine s'attachait-elle sérieusement à celles qui lui offraient le plus sûr gage d'une heureuse réciprocité, qu'elle voyait ses nouvelles amies se refroidir et se séparer d'elle. Ce fut au point que dans les grandes réunions où la présentait sa mère, elle ne recevait plus des jeunes personnes de son âge, que de ces égards forcés, de ces politesses d'usage, mais pas un mot affectueux, pas un coup-d'oeil d'intérêt,

pas le moindre serrement de main. „Qu'ai-
„ je donc fait ? se disait alors Erliska ; et qui
„ peut m'attirer cette espèce de réprobation
„ dont je suis accablée ? Pourtant mon âme
„ est pure, aimante ; jamais la moindre mé-
„ disance n'a souillé mes lèvres ; jamais je
„ n'ai rompu la première avec celles qui
„ m'ont si cruellement abandonnée.....
„ Virginie aurait-elle donc répandu sur
„ moi des bruits calomnieux ? non, non ;
„ elle en est incapable..... mais pourquoi
„ s'est-elle éloignée de moi ? Elle est si
„ bonne, si modeste, et me témoignait un
„ attachement si tendre !.... Il faut absolu-
„ ment que je m'explique avec elle, et que
„ je sorte de cette incertitude qui me fait
„ tant souffrir. “

Le hasard servit Erliska : un matin qu'elle sortait de son appartement, et qu'elle remontait les bosquets qui conduisent de l'habitation des Tourelles à la butte d'Henri IV, si renommée dans le pays, elle aperçoit Virginie, un livre à la main, accompagnée d'une ancienne gouvernante, et gagnant, tout en lisant, le sommet de cette butte couronnée d'ormes antiques, d'où l'on do-

mine sur la ville de Tours et ses environs, qui forment un des plus admirables points de vue de la France et peut-être de l'Europe entière. A peine Virginie et sa fidèle compagne sont-elles assises sur un banc de verdure, qu'Erliska les aborde en tremblant, et s'adressant à sa première amie, elle lui dit d'une voix altérée par la vive émotion qu'elle éprouvait: „Excusez moi, mademoiselle, si j'ose vous interrompre dans votre lecture; mais mon âme est trop vivement oppressée... et je vous ai vue si souvent secourir les êtres souffrants, que j'ai pensé que vous ne rejeteriez pas ma prière. — Parlez, chère Erliska!“ répond Virginie d'un ton plein de bonté. La faisant aussitôt placer auprès d'elle, et prenant une de ses mains qu'elle presse, elle ajoute: „Je devine votre tourment, et vous me confirmez dans l'idée que je m'étais faite: vous ignorez, je le vois, la cause du cruel isolement que vous éprouvez..... ne l'attribuez qu'à vous seule. — A moi! dites-vous: je ne puis vous comprendre. — C'est la douceur angélique de votre mère: c'est

„ sa trop grande indulgence qui vous rend
„ si coupable aux yeux du monde. — Cou-
„ pable ! et de quoi ? — D'être indifférente
„ pour celle qui vous donna le jour. —
„ Moi, ne pas aimer ma mère ! Ah ! je
„ donnerais pour elle mon sang, ma vie.....
„ — Eh pourquoi donc la traitez-vous avec
„ aussi peu d'égards ? pourquoi n'obéir à
„ ses ordres qu'en murmurant, ou les élu-
„ der avec une inconvenance remarquable ?
„ Elle feint, par excès de tendresse, de ne
„ pas en être blessée ; mais les personnes
„ qui vous approchent, sont fondées à croire
„ que vous ne la regardez que comme une
„ simple surveillante, que vous ne lui por-
„ tez que des sentimens froids et calculés,
„ sur le besoin que vous avez d'elle. Voilà
„ ce qui vous a privée des différentes liai-
„ sons que vous avez voulu former : voilà
„ ce qui vous a fait perdre la confiance et
„ la considération de vos jeunes compagnes.
„ On a craint de s'attacher à celle qui né-
„ gligeait à ce point les droits sacrés du
„ sang ; et moi, toute la première, je me
„ suis éloignée de vous en me disant :
„ Comment compter sur un coeur qui ré-

„siste à la voix de la nature? l'indifférente
 „fille de la plus tendre mère, ne peut ja-
 „mais être une véritable amie.“

Cette révélation produisit sur Erliska l'effet le plus terrible et en même temps le plus salulaire. Noyée de larmes, elle gémit de son erreur, avoua sa coupable habitude à laquelle on la vit renoncer pour jamais. Avide d'estime et d'attachement, elle montra pour sa mère une soumission respectueuse, des soins assidus, une tendresse inaltérable. Peu à peu elle regagna ce qu'elle avait perdu, le contentement de soi même et les faveurs de l'opinion publique. Mais le premier de tous ces biens, le trésor qu'elle ambitionnait le plus, ce fut l'amitié de Virginie. Elle l'avait ramenée à ses devoirs; chaque jour elle lui faisait éprouver le charme de la piété filiale; chaque jour elle élevait son âme en lui faisant honorer la source de son être; en un mot, elle lui avait appris ce que vaut... *une mère.*

FIN.



